VH17
97040

F. G. PAIMPAREY,

A MEAUX.

35.

. Livre rare et curieux

c 11 v. p. 68

Anjou

voir Cél. Port, t. I, p. 297

LE TRIOMPHE DE LA PAUVRETÉ ET DES HUMILIATIONS, OU LA VIE DE MADEMOISELLE DE BELLERE DU TRONCHAY,

APPELLÉE COMMUNÉMENT

SOEUR LOUISE:

AVEC SES LETTRES.

A PARIS,
Chez GABRIEL MARTIN, ruë Saint-Jacques, vis-à-vis la ruë du Plâtre, à l'Etoile.

M. DCC. XXXII.
Avec Approbation, & Privilége du Roy.

LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE BELLERE
DU
TRONCHAY,
APPELLÉE COMMUNEMENT
SOEUR LOUISE.

LIVRE PREMIER.

LA Vie de Mademoiſelle de Bellere du Tronchay eſt un enchaînement continuel de ſouffrances extraordinaires, & une conſtante pratique de vertus heroïques. Comme la plûpart des choſes qu'elle contient, ſe ſont paſſées à la vûë de Paris, j'aurai d'autant

moins de peine à les perſuader, qu'il en reſte encore aujourd'hui pluſieurs témoins oculaires. On y remarquera des traits particuliers de la Providence divine, qui a rompu toutes les meſures de la prudence humaine, pour faire éclater l'eſprit de l'Evangile dans cette genereuſe Demoiſelle, & chacun y trouvera dequoi s'édifier, & s'exercer ſoi-même à la perfection chretienne.

Cette heureuſe fille étoit née au château du Tronchay dans la paroiſſe de Martigny-Briand, à cinq lieuës d'Angers, au mois de Septembre 1639. Son pere s'appelloit Meſſire Pierre de Bellere, Ecuyer Seigneur de la Ragotrye & du Tronchay, & Madame ſa mere Marguerite de Sarauſſeau, fille de Meſſire Guy de Sarauſſeau, Seigneur de la Roche-de-Luſau, proche Choüart en Poitou, & de Dame Claude de Boicy-Tille, fille de Meſſire de Boicy-Tille, Chevalier Seigneur de la Chartebonchere. Ils eurent de ce mariage Meſſire Lazare de Bellere, Chevalier Seigneur de la Ragotrye & du Tronchay; Meſſire François de Bellere, Chevalier Sei-

gneur de Caſau ; & cinq filles. Les deux aînées furent mariées, la troiſiéme mourut, la quatriéme eſt celle dont j'écris la vie, la cinquiéme fut Religieuſe à l'Abbaye royale de Ronceray à Angers.

Au moment de ſa naiſſance elle parut ſi foible, qu'on la fit batizer promtement par un Prêtre, de-peur qu'elle ne mourût ſans le Sacrement, & elle ne reçut qu'à l'âge de douze ans les ceremonies du Batême, avec les noms de Louiſe & d'Agnès. Madame ſa mere la voulut nourrir elle-même, mais n'ayant pû ſoutenir cette fatigue que quatre mois, elle la confia à une nourrice qui lui donna quatre autres mois de fort mauvais lait.

Quoiqu'elle ne fût pas ſujette à crier comme les autres enfans, cependant une ſervante lui ayant donné à boire à l'âge de huit ans un verre de vin, elle jetta de ſi grands cris, que Monſieur ſon pere n'en ſçachant pas la cauſe, les attribua à un mauvais naturel, & la châtia ſeverement. L'impreſſion que cette avanture fit ſur l'eſprit du pere & de la

mere, les porta à la traiter avec beaucoup de rigueur dès ſes plus tendres années ; ce qu'ils ne manquoient pas de faire toutes les fois que ſes freres ou ſœurs commettoient quelques fautes, car on ſe perſuadoit toûjours qu'elle en étoit la cauſe ; ou au moins qu'elle étoit la plus criminelle ; cependant ayant dès-lors aſſez de lumieres pour ſe juſtifier, elle enduroit ce traitement avec douceur & ſilence. La Providence, qui lui préparoit de grandes croix, permettoit qu'on exerçât cette ſeverité ſur elle, afin de la former dès l'enfance à la patience chretienne.

Avant qu'elle fût capable de diſcerner le bien d'avec le mal, elle apprit des domeſtiques à mentir & à dérober dans la maiſon dequoi manger avec eux ; mais auſſi-tôt qu'elle reconnut qu'il y avoit du peché, elle s'en corrigea. Dès l'âge de cinq ans elle fuyoit la compagnie des garçons, ſans ſçavoir pourquoi ; & ſa pudeur étoit ſi grande, qu'elle ne ſe laiſſoit voir à perſonne, & qu'elle ne regardoit pas elle-même la moindre partie de ſon corps : auſſi elle ne ſouffrit qu'a-

vec peine qu'on lui ôtât ſon mouchoir du col pour faire les onctions du Batême, & il fallut lui lier les bras pour lui appliquer les ventouzes dans une de ſes maladies.

Lorſqu'on l'inſtruiſit des obligations de ſervir Dieu qui l'avoit créée, elle conçut un ardent deſir de le connoître, de l'aimer, & d'apprendre pour cet effet à lire & à écrire. Ayant auſſi oüi dire que les pauvres ſont les membres de Jeſus-Chriſt, elle commença à les aimer tendrement, & à être ſenſible à leurs miſeres.

L'exemple de ſon pere & de ſa mere la confirma dans ces ſentimens, que leurs paroles lui avoient inſpiré ; ils logeoient tous les mandians qui paſſoient par le Tronchay, & ils leur fourniſſoient dequoi ſe ſoulager dans leurs beſoins.

La petite Louiſe converſoit preſque toûjours avec eux : elle s'abſtenoit quelquefois de manger ce qu'on lui donnoit, afin de le leur donner. C'eſt ainſi que ces charitables Chretiens jetterent en l'ame de leur fille les fondemens de cette éminente

sainteté, où l'amour & les services des pauvres l'ont élevée ; tant il est important que les peres & meres répandent de bonne heure dans l'esprit de leurs enfans les lumieres de la Foi, & les accoutument par la force de leur exemple à secourir les miserables.

Sa devotion envers la Mere de Dieu commença aussi à paroître en cet âge, car elle la prioit très-souvent avec ferveur. La solitude avoit pour elle de grands charmes, & le bois qui étoit proche du château étoit sa retraite ordinaire. Le Saint Esprit l'attiroit à la priere de telle sorte qu'elle s'y appliquoit avec ardeur ; & il lui enflammoit le cœur d'un si violent amour pour Dieu, qu'elle ne goûtoit point de plaisir plus doux que d'entendre parler de lui ; tous les autres entretiens ne lui causoient que du dégoût & de l'amertume.

Cependant l'ennemi de Dieu & des hommes ne pouvant souffrir le commerce qu'elle avoit avec Dieu, s'efforça de l'en retirer, en l'intimidant par la representation des spectres affreux qu'il lui peignoit dans l'imagi-

nation ; mais ſoutenuë de ſon courage naturel & de la grace divine, elle mépriſoit ces frayeurs, & continuoit de converſer avec Dieu.

Des diſpoſitions ſi heureuſes euſſent produit neanmoins peu de fruit, ſi elles n'euſſent été cultivées par des perſonnes capables d'inſtruire cette innocente fille ; c'eſt pourquoi Dieu inſpira à ſa mere de la mettre à l'âge de douze ans en penſion chez des Religieuſes de S. François. La Providence permit, pour éprouver ſa patience, qu'elle tomba entre les mains d'une Maitreſſe qui avoit négligé de domter ſes paſſions & d'acquerir les vertus que ſon état demandoit. Ses emportemens étoient ſi violens, qu'ils la portoient à la traiter fort mal, ſans qu'elle lui en donnât aucun ſujet. Cet enfant enduroit avec une douceur d'agneau un ſi rude traitement, elle ne s'en plaignoit jamais ; au contraire elle avoit un profond reſpect pour ſa Maitreſſe, & lui obéïſſoit en toutes choſes.

Les autres Religieuſes en uſoient avec elle d'une maniere bien différente ; elles étoient charmées de ſa

modeſtie, de ſa pieté, de ſon obéïſſance, & de ſon application à tout ce qu'on lui enſeignoit ; mais autant qu'elle avoit ſoin d'apprendre le bien, autant avoit elle de courage pour reſiſter à ſes compagnes, lorſqu'elles vouloient l'attirer au mal.

Elle étoit déja ſi penetrée des ſentimens de l'humilité chretienne, que s'il lui échappoit la moindre faute, elle ſe mettoit à genoux devant les Religieuſes ou les autres penſionnaires, & même devant les domeſtiques, & leur en demandoit pardon. Elle leur baiſoit auſſi les pieds à toutes indifféremment, lorſqu'elles la laiſſoient faire ; & elle leur rendoit encore tous les ſervices dont elle étoit capable, comme ſi elle eût été la ſervante de toutes.

On lui permit après ſa premiere Communion, de s'approcher de la ſainte table tous les quinze jours : pour s'y preparer elle demeuroit trois jours en retraite dans l'exercice de la priere ; & le jour qu'elle avoit reçû le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt, elle ne parloit à perſonne, afin de n'avoir commerce qu'avec le divin Epoux de

ſon ame. Son inclination pour le Convent la porta à prier ſes parens de lui laiſſer prendre l'habit en ce ſaint Monaſtere ; mais Dieu ne leur donna pas la penſée d'y conſentir, pour executer les autres deſſeins qu'il avoit ſur elle. Cependant, étant de retour au Tronchay à l'âge de treize ans, elle y vécut ſi regulierement, qu'on ne l'appelloit que la Religieuſe. Elle obtint même de ſa mere la permiſſion de loger dans une petite chambre, où elle s'appliquoit à lire des livres de pieté, à chanter des Hymnes & des Pſeaumes comme elle avoit appris dans le Cloître, à offrir ſes vœux à Dieu, & à joüir de ſa preſence ſans diſcontinuation. Elle s'étoit fait un oratoire très-propre, & lorſqu'elle rentroit dans cette cellule, elle faiſoit pluſieurs genuflexions devant les ſacrées images de notre Seigneur & de ſa très-ſainte Mere, & enſuite elle faiſoit ſon oraiſon. Son occupation la plus ordinaire étoit de viſiter les pauvres, & de les aſſiſter. Elle s'humilioit auſſi dans toutes les occaſions qu'elle en pouvoit trouver, même envers des do-

meſtiques de la maiſon.

Neanmoins quelques-unes d'entre elles lui fourniſſoient continuellement de nouveaux ſujets de pratiquer la vertu : une ſervante de la baſſe-cour lui donna un rude ſoufflet, le lendemain cette ſainte fille voulant ſe diſpoſer à la Communion, l'alla trouver, & les genoux en terre lui demanda pardon du ſujet qu'elle pouvoit lui avoir donné de ſe mettre en colere. La femme-de-chambre de ſa mere la perſécuta cruellement pendant quatre ans ; ne pouvant ſupporter les avis qu'elle lui donnoit & les reproches qu'elle lui faiſoit de ſes déreglemens ſcandaleux. D'autres perſonnes du dedans & du dehors ſembloient conſpirer à lui donner du chagrin ; de ſorte que quelque air de gayeté & d'enjouëment que la complaiſance l'obligeât de prendre dans les compagnies, elle étoit penetrée de triſteſſe & verſoit en ſa retraite jour & nuit des larmes en abondance. Ce qui augmentoit encore ſes ennuis, c'étoit qu'elle étoit mépriſée & traitée avec indifférence par ceux même qui lui devoient plus d'eſtime & de tendreſſe,

& on la traitoit ſouvent de bête ; comme il lui ſembloit que ce nom, quoiqu'injurieux, lui étoit fort convenable, elle conçut enfin une ſi baſſe opinion d'elle-même, qu'elle recevoit comme un honneur les commandemens que toutes les perſonnes de la maiſon lui faiſoient, juſqu'aux moindres ſervantes. C'étoit ainſi que Dieu jettoit dans ſon cœur comme dans une terre bien préparée, la ſemence de cette rare humilité qu'elle a pratiquée durant toute ſa vie, & qui a porté des fruits ſi extraordinaires.

Des qualités ſi peu propres au génie du monde, firent prendre deſſein à Madame ſa mere de l'envoyer à Angers avec Mademoiſelle ſa ſœur, pour apprendre à danſer, à chanter, & à joüer de divers inſtrumens ; on lui enſeigna auſſi la philoſophie françoiſe, la geographie, l'arithmetique, le blaſon, l'hiſtoire ſacrée & profane, & la langue Italienne. Quoiqu'elle n'apprît toutes les ſciences que ſuperficiellement, la facilité qu'elle avoit à tous ſes exercices parut à tous ſes Maîtres quelque choſe de ſin-

gulier ; le Fils de Dieu, par l'interceſſion de ſa très-ſainte Mere, ſembloit s'appliquer particulierement à la combler de tous les talens de nature & de grace.

Dieu éprouva ſa patience par une maladie qui la reduiſit à l'extremité, & ſa charité y fut à l'épreuve. Dieu permit qu'un homme débauché la ſollicita, & qu'il lui envoya même une méchante femme pour la corrompre ; mais elle repouſſa l'un & l'autre avec horreur : elle étoit ſi éloignée de ce vice, qu'elle avoit horreur de tout ce qui peut même ſalir l'imagination dans cette matiere.

Après avoir paſſé plus d'un an à Angers, on la fit retourner au Tronchay. Ses qualités naturelles, qui avoient été juſques là fort obſcurcies, commencerent à éclater & à donner de l'admiration ; on s'apperçut bientôt qu'elle avoit l'eſprit vif & penetrant : elle avoit la memoire ſi facile, ſi heureuſe & ſi ferme, qu'elle apprenoit aiſément tout ce qu'elle vouloit, & qu'elle n'oublioit rien de ce qu'elle avoit appris. Elle avoit une éloquence ſi naturelle, ſi perſuaſive,

& donnoit un tour ſi délicat à ſes penſées, qu'elle obtenoit ſans peine tout ce qu'elle prétendoit de ceux qu'elle entreprenoit de faire entrer dans ſes ſentimens. Comme elle avoit la voix très-douce & beaucoup de grace, elle parloit de philoſophie, d'hiſtoire, & de toutes choſes d'une maniere ſi agreable qu'elle charmoit tout le monde. Elle avoit le corps bien fait & fort adroit ; ſa beauté ajoûtoit une grace merveilleuſe à ſes actions ; elle accompagnoit ſes geſtes & tout ſon exterieur de beaucoup de modeſtie, de bien-ſéance & d'agrément ; elle étoit enfin d'une douce humeur, humble, complaiſante, liberale, obligeante, honnête, religieuſe, genereuſe, engageante au-delà de ce qu'on peut s'imaginer.

Je ne ſerois pas deſcendu dans ce détail, ſi je ne l'avois crû neceſſaire pour découvrir la cauſe des recherches empreſſées, que tant de gens de qualité ont fait de ſa perſonne, & pour donner lieu d'admirer les étranges changemens qui lui ſont arrivez dans tout le cours de ſa vie. On peut même remarquer que des quali-

tés si avantageuses eussent été l'occasion de sa perte, si Dieu ne l'eût soutenuë par sa grace dans les dangers extremes où elle s'est trouvée; car il est de sa sagesse & de sa bonté de donner aux personnes que sa providence destine à une haute vertu des dispositions proportionnées à l'accomplissement de ses desseins sur elles. C'est pour cela que cette vertueuse fille avoit reçû du Ciel un grand fond de pieté, un grand amour pour Dieu, une singuliere devotion envers la très-sainte Vierge, une rare chasteté, une liberalité excessive envers les pauvres miserables & les affligés, un zele extraordinaire pour le salut des ames, une extreme horreur du peché, une sincerité inalterable, une forte inclination à la priere, un courage invincible, & d'autres qualités qu'on remarquera dans la suite de cette histoire. Les avantages dont la nature l'avoit ornée, lui attiroient l'estime de tout le monde, tandis que le monde ne s'attachoit à elle que pour la détacher de la vertu, & pour l'engager dans le vice; d'ailleurs, la force dont la grace l'avoit

revêtuë, la défendoit des attraits du monde, & ne lui inſpiroit que l'amour de la ſainteté; ce qui cauſoit un combat continuel, où l'on verra la fidelité triompher des plus redoutables ennemis qu'une jeune perſonne puiſſe trouver dans le ſiecle.

Le bruit de ſon merite ſe répandit bien-tôt dans le voiſinage; & les Gentilshommes charmés de ſes attraits, commencerent à ſe rendre aſſidus auprès d'elle; pluſieurs la demanderent au pere & à la mere pour la poſſeder dans un legitime mariage; quelques-uns même des plus riches la demandoient les larmes aux yeux, ſans autre dot que ſa perſonne.

Il y en eut d'aſſez inſolens pour s'efforcer de lui gâter l'eſprit & le cœur par des paroles libres & dangereuſes; mais loin de les écouter, elle n'en conçut que de l'horreur. Les Dames prirent pour elle une amitié ſi grande, que chacune vouloit l'avoir pour amie. Une de ces Dames, riche de vingt mille livres de rente, lui offrit la plus grande partie de ſes biens, pourvû qu'elle voulût paſſer le reſte de ſes jours avec elle. Et parce que

le monde ne sembloit pas assez fort pour la vaincre, le demon lui suscita des ennemis plus redoutables. Une magicienne qui avoit épousé un homme par la force d'un sortilege, proposa le même moyen à cette ame innocente pour la faire entrer dans l'alliance de ceux qui lui plairoient le plus: des Demoiselles trop curieuses en ces matieres, lui enseignoient aussi des secrets, ou plûtôt des pactes avec le malin esprit, pour connoître celui qui lui devoit faire un établissement considerable.

Il y auroit eu lieu d'apprehender pour elle, si la grace ne l'eût protegée, & ne lui eût fait remporter autant de victoires qu'elle soûtint de combats. Cette grace lui imprimoit l'amour d'une pureté qui ne souffroit aucune atteinte, & d'une modestie qui ne permettoit rien de libre & d'indecent: elle lui donnoit une insensibilité de cœur, que les passions les plus tendres, les engagemens les plus forts, & les promesses les plus engageantes, n'amolissoient point; une grandeur de courage que nulle peine ne pouvoit abbattre; une noblesse d'ame

d'ame qui la mettoit au-deſſus de tout interêt humain ; de ſorte qu'elle ſe conſerva comme le buiſſon ardent au milieu des flammes ſans brûler, & comme la roſe ſur les épines ſans ternir l'éclat de ſa beauté interieure. M. du Tronchay ſon frere aîné, bien inſtruit des artifices de tant de Gentilshommes paſſionnés, contribuoit auſſi par ſes avis à la maintenir dans les bornes que la conſcience & l'honneur lui preſcrivoient ; mais ſon pere craignant que ſa fermeté ne fût pas à l'épreuve de tant de pourſuites, en voulut faire l'eſſai, pour avoir occaſion de la faire rentrer dans ſon devoir, ſi elle tomboit en quelque foibleſſe. Un jour il renverſa bruſquement une petite table qui ſoûtenoit deux flambeaux allumés, & il lui porta la main ſur le viſage : Eſt-ce donc pour cela, dit-elle en colere, qu'on a éteint les flambeaux ? & ſans le connoître elle lui déchargea un ſoufflet. Le pere ſe retira dans l'obſcurité, fort content de la conduite de ſa fille, & n'eut garde de lui faire aucun reproche du ſoufflet qu'il avoit reçû.

Tous ces embarras augmenterent ſon dégoût pour le monde, & ſon amour pour la retraite. Dans ſes ſentimens elle renouvella ſes inſtances auprès de ſa mere, pour embraſſer la vie religieuſe : cette Dame qui vouloit plûtôt l'amuſer que conſentir à ſes deſſeins, pria ſa marraine de demander à l'Abbeſſe du Ronceray une place pour elle ; les Dames de Tillon ſes parentes, & Religieuſes en cette Abbaye, la ſervirent en cette rencontre : mais l'Abbeſſe deſira la voir avant de rien conclure. On la lui preſenta, elle aſſembla ſa Communauté ; ſon air modeſte, ſes manieres, & ſes réponſes aux demandes qu'on lui faiſoit, charmerent ces Dames Religieuſes : on lui dit toutes les épreuves qu'on lui feroit faire ; elle y conſentit. L'Abbeſſe ravie de ſon courage & de toutes ſes maniéres, la reçut pour entrer lorſqu'il lui plairoit. Cependant Madame ſa mere la ramena au Tronchay, ſous pretexte d'éprouver ſa vocation pendant quelques mois ; mais ſans deſſein de la lui laiſſer executer, quoiqu'elle eût près

de trente ans ; au contraire, elle l'envoya en Poitou, chez une Dame de ſes parentes fort attachée aux divértiſſemens du monde. A peine eut-elle paſſé quelques jours en cette maiſon, qu'on la tourmenta ſur ſon deſſein ; on lui peignit la Religion d'une maniere affreuſe, on lui en fit peur, & on l'en détourna entiérement. D'une autre part, les perſonnes qu'elle voyoit la loüoient ſi ſouvent de ſa beauté, de ſon eſprit, & de ſes belles connoiſſances, qu'elle commença à s'eſtimer elle-même, à aimer la converſation des hommes, & chercher les moyens de leur plaire : il y avoit auſſi des femmes mondaines qui lui enſeignoient les moyens de ſe faire aimer, & d'entretenir & conſerver ſa beauté. Elle devint peu à peu ſenſible aux injures qu'on lui faiſoit ; colere, paſſionnée pour la reputation, pour l'honneur, & pour les biens de la terre ; ennemie de la pauvreté ; tendre ſur ſon corps, eſclave de toutes les paſſions, & même ſuſceptible d'attachement : enfin, les maximes du monde lui pervertirent l'eſprit. On lui diſoit que de ne rien

ſouffrir c'étoit être genereuſe, & ſçavoir tenir le rang que ſa naiſſance lui avoit donné ; qu'il falloit vivre & s'habiller comme les autres ; que la fierté ſied bien à une fille de ſa qualité. Si elle faiſoit ſcrupule des choſes qui lui ſembloient être trop libres, on lui repreſentoit que c'étoit une foibleſſe d'eſprit dont il falloit ſe défaire. Elle ne rejettoit plus les flatteries des jeunes gens ; & ce qu'elle jugeoit auparavant vicieux, lui paroiſſoit alors innocent. A meſure que toutes ces paſſions croiſſoient, ſes ſentimens contre la pureté prenoient de nouvelles forces : elle a fait connoître elle-même à ſon dernier Confeſſeur de Paris, qu'elle croyoit que le demon n'en pouvoit exciter de plus furieuſes. Auſſi tout y contribuoit, la nourriture, la recherche de ſes commodités, la compagnie des hommes qui lui faiſoient la cour, & qui mettoient tout en uſage pour venir à bout de leurs pernicieux deſſeins ; mais elle ne leur accordoit jamais rien. Et pourquoi, diſoit-elle elle-même, ne le faiſois-je pas ? Ah ! c'eſt que je voulois

toûjours meriter leur eſtime par ma conduite, & conſerver ma reputation dont j'étois ſi jalouſe, que ſi j'euſſe ſçû qu'on eût dit le moindre mal de moi, je ſerois tombée dans le dernier des chagrins. N'eſt-ce pas là, continuoit-elle en parlant à ſon Confeſſeur, une vie effroyable, & capable de faire gemir le Ciel & toutes les creatures? Je crois même que l'enfer a horreur de mes abominations; il eſt vrai que par la miſericorde de Dieu je n'ai jamais rien fait contre la pureté du corps & de l'ame, quoique je me ſois trouvée ſouvent dans des dangers ſurprenans où je devois faire naufrage; & quoique je fuſſe, ce me ſemble, toute prête à ſuccomber à la violence de mes tentations, neanmoins je reſiſtois lorſque je venois à penſer que les hommes ſe mocqueroient de moi, ſi ils triomphoient de ma foibleſſe. Dieu me donnoit auſſi par ſa bonté infinie de fortes apprehenſions de l'enfer, & de la perte éternelle de mon ame; je craignois enfin de mourir en faiſant le mal, & de ſubir en ce mauvais état le redoutable Jugement de Dieu.

Voila comme elle décrit elle-même ſes défauts, & voila comme elle parle ſur tous ſes déreglemens aux perſonnes de ſon ſexe.

Pauvres filles! pourquoi vous arrêtez-vous aux cajolleries des hommes? Ne ſçavez-vous pas que ce ſont des ſirennes, ou plûtôt des demons qui ne vous flattent que pour vous perdre? Ah! que n'ai-je aſſés d'eſprit pour vous convaincre de votre aveuglement, & pour vous montrer que ceux qui vous approchent & qui vous flattent, vous entraînent avec eux dans l'enfer? Oſerez-vous le nier, ô vous qui êtes aſſés lâches pour fomenter les paſſions de votre cœur, & pour donner à des gens ſans conſcience occaſion de former de mauvais deſirs ſur vous? Helas! Seigneur, que faiſois-je de ne vous aimer pas, vous qui êtes ſi aimable! vous me cherchiez, vous me touchiez ſi ſouvent le cœur; je vous entendois me dire ſi ſouvent, convertis-toi toute à moi: ah! comment ne me jettois-je pas entre vos bras? oh que j'en reſſens de regret, mon divin Jeſus! Si je ne meurs pas de douleur de

vous avoir tant offensé, c'est que vous n'écoutés pas ma priere; car vous sçavés, mon Sauveur, que bien des fois je vous ai prié de permettre que mon cœur se fendît par la vehemence d'une veritable contrition; si cela n'arrive pas comme je le desire, c'est que je ne suis pas digne d'une telle faveur; mais au moins donnez-moi la grace de pleurer toute ma vie, comme Madelaine votre fidelle amante, vous êtes l'époux de mon ame, aussi-bien que vous êtiés son époux; je veux vous aimer autant qu'elle pour vous vanger des injures que je vous ai faites par ma vanité, par mes sensualités, par mon ambition, par mes lâches complaisances, par tous mes desordres; je me sens assés de force pour mener, avec votre grace, une vie toute crucifiée, & pour souffrir tous les martyres qu'on peut me proposer. O mon aimable Jesus, voila la victime toute prête, que vous plaît-il que je fasse?

Pendant qu'elle marchoit dans tous ces égaremens, la peine que lui donnoient ses passions lui étoit insupportable, ses ennuis lui étoient ex-

ceſſifs, & ſon eſprit lui fourniſſoit & ſuggeroit mille deſſeins pour ſe délivrer de ſes chagrins & des compagnies qui la fatiguoient; elle penſoit tantôt à ſe vêtir en villageoiſe, pour garder les troupeaux d'un Monaſtere de Filles qui étoit à ſept lieuës du Tronchay, tantôt à vivre d'aumône dans quelque province éloignée où elle ſeroit inconnuë, tantôt à ſervir les pauvres dans un Hôpital en qualité de ſervante; mais comme ces moyens paroiſſoient impratiquables, elle revenoit à ſon premier deſſein d'être Religieuſe.

Tandis qu'elle étoit agitée des ces penſées differentes, une Ducheſſe, une Marquiſe, une Comteſſe, voiſines l'une de l'autre, lui écrivirent très-ſouvent des lettres ſi fortes pour lui perſuader de les aller voir, qu'elle ſe reſolut de faire le voyage qui étoit de vingt-cinq lieuës. A la premiere hôtellerie où elle logea, elle trouva quatre Gentilshommes, ils l'inviterent à ſouper avec eux, elle s'en excuſa & s'enferma dans une chambre où on lui apporta à manger; le lendemain ils firent preparer un grand déjeûner,

ner, elle le refuſa. Comme elle ne douta point de leur mauvaiſe volonté, elle eut recours à la très-puiſſante Mere de Dieu ; dès le matin elle appella l'hôteſſe que ces Meſſieurs avoient gagnée à force d'argent pour contribuer à l'enlever, elle lui parla d'une maniere ſi touchante, que cette femme ne pût s'empêcher de lui déclarer leur conſpiration, elle la paya, & ſans lui découvrir ſon deſſein, elle ſortit, & ſe retira chez des Religieuſes ; le ſerviteur qui l'accompagnoit dans ce voyage l'y alla trouver, & ils ſe remirent en chemin.

Lorſqu'elle fut au milieu d'une vaſte forêt qu'il falloit paſſer, elle vit trois voleurs bien armés qui l'attendoient à un paſſage fort étroit & plein de bouë ; ſon cheval s'étoit encloüé, & ne pouvoit preſque marcher ; dans cette extremité, elle implora, les larmes aux yeux, le ſecours de la ſainte Vierge ; ces hommes coururent vers elle, & l'un d'entre eux ſe jetta à la bride du cheval pour l'arrêter. Ah ! Sainte Vierge, s'écria-t-elle, ſauvez-moi, conſervez-moi ce que vous aimez tant : au même

inſtant le cheval fit un bond en l'air, ſe dégagea du voleur qui le tenoit, le renverſa par terre, & courut avec tant de vîteſſe qu'il ſembloit voler ; le domeſtique pouſſé par la crainte, ou ſoutenu d'une vertu d'en-haut, ſuivit ſa maitreſſe d'une courſe preſque égale ; de ſorte que ces miſerables, quoiqu'ils couruſſent après eux de toute leur force, ne pûrent les atteindre, & elle arriva heureuſement au terme de ſon voyage : ces Dames la reçûrent avec de grandes démonſtrations d'amitié ; & lui promirent de faire ſa fortune ſi elle vouloit demeurer avec elles.

De ſon côté elle les charma par ſa retenuë, par ſa douceur, par ſon enjouëment, par ſa complaiſance, par ſes entretiens pleins d'eſprit, & par ſon adreſſe à toutes choſes. La plus conſiderable d'entre ces Dames qui devoit épouſer un Prince, la voulut engager à être ſa premiere Fille d'Honneur, & lui fit des promeſſes très-avantageuſes ; mais la crainte de ſe perdre dans le grand monde, lui inſpira des moyens honnêtes de refuſer ce parti. La Dame ne ſe rebu-

tant pas de ſon refus, employa un Pere Capucin pour lui perſuader ce qu'elle deſiroit ſi ardemment : le bon Religieux lui repreſenta entr'autres choſes, qu'elle pourroit faire beaucoup de bien, tant à cette Dame, qu'à ſes domeſtiques. Après lui avoir fait le portrait de la vie des Grands, ſi oppoſée à la vie du Chrétien, elle lui répondit que s'il y avoit un peu de bien à faire, il y avoit beaucoup de danger de ſe perdre ; qu'elle riſqueroit pour peu d'avantages la choſe du monde la plus précieuſe ; qu'au reſte, les Grands avoient coutume de faire eſperer une fortune conſiderable aux perſonnes qu'ils s'efforcent de gagner, mais que lorſqu'on s'eſt attaché à leur ſervice, ils oublient leurs promeſſes ; que pour leur plaire il faut les flatter, même en leurs deſordres ; que ſi on leur dit la verité, ils s'en offenſent ; qu'on dépend enfin de leur caprice ; qu'on eſt eſclave de leur fortune ſans autre aſſurance que de ſe perdre éternellement. Ces paroles firent comprendre à ce Pere qui étoit bien intentionné, qu'il ſeroit inutile de la preſſer davantage

ſur cette matiere. Cependant les Dames continuoient à la traiter avec beaucoup de conſideration, & à la faire eſtimer des Gens de qualité qui venoient chez elles. Pour vaincre enfin ſon eſprit, on y mêloit tous les plaiſirs qu'on pouvoit imaginer, ſans faire même de ſcrupule de pluſieurs choſes, que des conſciences délicates ne pourroient ſupporter; mais tout cela ne lui faiſoit aucune impreſſion, Dieu répandoit pour elle de l'amertume ſur toutes les douceurs du monde, il la preſſoit de s'en retirer, & comme elle s'expliquoit elle-même, il la tourmentoit horriblement. Ah! grand Dieu, lui diſoit-elle lorſqu'elle étoit ſeule dans ſa chambre, qui peut concevoir ce que vous m'avés fait ſouffrir pour m'attirer à vous! O Pere des Miſericordes, vous m'aimiés, tandis que je vous déplaiſois par mes pechez; vous étiés mon ami, tandis que j'étois votre ennemie. Helas! vos beautez & vos perfections infinies m'étoient cachées; car en verité ſi je les avois connuës, je n'aurois pas été ſi long-tems ſans me donner toute à vous. Ah! que je

puis bien dire comme Saint Auguſtin, je vous ai connu trop tard, ô Beauté toûjours nouvelle! Je m'ennuiois de la tirannie du monde & du demon, & vous me donniés le deſir de vous ſervir; mais je n'en trouvois pas les moyens; car vous ſçavez, Seigneur, que je n'avois perſonne de qui je priſſe conſeil pour ma conduite ſpirituelle. Vous m'avés enfin éclairé vous-même; helas! que vous ai-je fait pour me preferer à tant d'autres qui vous aimeroient incomparablement davantage, qui n'abuſeroient pas comme moi de vos graces, qui ne ſeroient pas des prévaricateurs! O mon aimable Sauveur! ſoyés béni, ſoyés aimé; que toute la cour celeſte chante éternellement vos miſericordes. C'eſt ainſi que cette ame touchée de Dieu faiſoit éclater ſa reconnoiſſance; & parce que l'experience qu'elle avoit de la vanité des creatures, allumoit en ſon cœur un zele ardent pour le prochain, elle parloit aux eſclaves du monde en cette ſorte: Ah! pauvres mondains, miſerables mondains, que je vous plains, & que vous êtes malheureux

de ne vous attacher qu'à la bagatelle, & d'abandonner votre Dieu qui eſt ſi aimable! Helas! vous ne goûterés jamais dans le monde que des plaiſirs mêlés de fiel, qui vous coûteront infiniment cher pendant toute l'éternité. Ah! ſi vous compreniés le malheur de votre état, & le danger où vous êtes de vous damner, vous changeriés bien-tôt de vie.

Pendant que l'Eſprit divin lui rempliſſoit le cœur de ces ſentimens, elle fut inſpirée de s'approcher des Sacremens de Penitence & d'Euchariſtie, pour obtenir de Dieu la connoiſſance de ſa volonté ſur elle. La penſée lui vint d'aller à l'Hôtel-Dieu de Poitiers, pour ſe conſacrer au ſervice des pauvres; mais ces Dames qui n'en étoient qu'à dix lieuës, l'obligerent à differer ſon voyage. Durant ce délai Dieu ne lui donnoit aucun repos; elle craignoit de mourir dans ſes attachemens pour le monde, & l'enfer lui paroiſſoit toûjours ouvert & prêt à l'engloutir; les peines éternelles qu'elle croyoit avoir meritées, l'effrayoient juſqu'à la mettre hors d'elle-même; jour & nuit ces

images affreuſes la tourmentoient, comme une ame qui éprouve déja la rigueur des Jugemens de Dieu. Elle partit enfin avec ces Dames pour Poitiers : à peine y fut-elle arrivée, qu'elle ſe déroba d'elles & alla voir la Superieure de l'Hôtel-Dieu. C'étoit une Demoiſelle d'Angers, laquelle rebutée du monde, avoit pris le parti de paſſer ſa vie au ſoulagement des malades ; notre Poſtulante lui découvrit ſes peines, & le deſir qu'elle avoit de quitter les vanités du ſiecle, lui promettant de lui obéir en tout ce qu'elle lui ordonneroit, elle ne lui demanda qu'une place de ſervante, ſe jetta à ſes pieds les larmes aux yeux, & penetrée d'une vive douleur qui éclatoit ſur ſon viſage, la conjura de retirer une ame de l'enfer. La Superieure touchée de ſes paroles, la reçut, & lui permit d'exercer pendant quelques jours ſa charité envers les malades ; étant contente de ſes ſoins & de ſa ſoumiſſion, elle lui donna ordre de retourner chés Monſieur ſon pere, & de regler toutes choſes avec lui pour revenir enſuite dans cet Hôpital.

Elle prit donc congé de ces Dames Religieuſes, & ſe rendit au Tronchay; mais ſes parens & ſes amis lui repreſenterent ſa naiſſance, l'obſcurité de la vie qu'elle alloit entreprendre, & les deshonneurs qui en reviendroient à ſa famille ; ils ajoûterent qu'on attribuëroit ce deſſein, ou à la neceſſité de la Maiſon qui n'avoit pas de quoi l'établir ſelon ſa qualité, ou au chagrin qu'elle reſſentiroit de n'être pas mariée ; qu'au reſte, il ne convenoit pas à une fille de vouloir ſervir des hommes malades, & encore moins à elle qui faiſoit tant de ſcrupule de parler aux hommes, & même de les regarder ; enfin, on l'aſſura qu'elle auroit le chagrin de revenir bien-tôt au logis, & de s'attirer la honte d'être inconſtante & imprudente : toutes ces raiſons lui firent prendre d'autres meſures.

Mais afin d'effacer ces idées de ſon eſprit, on lui propoſa des partis conſiderables ; neanmoins après avoir fait une neuvaine au Saint Eſprit & à la très-ſainte Vierge, pour ſçavoir la volonté de Dieu ſur cet état, elle en conçut un ſi grand éloignement qu'elle

y renonça pour jamais. Cette resolution acheva de la dégager du monde, qui lui devint insupportable : pour s'en éloigner davantage, elle se cachoit tous les jours dans un cabinet de feüillages qu'elle avoit fait faire secrettement dans un bois taillis assés loin du logis; elle faisoit là toute son occupation de Livres pieux, & sur tout des Confessions de Saint Augustin & de ses Soliloques ; elle contemploit les quatre fins de l'homme & l'éternité des peines, sans sçavoir ce que c'étoit que l'oraison mentale; le chant des oiseaux l'aidoit à élever son cœur à Dieu, & à chanter ses loüanges. La consideration de ces grandes verités la portoit à se purifier de ses pechés par la Penitence Sacramentale, & à nourrir son ame avec le Pain des Anges.

Son zele pour le salut du prochain & pour le soulagement des pauvres, croissoit aussi à proportion que son esprit & son cœur puisoient des lumieres & des flammes divines dans le commerce qu'elle avoit avec Dieu, si bien qu'elle ne sortoit de la solitude que pour aller chés les pauvres

& les malades pour leur distribuer tout ce qu'elle pouvoit avoir de la maison. Sa charité s'étendoit indifféremment sur toutes sortes de personnes; non seulement elle étoit assiduë auprès de tous ceux du village, elle passa même la nuit auprès d'un moribond qui étoit frappé d'une espece de charbon de peste, & ne le quitta qu'après qu'il eut expiré entre ses bras. De tous côtés on venoit le jour & la nuit la prier de venir visiter les malades, & de les aider à bien mourir; elle y alloit à toute heure, quoique souvent elle fût malade elle-même; Dieu lui faisoit d'abord connoître si ils devoient mourir, & alors elle leur procuroit les Sacremens de l'Eglise, quelquefois contre le sentiment des Prêtres qui ne les jugeoient pas en danger, mais l'évenement montroit enfin que ses connoissances venoient d'en-haut, & qu'elle ne s'étoit pas trompée.

Il lui arriva une chose assés remarquable en cette matiere, un païsan s'étoit mis à travailler le jour de Saint Pierre, contre la défense que lui en fit M. du Tronchay le pere. Dieu

permit, pour punir ce miserable, qu'un portail de pierre tombât sur lui, lui disloquât tous les os, & lui défigurât tellement le visage, que sa femme même & ses enfans ne le reconnoissoient pas. Ces pauvres gens qui perdoient tout leur secours, jettoient des cris pitoyables; la charitable Demoiselle touchée vivement de leur misere, pria Dieu de tout son cœur pour le malade qu'on croyoit déja mort; l'agonizant revint tout d'un coup de cet état: elle eut soin ensuite de panser ses plaies, & de l'assister de toutes les manieres jusqu'à son entiere gueriſon. On regarda un changement si subit comme une merveille, & ses amis l'appelloient la faiseuse de miracles. Les personnes affligées venoient aussi chercher de la consolation auprès d'elle, & ne s'en retournoient jamais que très-contentes.

Elle s'employoit encore à mettre d'accord les femmes avec leurs maris, & les enfans avec leurs peres & meres; elle empêchoit plusieurs familles de se ruiner, en terminant leurs procès; elle reconcilioit les ennemis: elle sçut si bien un jour menager

l'esprit de deux Gentilshommes qui étoient prêts à s'égorger, qu'ils s'accorderent de bonne foi par son moyen avec l'applaudissement de toute la province. Les personnes enfin qui avoient des procès de conséquence, l'engageoient par leurs pressantes prieres à solliciter pour elles. Lorsqu'elle étoit instruite de la justice de la cause, elle y donnoit tout son tems avec beaucoup de charité & de zele; Dieu benissoit ordinairement ses soins, & la protegeoit même dans le danger où elle se trouvoit en servant ceux qui étoient opprimés. Etant allée dans une ville voisine recommander aux Juges une affaire importante, le Magistrat oubliant Dieu, sa conscience & son caractere, lui promit une heureuse issuë du procès, pourvû qu'elle acceptât la proposition qu'il lui faisoit; toute effrayée, elle répondit, pour échaper de ses mains, qu'elle y penseroit, elle sortit de la maison, donna ordre à son laquais de tenir son cheval prêt, & se retira dans l'Eglise des Ursulines qui étoit la plus proche. Là elle pria, les larmes aux yeux, la Mere

de pureté de lui obtenir de Dieu un promt ſecours dans ce peril, & d'envoyer une ſoudaine maladie à ce méchant homme; ſa priere fut écoutée, le Juge fut ſaiſi d'un violent accès de fiévre, qui ne l'empêcha pas néanmoins de lui envoyer dire qu'il iroit le lendemain la voir dans ſon hôtellerie; mais après avoir rendu graces à Dieu & à ſa très-ſainte Mere, elle partit auſſi-tôt, & s'en retourna heureuſement au Tronchay. Puiſque nous avons fait mention de la protection que lui donnoit la très-ſainte Vierge dans les rencontres les plus dangereuſes, nous en rapporterons encore un exemple conſiderable. M. de Caſau ſon frere la ramenoit un jour de chés lui au Tronchay, il falloit paſſer une petite riviere fort rapide à cauſe des eaux qui s'étoient débordées; ſans avoir égard à la priere de ſa ſœur il hazarda le paſſage, les eaux l'entraînerent avec ſon cheval qui ne paroiſſoit point ſous le pont, il demeura un quart-d'heure dans le fonds; la fidele ſervante de la ſainte Vierge la conjura d'avoir pitié de ſon frere, elle lui cria en même tems d'invoquer la

Mere de Dieu : ce Gentilhomme n'ayant pas perdu le jugement en ce danger implora ſon ſecours, & fit des actes de contrition de ſes pechez; il revint enſuite & ſortit du courant de l'eau avec facilité & ſans bleſſure. En reconnoiſſance d'une protection ſi viſible, qu'il avoit même éprouvée pluſieurs fois dans les dangers de la guerre, il forma le deſſein de reciter tous les jours le Chapelet, & d'honorer la ſainte Vierge de toutes les manieres qu'il pourroit. Outre ces faveurs ſingulieres, elle étoit ſouvent inſtruite de l'avenir, Dieu lui découvroit ce qui devoit arriver à pluſieurs perſonnes, ſans ſçavoir comment cela ſe faiſoit, ni pourquoi elle le diſoit ſi ſûrement; ainſi elle fut avertie de la dangereuſe maladie de Madame ſa mere, & de la mort prochaine de M. ſon pere, à qui elle fit adminiſtrer les Sacremens contre le ſentiment des Medecins qui n'y voyoient nulle apparence de danger : la nuit ſuivante il ſe trouva ſi mal qu'il fit appeller ſes filles pour leur donner ſa derniere benediction, ce qui étant fait, Louiſe prit un Crucifix à la main, &

dit à ſon pere les choſes du monde les plus tendres & les plus touchantes, juſqu'à ce qu'il rendit ſon ame ſaintement à ſon Créateur.

Louiſe fut d'autant plus touchée de cette perte, qu'elle aimoit tendrement un ſi bon pere ; & la ſeule volonté de Dieu qu'elle prenoit pour ſa conduite, fut capable de la conſoler. Le fruit qu'elle eſpera de cette mort, fut de croire que ceux qui la recherchoient ſe retireroient peu à peu, & la laiſſeroient en repos ; mais leur aſſiduité à la voir ne diminua point, ce qui la deſola de telle ſorte qu'elle avoit preſque toûjours les larmes aux yeux. Dieu permit que beaucoup d'accidens fâcheux arriverent en ce tems-là, & acheverent de la dégoûter du monde ; d'un autre côté, les attraits de la grace la ſollicitoient ſans ceſſe à tout quitter pour être toute à Dieu, mais elle ne ſçavoit où aller : tout ce qu'elle ſe propoſoit lui paroiſſoit impoſſible, à cauſe de la délicateſſe de ſon temperament ; & ſes longues maladies lui fermoient l'entrée des Monaſteres où elle ſe preſentoit. Dans ces

embarras d'esprit, elle se presentoit à notre Seigneur, & lui disoit : O tout aimable & tout bon Jesus, vous me faites voir le plaisir qu'il y a de vous servir, & le bonheur de ceux qui sont avec vous ; mais vous ne m'ôtés pas l'apprehension que j'ai de la penitence, & des souffrances : vous m'inspirés de vous suivre, mais vous ne rompés pas les obstacles qui m'en empêchent. Peu clairvoyante que je suis ! je ne regarde pas les choses du bon côté : il est vrai qu'il m'est impossible de faire du bien de moi seule, mais je puis en faire avec votre secours ; donnez-moi donc la force & la constance necessaire pour executer les desseins que vous avés sur moi.

Pressée de ces sentimens, elle témoigna à son frere aîné, qui avoit beaucoup de tendresse pour elle, qu'il falloit absolument qu'elle quittât la maison paternelle : qu'il lui étoit impossible d'accomplir autrement ce que Dieu demandoit d'elle : que le Seigneur ne vouloit point de cœur partagé ; que le sien s'étoit trop épanché parmi les objets que le monde lui

lui presentoit ; qu'il étoit tems de s'en séparer, pour oublier entierement les créatures, & pour en être entierement oubliée, pour ne plus penser qu'à Dieu & à son salut éternel ; qu'elle étoit resoluë de ne pas laisser passer l'année sans prendre des mesures pour sa retraite, & sans s'établir dans le lieu où Dieu l'appelloit. Ces paroles prononcées avec ferveur & transport d'esprit, firent resoudre M. du Tronchay à seconder les desseins de sa sœur. Après plusieurs vûës, ils s'arrêterent enfin à sa premiere vocation.

Les preuves de noblesse étant déja faites, il ne restoit qu'à la faire entrer au Ronceray. Pendant que M. son frere s'employoit avec ses amis auprès du Roi pour obtenir cette faveur, Mademoiselle Marie de Bellere fit de grands efforts pour empêcher sa sœur qu'elle aimoit passionnément, de poursuivre son entrepriſe ; mais Louise comblée d'une joie extraordinaire, lui dit que toute la terre ne seroit pas capable de rompre son dessein ; que sa joie seroit complette, si elle vouloit aussi se

donner à Dieu ; qu'il s'agissoit d'une éternité bienheureuse ou malheureuse ; que la vie qu'elles menoient toutes deux dans le monde étoit pitoyable, & bien contraire au salut éternel de leurs ames. Rien ne paroissoit plus difficile que de gagner cette Demoiselle à Dieu, tant son caractere y étoit opposé ; elle avoit de l'esprit & de la beauté, elle étoit fiere, elle étoit attachée aux biens pour avoir de quoi paroître dans le monde avec éclat, elle étoit adroite & courageuse ; au reste elle étoit constante & inébranlable en ses resolutions, & incapable de la moindre lâcheté. Cette humeur ne s'accommodoit point de la devotion, & encore moins de la solitude ; cependant Dieu fit triompher sa grace d'un cœur si éloigné de la pieté, & l'éleva en peu de tems à une grande perfection : il se servit pour cette conquête du ministere de Louise, qui commença à embrasser sa sœur avec tendresse, & à lui dire des choses si fortes & si touchantes, que cette Demoiselle ébranlée de ses discours, lui répondit : Que voulés-vous que je

faſſe ? je n'aime pas le Convent, je ne ſçaurois demeurer en une Communauté de Filles, & je ne veux pas engager ma liberté : Pour vous, continua-t-elle, vous êtes heureuſe d'aller au Ronceray, où l'on vit avec douceur dans une Compagnie de pluſieurs Dames de qualité & de vertu ; il n'y a pas de Maiſon que j'aimaſſe mieux. Louiſe jugeant de ſon inclination par ces paroles, lui offrit ſa place, & lui apporta pluſieurs raiſons très-puiſſantes pour la déterminer à l'accepter. La Demoiſelle toute étonnée de cette grande charité, demeura quelque tems comme interdite & ſans réponſe ; mais étant revenuë à ſoi, elle lui dit, qu'elle voyoit bien qu'elle ſe damnoit dans le monde, & que puiſqu'elle lui cedoit ſa place de ſi bonne grace, elle y penſeroit. Auſſitôt Louiſe toute embraſée de zele, ſe jette à ſon col, & la ſerrant avec tendreſſe : Ah, ma chere ſœur ! lui dit-elle, avés-vous aſſez de reſolution pour tout quitter ? Faiſons donc ce coup toutes deux enſemble, & ne balançons pas à nous donner à un ſi bon Maître. Oui, repliqua la De-

moiſelle ; mais eſt-ce tout de bon que vous me donnés votre place ? & ne vous en dedirez-vous pas ? Louiſe tranſportée de joie, & ſçachant bien que ſi ſa ſœur prenoit ce deſſein elle l'executeroit, dût-il lui en coûter la vie, tant elle étoit courageuſe & conſtante, lui demanda, pour mieux découvrir ſes ſentimens, ſi ſelon ſa conſcience elle ne plaiſantoit pas, & ſi elle parloit ſerieuſement. Non, je ne plaiſante pas, repartit la Demoiſelle, la choſe merite bien que l'on parle ſerieuſement : Elle prit deux jours pour prier Dieu, & pour former une derniere reſolution ; Louiſe offrit auſſi pendant ce tems-là de continuelles prieres à Dieu & à la très-Sainte Vierge pour obtenir les graces neceſſaires en cette rencontre. Le troiſiéme jour la Demoiſelle aſſura ſa ſœur, qu'elle étoit reſolue, à quelque prix que ce fût, de conſacrer le reſte de ſes jours au ſervice de Dieu, & ſur cela elles ſe dirent des choſes admirables, qui ne pouvoient venir que de l'Eſprit divin dont elles étoient toutes deux animées. Au même tems elles écri-

virent à Monſieur du Tronchay qui étoit à la Cour, & le prierent de demander au Roi des Lettres pour la faire recevoir au Ronceray; enſuite elles declarerent ce projet à leurs parens. Ils furent ſi ſurpris de cette nouvelle, qu'ils crûrent d'abord que c'étoit un ſonge ou une raillerie; mais lorſqu'ils en furent perſuadés, leur joie fut fort ſenſible: ils admiroient la generoſité de l'une, d'avoir fait un ſi beau preſent à ſa ſœur; & ils étoient étonnés du courage de l'autre qui triomphoit de ſon naturel & du monde, pour vivre dans la penitence, dans les humiliations, & dans le dépoüillement de toutes choſes.

Tandis que la famille ſe réjoüiſſoit d'une choſe ſi avantageuſe, & que Louiſe prenoit ſes meſures pour s'établir dans une Communauté qui étoit à Tours, Monſieur du Tronchay écrivoit des lettres fort honnêtes à l'Abbeſſe du Ronceray en faveur de ſa ſœur. Monſieur du Caſau & des perſonnes de qualité allerent à Angers, & preſenterent la Demoiſelle à Madame du Ronceray, &

à la Communauté, qui la reçûrent de bonne grace & avec de grandes marques d'amitié; mais ayant connu son humeur, & ne jugeant point qu'elle pût être aussi bonne Religieuse qu'on le desire en cette sainte Maison, l'Abbesse demanda des choses que la famille n'étoit point en état d'accorder. Sur le refus elle voulut la renvoyer; & pour l'obliger à sortir, on lui donna de très-rudes mortifications: on pria même sa sœur de lui persuader de le faire. Louise lui en parla, pour découvrir ses sentimens; mais la courageuse Demoiselle répondit avec une admirable fermeté d'esprit: Ah! ma chere sœur, ne tâchez pas, je vous prie, de me détourner de mon entreprise; je veux être toute à Dieu si aimable, quelque peine qu'il faille endurer: Helas! je ne le connoissois pas ce grand Dieu si aimable: ôh! si j'avois sçû qu'il eût été aussi digne d'amour, je me serois attachée bien plûtôt à lui; mais puisque je ne puis rappeller le tems passé, au moins je lui consacrerai celui qui me reste. Oh! que je vais l'aimer; que je me repens de l'avoir tant offensé.

Elle ajoûta plusieurs choses si tendres, que la bonne Louise se mit à pleurer avec elle, & l'embrassant, l'exhorta à soutenir tous les combats qu'on lui livreroit à l'avenir. Monsieur l'Evêque d'Angers s'efforça même de faire entrer Louise au Ronceray, au lieu de sa sœur. Les amis de cette derniere, qui lui portoient compassion, lui representoient aussi toutes les peines qu'elle auroit à souffrir, afin de l'engager par là à se retirer de cette Maison ; mais rien ne pût ébranler son courage. Les Dames du Ronceray employerent plusieurs d'entre leurs proches de la premiere qualité, & même cinq Maréchaux de France, pour prévenir le Roi d'une maniere desavantageuse pour cette Demoiselle. Elle répondit à tout ce qu'on lui objecta, avec tant d'esprit, d'éloquence & de pieté, qu'on fut convaincu à la Cour de la bonté de sa vocation. Le Reverend Pere de la Chaise en parla enfin à Sa Majesté, qui ordonna par une Lettre de Cachet qu'on lui donnât l'habit le jour de la Pentecôte. Après avoir essuyé toutes ces tempêtes durant six

mois, elle s'acquitta encore des exercices du Noviciat avec une ferveur & une exactitude incomparable; elle pratiqua l'humilité, l'obéiſſance, la mortification, la regularité avec tant de perfection que toutes les Dames en furent très-contentes, & que l'on la propoſoit aux autres Novices comme le modele d'une Religieuſe accomplie.

Les admirables progrès qu'elle fit en la vertu, s'éleverent en peu de tems à une ſainteté conſommée; auſſi Dieu voulut-il bien-tôt la récompenſer de la violence qu'elle s'étoit faite pour y parvenir, il lui envoya ſur la fin de ſa probation une maladie qui l'enleva de ce monde, pour aller joüir éternellement de la preſence de ſon Epoux celeſte. Providence divine, que vous êtes impenetrable dans votre conduite ſur ces deux ſœurs! l'une employe tous ſes efforts pendant pluſieurs années pour ſe dévoüer au Seigneur dans un Monaſtere, & vous renverſés tous ſes deſſeins! L'autre reſſent une extreme horreur du Convent, & vous l'y conduiſés tout à coup, par un changement inopiné,

& par des moyens inconnus à la prudence humaine! C'eſt que vous vouliez ſauver l'une dans le repos du Cloître, que vous prévoyiés lui être neceſſaire pour ſon ſalut ; & vous vouliés ſacrifier l'autre aux ſouffrances, pour en faire l'épouſe de Jeſus-Chriſt crucifié, & l'exemple des illuſtres vertus du Chriſtianiſme. Cette genereuſe Demoiſelle déterminée tout de bon à ne plus rien refuſer à Dieu, commence donc par ſacrifier ce qu'elle avoit de cher ; je veux dire qu'après avoir dit un adieu éternel à Madame ſa ſœur qu'elle aimoit avec tant de tendreſſe, elle retourna prendre congé de Madame ſa mere, qu'elle ne devoit auſſi jamais revoir. Cette ſéparation fut ſi rude à ces deux cœurs ſi étroitement unis de la plus juſte & de la plus forte amitié, & il fallut qu'ils ſe fiſſent une ſi terrible violence, que la mere en tomba pluſieurs fois en pâmoiſon ; & ſa ſainte fille auroit marqué la même foibleſſe, ſi elle n'eût été ſoutenuë d'une grace extraordinaire, qui lui faiſoit entendre au fonds du cœur, que ces ſacrifices, quoique très-ſenſibles, n'étoient que

la figure de ceux qu'elle devoit faire à Dieu.

Il faut presentement suivre cette grande victime, qui quitte son pays, ses parens, ses amis, & enfin tout le monde, pour obéir à la voix de Dieu qui l'appelle à un grand sacrifice; mais ne sçachant en quel lieu il se doit faire, elle se laisse conduire à la Providence, qui d'abord lui inspira d'aller à Tours voir si elle pourroit s'établir à l'Union Chretienne, qui étoit une Communauté nouvellement établie par le R. P. François Guilloré de la Compagnie de Jesus, dont Mademoiselle de Meuvrezé étoit Superieure. Etant parfaitement informée du merite de cette sainte Superieure, elle souhaitoit profiter de ses exemples, & y passer le reste de ses jours: mais comme ce n'étoit pas le lieu où Dieu l'appelloit, il se servit de Mademoiselle Desbordes pour l'en retirer. Mademoiselle du Tronchay prévenuë des rares vertus de cette Demoiselle, si connuë à Paris & à la Cour par sa naissance, par sa pieté & par sa rare conduite, entra fort aisément dans les raisons qu'elle lui

donna, pour lui persuader d'aller à Paris avec elle, l'assurant qu'elle trouveroit ce qu'elle desiroit dans la Commuté qui est à Charonne. Elle y alla, dans l'esperance de faire une rigoureuse penitence, d'y vivre inconnuë à tout le monde, d'y servir le prochain, & enfin en resolution de suivre sans bornes les attraits de la Grace, qui depuis si long-tems la sollicitoient de vivre comme une Sainte.

Elle arriva donc heureusement à l'Union Chretienne de Charonne, l'an 1676, âgée à peu près de trente-cinq ans : c'étoit le lieu que Dieu avoit choisi pour commencer à purifier le cœur de cette grande ame, & à l'enflammer de son amour. Ce cœur étoit immense dans les desirs qu'il avoit de faire penitence, de satisfaire à Dieu pour ses pechez, & ne croyoit jamais trouver de solitude assez obscure pour se cacher, ni assez de confusion & de mépris pour s'humilier ; mais le grand Souverain des cœurs, qui marquoit déja son pouvoir sur le sien, en lui inspirant des desirs si grands, & si opposés aux

ſentimemens naturels, le marqua encore plus dans les routes qu'il prit pour faire de ce cœur un ſacrifice ſans reſerve, & auſſi grand qu'elle l'avoit ſouhaité; car il la jetta dans un abîme de ſouffrances, de miſeres & d'humiliations. C'eſt ce qu'on va voir dans le ſecond livre.

LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE BELLERE
DU
TRONCHAY.

LIVRE SECOND.

LOrſque Monſieur du Tronchay, qui étoit à la Cour, eut appris l'arrivée de ſa ſœur à Charonne, il l'alla voir ; & ne jugeant pas cette Communauté aſſez bien établie pour l'y laiſſer, il lui propoſa de la faire Chanoineſſe de Remiremont en Lorraine. Il lui offrit auſſi l'argent neceſſaire pour ſa reception & pour ſon ameublement. Mais l'ayant remercié

des marques de ſon amitié, elle le pria de trouver bon qu'elle n'acceptât pas des offres ſi obligeantes, en lui repreſentant que Dieu l'appelloit à une vie penitente & obſcure, au ſervice des pauvres, & au ſoin du ſalut des ames ; & ainſi la Providence divine, qui vouloit la conduire à la ſainteté par des voies extraordinaires, empêcha l'execution d'un deſſein que la prudence humaine eſtimoit ſi convenable à une fille de ſa qualité.

La Superieure perſuadée de ſa reſolution, la mit dans les épreuves qu'on fait faire à celles qui veulent demeurer dans cette Maiſon. Elle occupa les deux premiers mois à benir Dieu de ce qu'il l'avoit éloignée de ſa patrie, & à effacer de ſon eſprit les créatures, pour ne plus penſer qu'à Dieu. Son ſommeil étoit toutes les nuits fort leger & fort interrompu ; car l'amour divin qui lui enflammoit déja le cœur, la réveilloit très-ſouvent. Notre-Seigneur lui faiſoit alors de grandes careſſes ſpirituelles ; il la rempliſſoit des douceurs interieures, & lui remettoit en memoire les bontés qu'il avoit euës pour elle,

il lui disoit au fonds de l'ame : Je suis le bon Pasteur, qui vous ai cherchée & apportée sur mes épaules. Elle lui répondoit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse pour reconnoître vos bienfaits, & pour vous plaire ! Dites-le-moi, mon Jesus, je vous en prie, quelque difficulté qu'il puisse y avoir en ce que vous m'ordonnerés, je l'accomplirai. Lorsqu'elle considéroit les graces dont il la combloit, rien ne lui paroissoit impossible pour son service ; sur tout elle étoit étonnée de ce qu'on lui permettoit de s'approcher de la sainte Table aussi souvent que les autres Filles de la Communauté ; cependant la veille de sa Communion elle étoit transportée d'une joie si excessive, qu'elle ne la pouvoit cacher : elle passoit presque toute la nuit en oraison, & en de continuelles admirations de cet ineffable mystere, sans sçavoir neanmoins ce que c'étoit qu'oraison. Le Seigneur l'ayant disposée par cet ardent amour à concevoir une extrême horreur pour le peché, & un grand desir des souffrances pour satisfaire la justice divine, il permit qu'un

Abbé fit un Sermon très-patetique ſur la penitence de Sainte Madeleine. Louiſe l'avoit priſe pour ſa patronne, & pour le modele de ſa vie penitente : Après la predication, étant reſtée ſeule devant le S. Sacrement, elle demeura long-tems le viſage contre terre, & fut ſaiſie d'une ſi vive douleur de ſes pechés, & verſa une ſi grande abondance de larmes, qu'elle en penſa mourir ſur l'heure. Quelquefois, parmi ſes ſanglots, il lui échapoit des paroles qui exprimoient les ſentimens de ſon cœur : Comment, diſoit-elle, ai-je pû faire tant de pechés contre vous, ô mon Dieu, qui êtes ſi aimable ! Ah ! je ne vous connoiſſois pas, ô abîme de perfections infinies ! Comment vous êtes-vous ſi long-tems caché à cette miſerable pechereſſe ! Enſuite elle gardoit un profond ſilence, pleurant avec une extrême amertume de cœur. La vûë de Jeſus-Chriſt crucifié augmentoit beaucoup ſes regrets ; & lorſqu'elle étoit ſeule, elle s'écrioit, fondant toute en pleurs : Helas ! mon Sauveur, c'eſt moi qui vous ai mis en cet état ! Ah ! je vous veux rendre

amour pour amour, peine pour peine, vie pour vie ; je desire de tout mon cœur d'être comme vous liée, garottée, traînée par les ruës, menée de tribunal en tribunal, soufflettée, couverte d'opprobres, chargée d'injures, noircie de calomnies, méprisée, rebuttée de tout le monde, foulée aux pieds comme la bouë des ruës, condamnée comme la plus criminelle & la plus abominable de toutes les créatures : je veux vous venger à quelque prix que ce soit ; je ne veux finir ma penitence qu'avec ma vie. Se remettant en même tems les bontés infinies de Dieu pour elle, & les comparant avec ses pechés, qu'elle croyoit être innombrables, elle admiroit la patience qu'il avoit à la souffrir sur la terre ; & elle l'aimoit d'une si grande force, qu'elle tomboit souvent en défaillance & en extase ; car elle ne pouvoit supporter le poids de ses misericordes, tant elles lui paroissoient grandes, & tant elle s'en jugeoit indigne. De là venoit cette haine implacable qu'elle sentoit contre le peché, ce qui lui faisoit dire : O peché, je te hais plus que

l'Enfer, & que les maux que l'Enfer & toutes les créatures enſemble me peuvent faire ſouffrir : ô peché, l'ennemi de Dieu & des hommes, je ne veux pas moins t'abhorrer que Dieu t'abhorre, & je te perſecuterai partout où je te trouverai. Animée de cette haine, elle retraçoit en ſon eſprit les pechés de ſa vie paſſée, ſa vanité, ſon ambition, & ſes complaiſances pour le monde, ſes lectures curieuſes, ſes chanſons profanes, les occaſions qu'elle avoit données aux jeunes gens d'offenſer Dieu : Elle ſe repreſentoit le tems perdu dans les divertiſſemens du ſiecle, l'abus des graces divines, l'omiſſion des bonnes œuvres.

Tout cela venoit fondre ſur elle, comme une montagne de flots enflés, ſelon l'expreſſion de Job, & la plongeoit dans une mer d'amertumes. Le Ciel regla tellement les choſes pour la jetter dans l'abîme des ſouffrances qu'il lui avoit préparées, que, tandis que les ſentimens de penitence occupoient toute ſon ame, on publia un Jubilé pour la quinzaine de Pâques. Elle fut inſpirée de faire alors une Confeſſion generale,

on lui donna pour l'inſtruire un Livre qui marquoit en détail les pechés qu'on peut commettre contre les Commandemens de Dieu & de l'Egliſe. Elle s'examina ſur ce formulaire ; mais comme on ne lui avoit pas appris à diſtinguer les penſées d'avec le conſentement, elle crût être coupable de tous les pechés qu'elle y trouvoit, & de tous ceux qui lui étoient venus dans l'eſprit, ou par l'effort des tentations, ou par les attraits du monde, ou par les careſſes des hommes. Le Demon ſe ſervit de ſon imagination & de ſon ignorance pour la porter à l'extrémité & pour la perdre ; il lui imprima ſi profondement dans l'eſprit toutes ces ſortes de fautes, & lui perſuada d'une maniere ſi forte & ſi évidente qu'elle en avoit ſoüillé ſa conſcience, qu'elle n'en douta nullement.

Le Vicaire de la Paroiſſe entendit ſa Confeſſion, & ne la connoiſſant pas encore, lui exagera beaucoup tant de pechés ſi énormes, lui en donna toute l'horreur qu'il pût, & lui ordonna des penitences proportionnées à ces crimes prétendus.

Toute desolée & hors d'elle-même, elle demeura seule dans l'Eglise, se jetta par terre, & le visage collé sur le pavé, & toute baignée d'un torrent de larmes, elle cria misericorde à Dieu, & passa trois heures en ces lamentations pitoyables. Enfin, s'abandonnant aux transports de sa douleur, Ah! Seigneur, s'écria-t-elle, j'ai merité un million d'Enfers; je ne puis satisfaire à votre justice, qu'en souffrant tous les supplices imaginables. Vous êtes obligé de vous venger de tant de crimes, vous devez punir avec la derniere rigueur une pechereſſe si detestable; je la veux aussi châtier moi-même, pour réparer votre honneur. Ne m'épargnés donc pas, juste Juge, & faites-moi endurer en cette vie les plus grandes peines; je vous les demande de tout mon cœur, & avec toutes les instances possibles. Vous voyés la sincerité de mes desirs, je vous conjure d'écouter ma priere, & de m'accorder toutes ces souffrances: il vaut mieux être punie en cette vie, qui est très-courte, qu'en l'autre monde pendant toute l'éternité. Elle redoubla plusieurs fois

cette priere avec la même douleur & la même volonté.

On ne ſçauroit aſſez admirer en cet endroit la conduite de Dieu ſur cette ame ſi deſireuſe des croix les plus cruelles, & l'hiſtoire des Saints nous fournit à peine de ſemblables exemples. S'il y a jamais eu des voies extraordinaires pour conduire les predeſtinés à la plus haute perfection, ce ſont aſſurément celles que la Providence a employées pour ſanctifier cette fille. On auroit de la peine à croire combien les états par leſquels elle a paſſé ont été terribles, ſi beaucoup de perſonnes, dont pluſieurs vivent encore, n'en avoient été des témoins irreprochables. Dieu conſentit donc à ſes deſirs & à ſes demandes tant de fois réïterées.

Il ſemble qu'il donna plein-pouvoir aux Démons de la tourmenter, & de la traiter comme une réprouvée; & quoique Dieu l'ait ſoutenuë dans ces peines par une vertu ſecrete, neanmoins il la laiſſa ſouffrir les peines les plus horribles, ſans aucune grace ſenſible, & ſans aucune conſolation interieure.

Il eſt vrai qu'il la preſerva du peché, & qu'il lui en inſpira toûjours de l'horreur ; mais bien-loin de ſe faire ſentir à elle, il paroiſſoit toûjours s'en éloigner & la rebuter comme une réprouvée : Et pour la réduire dans cet état par degrés & comme naturellement, il permit qu'elle pratiquât d'abord des auſterités indiſcretes, & propres à lui épuiſer les forces & à lui affoiblir la tête ; car elle mangeoit ſi peu, qu'on peut dire qu'elle mouroit toûjours de faim ; & dans le peu qu'elle prenoit, elle mêloit beaucoup de cendre ſans qu'on s'en apperçût. La nuit elle ne dormoit preſque plus, ne ceſſant de gémir, de pleurer, & d'irriter ſa douleur. Comme elle ne perdoit point de vûë le Juge redoutable qui lui paroiſſoit tout prêt à la foudroyer, elle étoit accablée d'une triſteſſe & d'une deſolation incomprehenſible ; & parce qu'elle vouloit vivre d'une maniere entiérement oppoſée à la vie qu'elle avoit menée dans le monde, elle pratiquoit toutes les vertus contraires à ſes inclinations ; ce qui la faiſoit mourir, pour ainſi parler, toute vive : car elle

ſentoit de continuelles repugnances & d'horribles tentations, neanmoins elle y reſiſtoit, quoiqu'avec de furieux combats; & pour remporter ces grandes victoires, elle prenoit un Crucifix, elle lui baiſoit les pieds, les arroſoit de ſes larmes, à l'imitation de Madeleine pénitente.

Des exercices ſi penibles lui cauſérent enfin une longue maladie. Au commencement elle la diſſimula, afin qu'on ne lui donnât aucun ſoulagement: au-lieu de ſe plaindre, elle étoit contente de ſouffrir; elle rendoit graces à Dieu, & lui diſoit: Seigneur, frappés cette miſerable, ne lui pardonnez rien, vous ne ſçauriez trop la punir; continuez, mon Dieu, je ne ſouffre pas encore aſſez; écraſez cette orgueilleuſe, cette infame creature. Le mal s'aigriſſant de plus en plus, la jetta dans une ſi grande foibleſſe, qu'elle ne pouvoit plus parler; & elle devint ſi maigre, qu'elle faiſoit horreur à tout le monde. Mais ſes peines d'eſprit lui étoient inſupportables; des tentations affreuſes la fatiguoient ſans relâche, & des ſcrupules continuels la devoroient cruel-

lement. Le malin esprit lui suggéroit sans cesse des paroles & des pensées de desespoir, lui disant au fonds du cœur : Tu es en peché mortel, tes Communions sont des sacrileges abominables ; tu es une malheureuse réprouvée, il n'y a point de salut pour toi. L'impression de son malheur étoit si forte, qu'elle ne pouvoit croire à ce que lui disoit même son Confesseur du contraire. Ce mal croissant avec les douleurs du corps, l'on crut qu'elle en devoit mourir, ce qui obligea à lui donner les Sacremens. Elle pria la Superieure de la faire porter à l'Hôtel-Dieu de Paris, pour avoir la consolation de mourir avec les pauvres. On ne l'entendit point là-dessus, & on continua à la traiter auec tous les soins imaginables : mais on fut bien surpris de la voir peu après agitée du Demon, ayant des convulsions, & faisant des contorsions avec des hurlemens d'une damnée. Il lui sembloit sans cesse entendre sa sentence de réprobation, & les Demons, sans relâche, lui disoient : Il n'y a point de Dieu pour toi, miserable ; va-t-en aux flammes

flammes éternelles, pour y bruler à jamais.

Ceux qui ſçavent les ſecrets des voies myſtiques, ne ſeront nullement étonnés de voir que Dieu, pour purifier cette ame, la laiſſe entre les mains du Démon. Pour avancer ce grand ouvrage, il y abandonna Job, & pluſieurs Saints & Saintes, comme on peut le voir dans les Livres qui traitent de cette matiere. Et comme Dieu vouloit faire de cette ame une des plus illuſtres en ſainteté qui fût de notre ſiecle, il permit au Démon de la faire ſouffrir d'une maniere ſi épouvantable, que le lecteur ne pourroit en entendre le recit ſans horreur. Il ſuffit de dire que les Démons paroiſſoient autour d'elle en des formes hideuſes, & avec des cris effroyables, de ſorte que la Communauté etant fort effrayée de voir & d'entendre des choſes ſi épouvantables, il fut conclu qu'elle en ſortiroit. Mademoiſelle Chandenier, qui la connoiſſoit, la mit chez une Dame de Qualité qui avoit dans ſa maiſon des lits pour des filles malades, qu'elle ſervoit elle-même par charité.

Mais celle-ci fut agitée d'une fureur si horrible, faisant des cris épouvantables, qu'on ne pût par aucune voie arrêter ses agitations. Ce fut alors que Dieu lui découvrit les peines d'Enfer, & que le Démon lui imprimant ce qu'il sentoit lui-même de la malediction de Dieu, & la peine qu'il souffroit d'être rejetté de lui pour jamais, cette impression lui fit une peine si insupportable, que plus de deux ans après, elle ne pouvoit y penser sans tomber en défaillance. Quand elle parloit des peines d'Enfer, elle disoit : Ah ! qui pourra jamais concevoir l'état d'une ame qui paroît au jugement de Dieu, & qui y reçoit sa condamnation ? Cette malheureuse ame est passionnée de retourner à son centre, & de se perdre dans le sein de Dieu, & il la rejette, lui paroissant plein de fureur, & lui disant : Va, maudite, au feu éternel avec tous les Démons ; cependant elle crie toûjours : Dieu, Dieu ! mais on lui répond qu'il n'y en a plus pour elle ; ce qui la jette dans l'abîme du desespoir, & lui fait faire des hurlemens horribles. La vûë qu'elle

eut donc dans cette rencontre des peines des damnés, & le ſentiment vif que le Démon lui en imprimoit, lui faiſoient croire qu'elle étoit elle-même cette malheureuſe réprouvée; ce qui redoubla ſes peines & ſes croix : de ſorte que jour & nuit il n'y avoit aucun repos en cette maiſon, & les fureurs, les clameurs de voix, les choſes horribles que diſoient les Dèmons, tout cela obligea à l'en retirer. Les Filles de la Providence s'en chargerent, à la ſollicitation de Mademoiſelle Chandenier. On ne peut aſſez admirer leur charité & leurs ſoins à l'égard d'une telle malade, dont le mal étoit comme infini, parce qu'elle ſouffroit en quelque façon des peines ſemblables à celles des damnés; auſſi faiſoit-elle jour & nuit des cris effroyables, qui ne pouvoient venir que des Démons qui la tourmentoient; car il n'étoit pas naturel qu'une creature humaine fît des hurlemens pareils à ceux qu'elle faiſoit; & lorſqu'on l'exorciſoit, ſes contorſions & ſes cris redoubloient de telle ſorte, qu'elle faiſoit horreur à tout le monde. Dieu permit, pour vouſ-

ſer plus loin ſon humiliation, que quelquefois elle s'échappoit des fers où on l'avoit attachée, & qu'elle alloit dans les ruës ſuivie d'une multitude de Démons en forme de chats; ce qui fit croire à tout le monde qu'elle étoit Sorciere, & qu'elle alloit au Sabat. Les uns diſoient qu'elle avoit défait pluſieurs enfans qu'elle avoit eus dans ſes débauches; les autres aſſuroient, que par ſortilege elle avoit enchanté & empoiſonné pluſieurs perſonnes. Toute la canaille du menu peuple, courant après elle, l'appelloit Magicienne, & crioit qu'on la bruleroit. Elle qui attendoit à tout moment que ſon corps ſeroit jetté aux flammes éternelles, ſouffrant déja dans ſon ame, pour ainſi dire, la peine du dam, entroit dans des diſpoſitions de deſeſpoir, & dans des convulſions qui cauſoient le plaiſir de tout le menu peuple, qui ne ceſſoit de dire qu'on l'alloit bruler. Il ſe trouva même une fois dans cette mêlée un laquais qui avoit demeuré chez Monſieur ſon pere, & qui avoit toûjours du reſſentiment contre elle, de ce qu'elle s'étoit op-

posée au dessein qu'il avoit de débaucher une servante ; de sorte que ravi d'avoir trouvé occasion de s'en venger, il assembla d'autres laquais qui vinrent avec lui danser autour d'elle ; & le refrein de leurs chansons étoit : Tu seras brulée, Sorciere, tu seras brulée. Elle ne fut pas mieux traitée d'un homme qui lui devoit sa fortune, qui avoit été fermier de Monsieur son pere, & qui se trouva à Paris dans le tems.

On la venoit voir de tous côtés ; car ses cris attiroient tout le monde qui les entendoit. Il y venoit même des Prêtres, & des Religieux, qui portoient tous un très-mauvais jugement d'elle, & la regardoient comme une creature qui par ses crimes s'étoit attiré les plus grandes coleres de la justice de Dieu.

On la frappoit cruellement, pour tâcher de la faire taire ; elle souffroit avec une patience admirable tous ces outrages ; quoiqu'elle parût si déreglée, elle ne perdit point la raison, c'étoit le Démon qui faisoit toutes ces choses sans sa participation ; mais comme tout le monde lui marquoit

tant de mépris, elle croyoit être coupable de tout le mal que le Démon faisoit par elle, ce qui lui donna une grande horreur d'elle-même, & un desir ardent d'en faire pénitence : aussi quand on la frappoit, elle disoit dans son cœur : Bon, frappez cette miserable creature qui a tant offensé Dieu, que tout le monde vienne venger sa cause sur moi, j'en serai ravie. D'autres fois elle disoit : O mon Dieu, je vous avois demandé de souffrir des peines semblables à celles d'Enfer dans cette vie, pour faire pénitence de mes pechés, & de passer pour folle : soyez beni de m'avoir si bien exaucée, j'en suis contente. Elle s'écrioit d'autres fois : Mon Dieu, jusqu'à quel point avez-vous puni ma vanité & ma delicatesse ! Poussez encore plus loin votre justice, je le desire de tout mon cœur.

Cette ame qui passoit pour la plus abominable, bruloit pour Dieu ; & ce feu étoit caché sous toutes les grandes humiliations où Dieu l'avoit jettée.

Ces cris continuant toûjours, les Filles de la Providence ne pûrent plus

la garder; on la mit en penſion chez M. Chaſtelain, mais les cris épouvantables qu'elle faiſoit ſans relâche, firent bien-tôt perdre patience à ſon hôte, & on fut contraint de la preſenter à Meſſieurs les Adminiſtrateurs de l'Hôpital General, pour la renfermer dans la Salpêtriere.

Lorſque ces Meſſieurs l'interrogerent, elle ne ſe fit connoître que ſous le nom de Louiſe, ſans vouloir dire ſa famille & ſon pays; & elle répondit ſi prudemment à leurs queſtions, qu'ils furent convaincus qu'elle avoit le jugement ſain, le ſens bon, & la raiſon entiere.

Ce qui paroiſſoit le plus admirable en cette folle pretenduë, c'eſt qu'elle connoiſſoit l'interieur des perſonnes qui la venoient voir, & diſtinguoit celles qui avoient la conſcience pure, & celles qui l'avoient criminelle devant Dieu : cela lui étoit marqué par l'inclination qu'elle avoit pour les bons, & par une terrible averſion pour les mauvais; & elle ne ſe trompa jamais ſur cet article : c'eſt ce que les gens mêmes ont declaré par leur propre confeſſion.

Il y avoit neuf mois qu'elle étoit dans cette calamité, quand on parla de la mettre dans la Salpêtriere. Ce transport lui fit croire qu'enfin on l'alloit bruler, comme on l'en avoit menacé tant de fois ; ce qui lui fit faire des hurlemens si épouvantables, que tout le monde en fut effrayé ; & on fut obligé de la mettre dans un cachot, avec une vieille folle couverte d'ulceres & de vermine, si horrible à voir, qu'elle effrayoit tout le monde. La reception qu'elle fit à sa nouvelle hôtesse, fut de la frapper, & de lui dire plusieurs injures ; & comme il fallut qu'elles couchassent ensemble, elle lui communiqua sa galle & sa vermine, en sorte que notre pauvre Demoiselle en fut toute couverte & rongée. O Dieu de bonté, disoit-elle en elle-même, vous vous vengez bien de ma delicatesse, soyez-en beni.

Dans ce tems-là même on fit une Mission à cet Hôpital, qui dura six ou sept semaines : tous ceux qui y assistoient alloient en foule voir cete Sorciere qui faisoit tant de bruit. Parles donc, miserable, lui disoit-on, qui

qui t'a appris à faire tous les crimes que tu as commis, vilaine bête, vilaine Sorciere ? Tu es donc Sorciere & Magicienne ? Qui t'a enſeigné ce beau métier ? Tu es une jolie fille, & tu fais bien de l'honneur à tes parens ! Qu'allois-tu faire au Sabat ? Ils lui diſoient tous les jours mille autres outrages, qu'elle ſouffroit avec reſignation à la volonté de Dieu. Il y avoit même des Eccleſiaſtiques qui ne l'épargnoient pas. Un la voyant couchée ſur un bouchon de paille toute pourrie, lui dit : Sœur Louiſe, regardez, voila un bon feu de paille qu'on vous prépare. Elle reſſentit ſi vivement cette confuſion, qu'elle ſe cacha le viſage de ſa paille. Et un Religieux, qui l'avoit beaucoup eſtimée avant cet état, lui dit auſſi beaucoup de choſes fort outrageantes. Quand ils ſe furent retirez, elle ſe diſoit à elle-même : Eſt-ce toi, Louiſe du Tronchay, qui aimoit tant l'eſtime du monde ? Ah ! que ta reputation eſt bien établie ! Ah ! miſerable, qu'eſt-ce que de toi ? Où te cacheras-tu à preſent ?

Ce qui la faiſoit mourir de frayeur,

eſt que les gens qui venoient les ſoirs ôter la paille des cachots, pour en mettre de fraîche, en faiſant bruler ce qu'ils avoient ôté, crioient: Voila le feu allumé pour la Sorciere; voila les gens de Juſtice qui la vont bruler.

Quand elle faiſoit reflexion à l'abîme d'humiliations où elle étoit réduite, elle étoit vivement touchée, de ce que certaines perſonnes, de qui elle auroit dû attendre de la conſolation, ſe mocquoient d'elle; & puis elle ſe diſoit: C'eſt bien à moi à avoir de la conſolation! en meritai-je, déteſtable pechereſſe que je ſuis? Je ne merite que confuſion, & d'être rebutée de tout le monde: je ne ſçaurois ſouffrir aſſez d'affronts & de mépris; & après les pechés que j'ai commis, ne dois-je pas regarder avec reſpect & amitié, ceux qui me mortifient, & les en remercier; parce qu'ils vengent Dieu de mes crimes? N'eſt-il pas vrai & juſte que ſes bons ſerviteurs prennent ſon parti plûtôt que le mien que je lui abandonne? Que ſon nom ſoit beni, qu'il ſoit loüé & adoré de tout le monde.

Mais, comme ſi tant de miſeres euſſent été trop legeres, Dieu permit que les Officiers de l'Hôpital ne s'apperçuſſent pas d'abord que les autres folles, qui étoient plus fortes qu'elle, lui arrachoient des mains le pain & la viande qu'on lui donnoit, en ſorte qu'elle ne mangeoit que quelques croûtes qui tomboient dans la paille de ces miſerables, & que les ſouris avoient rongées : elle mangeoit encore ce qui reſtoit dans leurs écuelles, quoique pleines d'ordures. Quelque horrible que fût la faim qu'elle ſouffroit, elle n'en fit aucune plainte, & elle n'en parla qu'à Dieu. Elle lui diſoit : Soyez beni, mon Dieu; j'adore votre divine juſtice qui me traite encore ſi doucement; je merite bien d'autres peines que celle-là.

Quelques mois après, la charitable Sœur de la Croix voyant l'extrême maigreur de cette pauvre ſouffrante, en découvrit la cauſe & y donna ordre.

Tandis que la poſſeſſion de cette pauvre victime éclattoit, comme nous avons dit, & que chacun jugeoit à

ſa façon d'un état ſi étrange, un Prêtre très-zelé voulant inſpirer l'horreur du peché à tous les pauvres de l'Hôpital, ne crut pouvoir mieux leur faire voir les malheurs qu'il attiroit après lui, qu'en leur repreſentant l'état pitoyable où étoit réduite cette pauvre creature ; & il étoit ſi perſuadé qu'elle étoit une ame abominable, que même il aſſuroit en public qu'elle étoit réprouvée. Tout le monde en jugeoit de même, & on ne doutoit point qu'elle ne ſeroit la victime des flammes éternelles.

Cependant le tems où Dieu avoit arrêté la délivrance de cette ame, approchoit ; & ayant un peu ceſſé de lui faire ſentir la peſanteur de ſon bras, elle commença à ne crier pas ſi haut, ni ſi ſouvent.

Il permit encore que ſous un ſoupçon trompeur, l'on amena à la Salpêtriere une fille qu'on croyoit fole, & qui ne l'étoit pas, mais au contraire d'une vertu très-rare : ſon Confeſſeur qui la viſitoit ſouvent, aſſuroit qu'elle n'avoit pas perdu la grace du Baptême. Dieu qui eſt admirable dans ſes Saints, voulut

que cette ſainte fille fût traitée comme fole, afin de beaucoup augmenter par là ſon merite ; & il avoit auſſi deſſein qu'elle travaillât au ſoulagement de notre Demoiſelle, à qui on donnoit permiſſion de la viſiter. Elle lui parloit toûjours de Dieu, & toûjours elle la trouvoit en prieres, ce qui la raviſſoit ; elle diſoit : Cette ame eſt une vraie predeſtinée, & moi, helas ! je ſuis une reprouvée ; ſi je pouvois prier Dieu comme elle, je ſerois ravie.

Cette ſainte fille, & la Sœur de la Croix faiſant reflexion ſur ces paroles, & remarquant que ſa diſpoſition avoit beaucoup changé, pour contribuer à ſon parfait rétabliſſement, elles lui laiſſerent une entiere liberté de ſortir de ſon cachot, & de paſſer les jours & même les nuits dans celui de ſa Compagne, où elles faiſoient de continuelles oraiſons, & s'entretenoient des bontés infinies de Dieu. Ce fut ainſi que notre Sœur Louiſe fut peu à peu affranchie de ſes peines, & embraſée d'un ardent amour de Dieu.

La Sœur de la Croix voyant tant de changement dans cette ame, lui demanda si elle vouloit gagner le Jubilé qu'on avoit annoncé pour la quinzaine de Pâque, & si elle souhaitoit se confesser. Ah! répondit-elle, que j'en aurois de joie: Eh bien, ma Sœur, lui répondit l'Officiere, je vous donnerai un Confesseur; préparés-vous à faire une Confession fort exacte, & demandés bien pardon à Dieu.

Pendant qu'elle se disposoit, la Sœur de la Croix persuadée qu'il étoit necessaire d'avoir un Confesseur d'une science & d'une experience singuliere, & même qui eût pouvoir d'absoudre des crimes énormes, pria M. Guilloüard, Docteur de Sorbonne, Chanoine & Sous-penitencier de Notre-Dame de Paris, de voir cette pauvre fille en son cachot, & lui administrer le Sacrement de Penitence, s'il la trouvoit en état de le recevoir. Ce saint homme fut fort aise d'avoir cette occasion d'exercer son zele pour le salut des ames; mais comme il croyoit que l'entrepriſe étoit difficile sans un secours particulier du

Ciel, il entra dans l'Egliſe de la Salpêtriere, & s'enferma dans la Chapelle de l'Ange-Gardien. On le vit au-travers la porte qu'il avoit fermée, proſterné le viſage contre terre devant l'Autel; il y fit une longue priere, & animé de l'eſprit de Dieu, il vint à la Sœur Louiſe, & lui parlant par le guichet de ſon cachot, il lui demanda d'abord: Qu'avez-vous, ma pauvre Sœur? Ah! Monſieur, lui répondit-elle, ne ſçavez-vous pas que je ſuis damnée? Non, non, dit-il, je vous en aſſure, vous êtes en état de vous ſauver. Mais, répondit-elle, tous ceux qui me voyent me le diſent, & je le ſens bien. Ma Sœur, repliqua-t-il, vous ne l'êtes pas. Eſt-il poſſible, dit-elle? Oüi, ma Sœur. Mais, Monſieur, je ſuis mal avec mon Maître; pourriez-vous me remettre bien avec lui? Ceux qui me ſont venus voir m'ont dit qu'il n'y avoit rien à faire, mais je vois bien à votre air que vous me tirerez de ce malheur. Oüi, ma Sœur, je le ferai de tout mon cœur: Eh bien, ma Sœur, voudriez-vous vous confeſſer, & je vous ferai communier?

Comment, Monſieur, cela ſe peut-il que l'on faſſe communier une ſi abominable creature ? Ce n'eſt pas tout de bon que vous le dites; cependant vous n'avez pas la mine de vous mocquer de moi, comme ont fait tous ceux qui me ſont venus voir; Dieu l'a permis pour me punir de mes pechés. La bonté & la douceur de ce grand ſerviteur de Dieu commencerent à donner un grand ſoulagement à la Sœur Louiſe, de ſorte que dès ce moment elle ceſſa abſolument de crier & de hurler; & continuant à lui dire ſes ſentimens: Monſieur, lui dit-elle, puiſque Dieu vous envoye me parler, voudra-t-il bien encore de moi ? & pourra-t-il bien retirer de l'Enfer une ame damnée comme je ſuis ? Je ſçais qn'il peut tout, mais comme il dit aux réprouvés : Allez, maudits, au feu éternel, on n'a jamais entendu dire qu'il en ait retiré un ſeul de ce malheur; je ſerois la premiere. Demeurons-en là, répondit le ſaint Prêtre, & croyez en moi; Dieu veut bien vous recevoir en ſes bonnes graces. Mais, mon bon Serviteur de

Dieu, repliqu'a-t-elle, avez-vous les cas reſervés pour me confeſſer? Oüi, dit-il, j'ai le pouvoir de remettre les plus grands pechés.

Qu'avez-vous donc fait? Elle répondit fort ſimplement: Quoi, Monſieur, ne ſçavez-vous pas bien le ſcandale que j'ai cauſé par-tout? Y a-t-il quelqu'un qui ne ſçache pas que je ſuis Sorciere, & que j'ai fait un pacte avec le Diable? Mais, ma pauvre Sœur, comment cela s'eſt-il fait? Il faut bien que cela ſoit vrai, puiſque toutes ſortes de perſonnes me le diſent, & même des Eccleſiaſtiques; ces gens-là voudroient-ils mentir? Depuis que je ſuis dans ce cachot, on me l'a reproché cent fois; on m'a dit mille fois qu'on me brulera, & que je mourrai ſans recevoir les Sacremens, parce qu'on ne les donne pas aux Magiciens: Je m'accuſe donc d'être Magicienne, & d'aller au Sabat. Mais, ma Sœur, repartit Monſieur Guilloüard, comment êtes-vous devenuë Sorciere, & quelles marques avez-vous que vous l'êtes? Monſieur, lui dit-elle, je n'ai point d'autres marques, ſinon qu'on a vû

autour de moi, jour & nuit, près de deux ans, des chats en grand nombre, qui ne me quittoient point; tout le monde a jugé de là que j'étois Sorciere, & enfin on me l'a persuadé à moi-même. Mais, ma Sœur, n'y a-t-il que cela? Non, Monsieur, je n'en sçais pas davantage. Ma Sœur, lui dit-il, voulez-vous me croire; vous n'êtes ni Sorciere ni Magicienne, vous ne serez pas brulée, je vous en répons, & l'on a tort de vous en avoir donné l'alarme; je vous prie de vous disposer ce soir à vous confesser, & demain je vous entendrai, après quoi je vous communierai: en serez-vous bien-aise? Ah! j'en mourrai de joie: comment, moi! qui ai tant de fois trahi mon bon Maître, qui ai commis tant de crimes, on me laissera communier, & Jesus-Christ se donnera à moi? oubliera-t-il ce qu'il est, & ce que je suis, & tous mes pechés? Ah! quelle bonté, quelle humilité d'un Dieu si grand! Elle pria ensuite Monsieur Guilloüard de permettre qu'elle passât toute la nuit en prieres, pour rendre graces à Notre-Seigneur, de

ce qu'il vouloit lui faire la grace de la faire participer à ſes divins Sacremens.

Ce Docteur alla enſuite trouver la Sœur de la Croix, & lui dit qu'il étoit fort content de cette fille; qu'elle n'étoit pas fole, qu'il y avoit quelque choſe en cela qu'on ne connoiſſoit pas. Il lui demanda auſſi d'où elle étoit; mais elle ne pût lui en rendre compte.

Auſſi-rôt que Monſieur Guilloüard eut quitté Sœur Louiſe, elle fut tranſportée d'une joie inconcevable dans l'attente du bonheur qu'il lui avoit promis: Eh! quoi, Grand Dieu, dit-elle, vous vous donnerez demain à moi! Ah! quel excès d'amour & de bonté! Que ferai-je pour vous contenter? O Dieu éternel, que je vais vous aimer! Il n'y a point de maladies, d'affronts, d'humiliations, de confuſions que je ne veüille ſouffrir pour votre amour; je vais chercher toutes les occaſions d'être aneantie, afin de reconnoître votre grande miſericorde; & je vous remercie de m'avoir mis dans un état ſi humiliant & ſi honteux.

Le lendemain Monſieur Guilloüard entendit ſa Confeſſion ; il fut étonné de ſon innocence, & de ſa pureté inviolable. Il lui donna enſuite le Corps de Jeſus-Chriſt, qui fit dans ſon ame des effets admirables. Dès le moment elle fut entierement délivrée de la violence qui la pouſſoit à faire de ſi grands cris ; & tout d'un coup elle paſſa dans un état très-élevé, jouiſſant de la preſence de Dieu par un don de contemplation très-eminent, & pratiquant toutes les vertus du Chriſtianiſme, d'une maniere à ſurprendre tout le monde, comme on le verra dans la ſuite.

LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE BELLERE
DU
TRONCHAY.

LIVRE TROISIE'ME.

LE Démon au deſeſpoir du nouvel empire que Jeſus-Chriſt avoit pris ſur le cœur de Louiſe, redoubla ſes efforts pour la plonger dans l'abîme de ſes ſouffrances ; il lui remplit l'eſprit de doutes, pour lui rendre ſuſpectes toutes les graces que Dieu lui avoir faites dans la reception des Sacremens, & tâcha à lui perſuader de nouveau, qu'enfin elle

ſeroit executée publiquement par les Miniſtres de la Juſtice. Il lui diſoit ſans ceſſe : Que tu es fole de croire le Prêtre ; ne vois-tu pas qu'il ſe mocque de toi ? car l'Hoſtie qu'on t'a donnée n'étoit point conſacrée ; on a voulu ſeulement arrêter tes cris : au reſte, tu ſeras brulée, ton procès eſt fait. Outre les frayeurs qu'il lui donnoit, elle avoit encore de fortes tentations contre la Foi. Tout cela l'affligea encore quatre ou cinq mois ſans relâche : mais elle enduroit toutes ces peines ſans rien dire ; la liberté même qu'elle avoit d'entendre tous les jours la ſainte Meſſe, les adouciſſoit beaucoup. Elle paſſoit le reſte du jour dans ſon cachot, où elle beniſſoit Dieu ſans ceſſe ; car elle mettoit tout ſon tems à s'entretenir avec lui : S'il eſt vrai, mon Dieu, diſoit-elle, que mes crimes vous ont obligé à me réprouver, permettez-moi de vous aimer de tout mon cœur pendant cette vie ; faites que je n'aime que vous, puiſque je ne connois que vous d'aimable.

Comme la charité que la Sœur

Louiſe avoit pour le prochain, n'étoit pas moins ardente que celle qu'elle avoit pour Dieu; elle ſecouroit les autres foles en tout ce qu'elle pouvoit : elle nettoyoit leurs cachots & leurs écuelles; elle portoit dehors toutes leurs ordures, & pendant qu'elle travailloit ainſi a les ſoulager, elles lui faiſoient beaucoup de peine en particulier. Il y avoit une groſſe payſanne de méchante humeur, qui lui faiſoit beaucoup d'outrages, en la frappant fort rudement; elle enduroit cela avec une patience charmante, & l'on eut dit qu'elle avoit un grand reſpect pour cette creature, comme ſi c'eût été une Princeſſe. Cela venoit du profond mépris qu'elle avoit pour elle-même; il étoit ſi grand, qu'elle s'étonnoit de ce qu'on lui parloit : Comment, diſoit-elle, des perſonnes ſi vertueuſes oublient ce que je ſuis & les pechés que j'ai commis ! Son humilité étoit ſi ſincere, qu'elle n'oſoit ouvrir la bouche pour parler, ni ouvrir les yeux pour regardet le Ciel; elle s'en trouvoit indigne, & ne pouvoit non

plus appeller Dieu ſon pere ; cependant elle l'aimoit de tout ſon cœur, & penſoit à lui ſans relâche, & elle en prit une ſi forte habitude, qu'elle ne le perdoit plus de vûë ; elle ſe levoit la nuit pour contempler ſes grandeurs incomprehenſibles ; il fut ſeul ſon Maître dans la vie interieure, & il lui enſeigna des choſes que les hommes ne pouvoient lui apprendre, qui la mirent bien-tôt dans une contemplation éminente. Oh ! que le Saint-Eſprit eſt un admirable Directeur ! Qu'il lui fit faire de chemin en peu de tems, par les ſacrés mouvemens qu'il lui inſpiroit ! Heureuſes les ames qui les écoutent, & qui y ſont fidelles ! Celle-ci y obeïſſoit avec une merveilleuſe exactitude, & ce fut ce qui la fit tant avancer en ſi peu de tems.

Elle cachoit avec un grand ſoin les faveurs que Dieu lui faiſoit, tant pour les conſerver, que pour éviter la bonne opinion qu'on auroit euë d'elle ſi on les avoit ſçûës.

Monſieur Guilloüard avoit la charité de la venir confeſſer toutes les ſemaines : comme elle ignoroit le

don

don de la contemplation dont Dieu la favoriſoit, elle pria ce ſaint Prêtre de lui apprendre à faire l'Oraiſon ; elle lui demanda permiſſion d'y paſſer beaucoup de tems, & de faire beaucoup d'auſterités, croyant ne pouvoir plaire à Dieu que dans ces pratiques. Quelquefois qu'il lui demandoit ſes ſentimens : ô mon Pere, que Dieu eſt aimable, & qu'il y a de plaiſir à l'aimer ſeul ! Oh ! qu'on goûte de plaiſir quand on eſt dépoüillé de tout, à l'imitation de Jeſus-Chriſt, & qu'on ſouffre pour lui de grandes peines ! Je ne trouve de vrai bonheur que celui-là : ah ! que je lui ai d'obligations de m'avoir miſe dans le creuſet de ſes ſouffrances, pour me purifier de la roüille de mes pechés : Eh ! que lui ai-je fait, pour me combler de tant de graces ?

On continuoit cependant à la traiter de fole, & elle feignoit de l'être, pour demeurer dans ſon humiliation aux yeux des hommes, & pour mieux cacher le commerce qu'elle avoit avec Dieu.

L'Eſprit Divin prit un ſoin ſi par-

ticulier de l'instruire, qu'en peu de tems elle eut la connoissance des voies interieures les plus intimes. Il lui recommandoit d'être secrete sur ce qui se passoit entre Dieu & elle; il la reprenoit de ses fautes avec beaucoup de charité, & elle l'en remercioit avec beaucoup de reconnoissance.

Hors le tems qu'elle donnoit au service des pauvres soles, qu'elle appelloit ses compagnes, elle demeuroit dans son cachot, absorbée en Dieu, où ce Pere de consolation lui disoit des choses ravissantes, & lui donnoit ses divines leçons; il lui recommandoit sur toutes choses, d'être humble, douce, charitable, souffrante, obeissante à tout le monde, & qu'elle aimât la Croix, les affronts, & toutes sortes d'humiliations pour l'amour de lui. Il ajoûtoit: Ne le voulez-vous pas bien, ma fille? Oüi, mon doux amour, répondoit-elle, je le veux de tout mon cœur.

Son Confesseur voulant penetrer dans le fond de son cœur, qu'il ne connoissoit pas encore assez, lui demanda si elle sentoit beaucoup de

douleur de ſes pechés : Ah ! mon Pere, dit-elle, j'en ſuis ſi penetrée, que je m'étonne de n'en pas verſer des larmes de ſang ; mais il me ſemble que ma contrition eſt toute penetrée de l'amour de mon Dieu. Comment agiſſez-vous avec Dieu ? lui demanda-t-il. Mais, mon Pere, lui répondit-elle, faut-il rendre compte du commerce que l'on a avec Dieu ? il m'en a tant recommandé le ſecret. Oüi, ma Sœur, il faut me dire tout, mais il n'en faut pas parler à qui que ce ſoit qu'à votre Directeur. Il faut donc vous dire, mon Pere, ajoûta-t-elle, que je dis inceſſamment à Dieu qu'il eſt infiniment aimable, & que je voudrois ſouffrir le martyre pour lui, que je ne ſçaurois me raſſaſier de ſouffrances, & que ce j'en ai n'eſt rien, en comparaiſon de ce que j'en voudrois avoir ? Je ne ceſſe pas de penſer à ce Dieu aimable, je le cherche par-tout ; il ne ſort preſque jamois de mon eſprit ; même la nuit lorſque je ſuis prête de m'endormir, je prie l'humanité ſainte de l'aimable Jeſus & ſa très-ſainte Mere, & tous les

Bienheureux d'adorer la très-ſainte Trinité pour moi pendant mon repos; & je prie mon Jeſus qu'il faſſe en ſorte que mon cœur veille pendant que mon corps repoſera. Quand je ſuis éveillée, je l'appelle, & lui dis: Où êtes vous, mon doux amour? Venez donc que je me jette à vos pieds comme la Madeleine! ah? je vous prie, ne me laiſſez pas un moment ſeule la journée, car je ne ſçaurois vivre ſans vous: j'admire ſans ceſſe la bonté qu'il a euë de me retirer de mon pays, & je lui rends mille actions de graces de ce qu'il a permis que j'aye été ſole & abandonnée de tout le monde; je lui proteſte que je ſuis prête à en ſouffrir davantage pour l'amour de lui, & je me ſoumets à tout ce qu'il lui plaira ordonner de moi.

Monſieur Guilloüard fut fort étonné de voir cette ame dans une ſi grande perfection, il lui ordonna de lui écrire toutes les ſemaines ce qui ſe paſſeroit dans ſon interieur, ce qu'elle fit avec une grande ſimplicité. Comme elle puiſoit ſes lu-

mieres dans les ſources divines, ſes lettres parurent ſi admirables à ce ſage Directeur, qu'il jugea à propos de les communiquer à ſes amis les plus éclairés dans les voies de Dieu. Ils eurent d'abord peine à croire que ce ſtyle fût d'une fille, enfin chacun en jugea à ſa maniere & tous differemment; les uns crûrent qu'elle étoit inſpirée d'une maniere fort particuliere; les autres s'imaginerent que le malin eſprit la trompoit, pour en tromper d'autres par elle: ils fondoient leurs ſentimens ſur les peine que cet ennemi des ames lui avoit fait ſouffrir pendant deux ans.

Monſieur Guilloüard n'en jugeoit pas ainſi, car il voyoit en elle un deſir ſincere de ne plaire qu'à Dieu, d'être humiliée & aneantie aux yeux des hommes, & mortifier ſes paſſions & ſes ſens; d'oublier toutes les creatures, & de ne regarder que Dieu en toutes choſes, comme s'il eût été ſeul avec elle dans le monde, ne pouvant plus goûter que lui, & tout le reſte lui paroiſſant amer & inſipide. Ces connoiſſances l'atta-

choient à la conduite de Sœur Louise. Il y avoit environ six mois qu'elle étoit sortie de ses grandes souffrances, & qu'elle continuoit à se retirer dans son cachot, lorsqu'on la mit dans la Salle des femmes qui ont été foles, & qui ont recouvré l'usage de la raison. Pour converser plus familierement avec Dieu, elle demeuroit seule dans la ruelle de son lit, & faisoit ses prieres devant une image de l'Enfant-Jesus, pour qui elle sentoit une tendre devotion. Lorsque quelques jeunes filles passoient par cet endroit, elle les faisoit mettre à genoux devant cette image, pour offrir leurs vœux à Notre-Seigneur : elle les instruisoit de ses grandeurs infinies, & de la maniere de le connoître, de l'aimer, & de reconnoître les obligations que nous lui avons, comme à notre Dieu & à notre Sauveur ; elle leur inspiroit enfin une devotion tendre pour le Verbe incarné. Son cœur étoit embrasé d'un amour si vehement, qu'elle ne pouvoit le soutenir ; elle ne dormoit presque plus, elle étoit souvent réveillée pendant

la nuit, & dans ses transports elle s'écrioit : Où êtes-vous, le bien-aimé de mon cœur ? ah ! je ne puis demeurer en aucun lieu sans vous ; helas ! voulez-vous me faire mourir ? Lorsqu'elle ne le sentoit pas dans son ame d'une maniere douce & touchante, elle lui disoit : Mon doux amour, mon bien-aimé, où êtes-vous caché ? Mais quel plaisir prenez-vous à me tourmenter ? Il lui répondoit interieurement, comme à l'épouse des Cantiques : Me voici, ma colombe, que me veux-tu ? Elle lui repliquoit : Mon divin amour, il est necessaire que je fasse telle chose & que j'aille là, mais je ne puis faire ni aller sans vous le demander ; que vous plaît-il que je fasse & que je dise ? Elle avoit coutume aussi de se prosterner devant le S. Sacrement de l'Autel, & de le prier de lui apprendre ce qu'elle devoit ou faire ou dire, avant que de rien commencer. Elle s'adressoit encore à la sainte Vierge, & lui demandoit permission d'executer ce qu'on lui ordonneroit, ou ce qu'elle jugeroit necessaire pour soulager les pauvres. Cette pratique

lui étoit si utile, que ses actions étoient parfaites, & ses réponses à ceux qui la consultoient étoient prudentes & toutes celestes. Après avoir achevé ce qu'elle avoit entrepris, elle en rendoit compte à Notre-Seigneur & à sa très-sainte Mere; en même tems elle étoit avertie des fautes qu'elle y avoit commises.

Dieu la combloit aussi de faveurs très-grandes; il lui disoit au fonds de l'ame des paroles si tendres, qu'elle étoit touchée d'une maniere inconcevable: Ma fille, ma bien-aimée, mon épouse, m'aimes-tu tout de bon? Ah! mon doux amour, je vous aime si ardemment, que je crois que j'en mourrai; pour vous témoigner mon amour, je voudrois soffrir tous les martyres possibles; donnez-moi des occasions de vous marquer cette verité par les effets. Ceux qui n'ont pas l'experience de ces sortes de familiarités de Dieu avec les ames saintes, auront de la peine a croire tout ceci; mais ces caresses divines sont assez ordinaires aux personnes qui sont élevées surnaturellement à

la contemplation des perfections de Dieu, comme nous l'apprenons de la vie des Saints, & des livres qui traitent de la vie myſtique.

Au reſte, les actions de la Servante de Dieu répondoient à toutes les bontés divines envers elle : avant que d'en faire le détail, on rapporte ici le reglement qu'elle propoſa à ſon Confeſſeur, pour la journée, quoiqu'elle pratiquât beaucoup d'autres choſes qui n'y ſont pas marquées. Je me leverai à minuit, pour prier juſqu'à une heure ; je me leverai à trois heures, je ferai l'oraiſon juſqu'à quatre heures. Je dirai mes petits Offices depuis quatre heures juſqu'à cinq ; enſuite je nettoyerai les cachots de mes Maitreſſes, c'eſt-à-dire, des foles & des pauvres, & je vuiderai leurs baſſins : à ſix heures j'aſſiſterai à la Priere qui ſe fait dans le Dortoir, & j'irai enſuite à la ſainte Meſſe : à ſept heures & demie je reviendrai pour aider à porter à déjeûner à mes Maitreſſes : à huit heures je les ferai prier Dieu : à neuf heures je me retirerai dans mon cachot, pour écrire ou pour lire :

à dix heures je dînerai, & je demeurerai quelque tems avec mes compagnes les foles, pour leur donner un peu de recreation : à onze heures je servirai mes Maitresses : à midi j'irai à l'Eglise, pour dire mes prieres vocales : à une heure je lirai ou j'écrirai : à trois heures je ferai l'oraison : à quatre heures je ferai le Catechisme à vingt filles que l'on m'a données à instruire : à cinq heures je servirai mes Maitresses & mes compagnes les foles : à six heures le souper : à sept la priere ; après quoi je deshabillerai mes Maitresses, pour les coucher : & à huit heures je coucherai ma bête ; (c'est ainsi qu'elle appelloit son corps :) n'est-ce pas assez de dormir quatre ou cinq heures ? Pour les mortifications, je ferai trois fois par semaine la discipline ; je porterai tous les jours ma robe de nôce, (c'est-à-dire sa haire :) je lécherai les ulceres les mercredis & vendredis : je mangerai des herbes cruës toutes les fois que j'aurai dit des paroles inutiles : je boirai dans une tête de mort : je mangerai toûjours sur le plancher, & non pas à table,

& je ramaſſerai avec la langue, comme une bête, les miettes qui ſeront tombées à terre : je ne porterai point de chemiſe quand on me le permettra ; je n'aurai en tout tems, ni draps à mon lit, ni bas à mes jambes : je n'uſerai point de pain blanc, mais je le changerai pour le pain noir de mes Maitreſſes. Si on me donne quelque choſe de bon, je n'en goûterai pas, mais je le leur donnerai : il n'y a rien que je ne veüille faire & que je ne faſſe avec la grace de Dieu ; c'eſt bien peu de choſes, mon Pere ; que votre volonté ſoit faite, & non pas la mienne. Elle porta ce reglement à ſon Confeſſeur, & ſe ſoumit à ſa conduite ; elle ajoûta neanmoins beaucoup de choſes à ſes exercices, & ſur-tout elle donna plus de tems à l'oraiſon, & exerça ſur ſon corps de plus rigoureuſes auſteritès.

Lorſqu'on l'obligea de coucher dans une Salle, elle ſe levoit pluſieurs fois la nuit, pour aſſiſter le femmes & les filles, qui étoient plus de cent. Il n'eſt point de ſervice ſi bas, ſi rebutant & ſi incommode ſi

qu'elle ne rendît à ces pauvres malades ; elle panſoit leurs ulceres les plus pourris, & les nettoyoit avec plaiſir, & avec un courage que rien n'étoit capable de rebuter ; elle baiſoit & léchoit auſſi les plaies les plus puantes, de ces miſerables creatures ; elle étoit attentive à toutes leurs neceſſités, & auſſi-tôt que ces pauvres femmes ſouffroient la faim ou la ſoif, elle alloit leur chercher à boire & à manger.

Quand elle étoit tombée en quelque infidelité à la grace divine, & qu'elle ſe voyoit privée de la grace de ſon Epoux celeſte, elle s'en puniſſoit en lechant les ulceres de ſes malades, quelque répugnance qu'elle y eût : elle ne ceſſoit point d'uſer d'une mortification ſi contraire à la délicateſſe de la nature, que Notre-Seigneur ne ſe fit ſentir à elle par les douceurs & les conſolations interieures dont il rempliſſoit ſon ame.

Quoiqu'elle s'appliquât de toutes ſes forces à contenter ces femmes, il lui étoit impoſſible d'en venir à bout : l'une lui commandoit une choſe, l'autre une autre, & pluſieurs

toutes à la fois la preſſoient ſouvent de les ſervir ſelon la bizarerie de leur humeur, & ſans lui donner le loiſir de les ſatisfaire les unes après les autres; neanmoins elle ſe faiſoit un grand plaiſir de leur obeïr à toutes, pour ſe châtier elle-même, diſoit-elle, de ce qu'elle avoit exercé tant d'empire ſur les domeſtiques de ſon pere.

Tant de travaux, & ſi peu de ſommeil & de nourriture lui cauſerent enfin une maladie ſi dangereuſe, qu'on la veilla pendant pluſieurs nuits, en attendant la derniere heure: outre la fiévre très-ardente & les grands devoiemens qu'elle endura, trois choſes augmenterent ſes ſouffrances; l'une fut, qu'on la mit dans un lit avec des gueuſes couvertes de galle, pleines de vermine, & ſi dégoûtantes que le cœur lui en bondiſſoit: l'autre, fut une faim canine qui la devoroit; car on ne jugeoit pas à propos, pour la conſervation de ſa vie, de lui donner à manger ſelon ſon appetit: la troiſiéme, fut l'horrible & continuelle tentation du Démon, dont elle fut agitée ſi fortement, que les peines

d'eſprit ſurpaſſoient infiniment celles du corps; ſurquoi faiſant depuis reflexion: Je ne m'étonne pas, diſoit-elle, ô mon Divin Jeſus, ſi vous avez eu dans le jardin des Oliviers, un Ange pour vous conſoler dans votre agonie, & ſi vous n'avez eu qu'un homme pour vous aider à porter votre croix, c'eſt que les peines interieures & ſpirituelles ſont plus grandes que les peines corporelles & exterieures. Helas! je reſſentis extremement mes maux, qui n'étoient neanmoins que l'ombre des vôtres: ô que votre bonté eſt incomprehenſible, de les avoir endurés pour une ſi miſerable pechereſſe!

La ſuite de ſa maladie fut un flux-de-ſang qui dura ſept mois; pendant ce tems-là, elle continua de ſervir les pauvres jour & nuit, & d'exercer ſes auſterités ordinaires; elle n'en donna connoiſſance à perſonne, & au lieu de ſe plaindre, elle rendoit graces à Notre-Seigneur; elle lui faiſoit avec confiance le détail de ſes douleurs, & lui diſoit avec ſimplicité: Mon divin amour, & mon époux ſacré, je ne veux point d'au-

tre medecin que vous, vous êtes le medecin des pauvres qui n'ont point d'argent pour se faire traiter; vous êtes cet habile medecin qui gueriſſez de toutes sortes de maladies ceux qui ont confiance en vous; mon bon medecin, si vous voulez vous servir de moi pour soulager mes sœurs les pauvres femmes, vous aurez la bonté, s'il vous plaît, de m'affranchir de mon mal; neanmoins que votre volonté soit faite.

L'unique remede dont elle usa pendant le cours de son mal, fut l'Eau-benîte; lorsqu'elle en avoit bû, elle recevoit beaucoup de soulagement.

Dieu qui préparoit à la Sœur Louise une nouvelle matiere d'exercer sa charité, inspira aux Officieres de la mettre dans une Salle où l'on traitoit les vieilles femmes; qui étoient atteintes de diverses maladies; les unes avoient le flux-de-sang, les autres le scorbut & la bouche gâtée, les autres le pourpre, les autres lépreuses, les autres toutes pourries d'ulceres. Louise obtint permission de les secourir; elle les appel-

loit ſes meres & ſes maitreſſes, & elle les reſpectoit, juſqu'à les ſervir à genoux, comme les membres de Jeſus-Chriſt; elle ſe levoit la nuit ſept ou huit fois, pour aider celles qui demandoient du ſecours; elle les nettoyoit de leurs vermines, portoit leurs baſſins, panſoit leurs ulceres, leur mal de bouche, leur lépre, ſans craindre de contracter ces maladies contagieuſes: cependant la répugnance qu'elle ſentoit à faire ces choſes, étoit ſi grande que le cœur lui ſautoit dans le corps, comme s'il eût voulu ſortir de ſa poitrine; mais ſon courage ſurmontoit toutes ces difficultés, & pour ſe vaincre, elle ſe diſoit à elle-même: Qui es-tu, infame, pour être ſi délicate? ces choſes ſont-elle plus puantes & plus inſupportables que tes pechés? Ah! vilaine creature, je te vais bien punir comme il faut; alors elle prenoit de leur vermine, dont elle avoit une extrême horreur, & la mettoit dans ſa chemiſe: elle faiſoit d'autres mortifications, que la crainte de bleſſer la delicateſſe du lecteur, m'empêche de dire, nonobſtant le ſouleve-

ment de cœur qu'elle ſouffroit. Oh! que ne peut pas une perſonne qui eſt animée d'une foi vive & d'un ardent amour de Dieu?

Si on lui donnoit quelque choſe de bon & d'agreable au goût, elle le laiſſoit pourrir, afin de n'en ſentir que la corruption; & ſi l'horreur la provoquoit à rejetter ce qu'elle avoit pris, elle le reprenoit ſur l'heure même pour ſe vaincre: elle ne perdoit enfin aucune occaſion de mortifier ſes ſens & ſa propre volonté, mais elle le faiſoit ſi ſecretement, que perſonne ne s'en appercevoit: que ſi quelques-unes de ces femmes là remarquoient par hazard, elle leur donnoit le peu d'argent qu'elle recevoit par aumône, pour les obliger à n'en point parler.

Lorſque ces malades approchoient de leur fin, elle les exhortoit à bien mourir, & les diſpoſoit à recevoir les Sacremens; elle avertiſſoit les Prêtres pour leur rendre le dernier office, & ne quittoit pas les agonizantes, qu'elles n'euſſent rendu l'eſprit entre ſes mains; ſon cou-

rage & ſa charité admirables venoient de la foi qu'elle avoit, que c'étoit Jeſus-Chriſt lui-même qu'elle aſſiſtoit dans ces malades ; & ſa pratique ordinaire étoit de ſe dire avant que de commencer : Louiſe, que vas-tu faire ? Tu vas ſervir ton Jeſus ; comment, mon Jeſus, continuoit-elle, eſt-il poſſible que ce ſoit vous ? Oüi, je le crois. Oh ! donc, avec quel reſpect faut-il ſervir ces pauvres femmes qui ſont vos membres ? Alors elle ſe mettoit à genoux, & demandoit la benediction du Pere Eternel & de la très-ſainte Vierge, & la permiſſion de rendre ce ſervice à leur divin Fils. Elle imploroit le ſecours du Saint-Eſprit pour bien faire ces actions de charité, & le prioit de lui faire la grace de ne rien dire d'inutile. Dans ces ſentimens, elle faiſoit la reverence à ſes malades, pour honorer ſon Sauveur, & pour lui offrir ſon ſervice. Elle conſervoit le ſouvenir de ſa preſence, & ne parloit que de Dieu, & de la maniere de l'aimer ; car elle étoit enflammée d'un ſi grand deſir, qu'il la faiſoit ſecher, & l'amour divin

l'embraſoit de telle ſorte qu'elle ne pouvoit s'approcher du feu pendant le froid même le plus rigoureux, & qu'elle étoit contrainte de ſe mettre les pieds nuds ſur le pavé pour ſe rafraîchir.

Elle ne pouvoit dormir la nuit qu'une heure ou deux, & durant ſon ſommeil elle avoit toûjours ſon Jeſus dans l'eſprit & dans le cœur ; elle ſe réveilloit toûjours, & crioit : Mon amour, où êtes-vous ? Mon bien-aimé, mon tout aimable, venez donc, car je me meurs. Elle entendoit alors cette parole interieure : Me voici, ma bien-aimée : & dans ces precieux momens le Fils de Dieu répandoit dans ſon cœur des douceurs ſi delicieuſes, qu'elle tomboit quelquefois en pâmoiſon ; d'autres fois elle ſe levoit pendant ces aſſauts de l'amour divin, & couroit de lit en lit, criant aux malades : Aimez-vous mon amour ? Aimez donc mon amour. Elle étoit toute hors d'elle-même, & les excès de ce feu ſacré lui cauſoient un cruel martyre, & la jettoient dans de ſi grands tranſports, que le cœur lui treſſailloit

dans ſa poitrine avec beaucoup de violence. Après qu'elle avoit crié long-tems : Amour, amour, elle perdoit la parole, ſoupirant & halletant comme une perſonne qui agoniſe ; & en effet, on croyoit qu'elle alloit mourir. Dès qu'on parloit de Dieu, ſon cœur s'enflammoit, & elle goûtoit des plaiſirs ſi doux, qu'elle tomboit en extaſe : dans ces raviſſemens, ſon ame ſembloit voler dans le ſein de la Divinité, & joüir de toutes les joies des Bienheureux. Elle avoit quelquefois les bras étendus & ſi roides, qu'on ne pouvoit les plier. Son Confeſſeur avoit ordonné qu'on lui donnât quelques coups pour la faire revenir, & qu'on lui fit beaucoup de confuſion ; mais tout cela étoit inutile, car quoiqu'elle entendît quelquefois ce qu'on diſoit, & qu'elle vît même ce qu'on faiſoit, elle ne pouvoit ſortir de cet état. Dans ce commerce divin, Dieu lui communiquoit des choſes ſi relevées, qu'elle ne pouvoit preſque plus entendre parler des creatures ; elle étoit ſur terre comme une perſonne qui n'y touche

plus ; elle ne voyoit plus que Dieu dans toutes les choſes creées, & ne s'entretenoit que de lui, & avec lui. Elle gardoit en toutes ſes actions un profond ſilence, étant toute abſorbée & toute perduë en Dieu ; ſes raviſſemens étoient ſi frequents & ſi longs, qu'on étoit contraint de la traîner hors de l'Egliſe comme un cadavre ſans mouvement : quelques-uns verſoient des larmes de joie, de la voir ſi favoriſée de Dieu ; il y en avoit qui coupoient de ſes habits pour les garder comme des reliques : pluſieurs excités par ſes exemples, ſervoient Dieu avec plus de ferveur. L'eſprit de tenebres cependant s'efforçoit de lui inſpirer de l'orgueil ; il lui diſoit interieurement, qu'elle ſeroit une des plus grandes ſaintes du Paradis, qu'elle étoit élevée audeſſus de tout ce qu'elle voyoit ; mais elle ſe confondoit devant Notre-Seigneur, & ſe jettant contre terre : Ah ! Mere de Jeſus, la plus humble des pures creatures, ayez pitié de moi, je vais ſuccomber ; helas ! qui ſuis-je pour avoir de la vanité ? Elle ſe retiroit avec confiance entre les

bras de Dieu, persuadée qu'il ne la delaisseroit pas : en effet, il lui disoit au fond du cœur : Ne craignez pas, ma fille, ma bien-aimée, je ne vous abandonnerai jamais. Reprenant alors de nouvelles forces d'esprit, elle lui répondoit : Est-il possible, mon doux amour ? Eh ! que vous ai-je fait, pour avoir tant de bonté pour moi ? Elle demeuroit quelquefois deux heures prosternée par terre, sans pouvoir se relever, dans de si doux colloques avec Dieu, qu'il est difficile d'exprimer les flammes que l'amour divin allumoit dans son cœur, & les delices tous celestes qu'il y faisoit couler. Lorsque ses forces étoient revenuës, elle se cachoit en quelque lieu écarté, de-peur qu'on n'interrompît ses entretiens avec son divin époux, & ne sortoit de la solitude que pour rendre service aux pauvres : mais avant que de partir, elle disoit à Notre-Seigneur : Mon bien-aimé, je vous demande pardon de ce que je vous quitte ; il faut que j'aille servir vos enfans, mais je vous prie, mon doux amour, allons-y tous deux ensemble, & ne nous sé-

parons pas ; car ſi vous me quittés un ſeul moment, je mourrai de déplaiſir : il l'aſſuroit toûjours qu'il ne permettroit pas qu'elle tombât en quelque peché conſiderable. Le Démon prenoit cette occaſion de ſes grandes familarités avec Dieu, pour la tenter plus vivement, & pour exciter dans ſon cœur des mouvemens de vanité, ſur tout en lui ſuggerant du mépris pour les pauvres, & de l'eſtime pour elle-même ; mais elle le repouſſoit avec courage : Miſerable, diſoit-elle, pourquoi me portes-tu à mépriſer mon prochain, qui vaut mille fois mieux que moi ? Tu n'as fait qu'un peché, & tu ſçais que j'en ai fait une infinité ; puiſque cela eſt, je ne trouve pas d'autres endroits à me mettre que ſous tes pieds : auſſi-tôt elle s'y mettoit en eſprit, & dans cette ſituation elle ne répondoit plus rien à ſes tentations : elle ſe colloit le viſage contre terre, & laiſſoit diſſiper ſes orages. Elle conſideroit auſſi la ſainteté infinie de Dieu ; elle la comparoit avec ſes pechés, & dans cette vûë elle s'écrioit : Qui êtes-vous, ô mon Dieu,

& qui ſuis-je ? Elle goûtoit ces mêmes paroles, & les repetoit pluſieurs fois, juſqu'à ce que la tentation fût paſſée.

S'il lui échappoit quelque faute, pour legere qu'elle fût, elle la pleuroit amerement, & ſouhaittoit de verſer des larmes de ſang pour l'effacer, tant elle étoit penetrée de douleur; alors le Seigneur s'éloignoit d'elle pour la punir, & lorſque ſelon ſa coutume elle l'appelloit pluſieurs fois en ſe ſervant des expreſſions les plus tendres qu'elle pouvoit imaginer, il ne lui faiſoit pas ſentir ſa preſence. Pendant cette privation elle redoubloit ſes penitences, & lui diſoit avec une ſimplicité d'enfant: Ah! mon Souverain, je ne ferai plus rien qui vous déplaiſe, revenez donc au plûrôt; ſi vous ne revenez pas, je ſçais bien où je vous trouverai; vous êtes dans mes maitreſſes, & mes maitreſſes les pauvres; je vais vour chercher là. Auſſi-tôt elle alloit lecher les ulceres des femmes qu'elle aſſiſtoit, malgré la repugnance de la nature qui abhorroit cette mortification, & elle ne ceſſoit point que ſon divin

Epoux

Epoux ne l'eût reçûë en ſes bonnes graces. Dans cet agreable retour, les careſſes ſpirituelles redoubloient mutuellement, comme ſi l'un & l'autre euſſent voulu ſe dédommager de l'abſence que l'infidelité avoit cauſée.

Il lui arrivoit ſouvent de tenir preſque tous les jours les yeux attachés au ciel, ſans mouvement & ſans parole, ſon Epoux celeſte lui découvroit alors les beautés du Paradis, & lui faiſoit entendre les Cantiques harmonieux des Anges. Ces delices interieurs étoient ſi grands, que ne pouvant plus les ſoutenir, elle prioit l'Epoux ſacré de lui donner du repos, & de lui envoyer plûtôt des croix & des humiliations ; car elle les preferoit à toutes les faveurs extraordinaires, en faiſant reflexion ſur l'eſtime que ces dernieres lui attiroient. Les perſonnes du monde, & même les gens ſçavans ſon bien abuſés d'avoir ſi bonne opinion de moi, diſoit-elle ; les extaſes ne ſont que des graces paſſageres & ſans merite, ce ne ſont que des foibleſſes qui me couvrent de confuſion : le recueille-

ment, le silence, la ferveur, l'esprit d'oraison, la modestie, la mortification des passions & des sens, l'humilité, l'obeïssance & les autres vertus, sont sans comparaison plus precieuses, & c'est ce que je demande uniquement à mon Dieu. Helas! continuoit-elle, je ne vois en moi qu'infidelité à ses dons, qu'ignorance, qu'orgueil, que revolte de mes passions, & que peché : ah! Seigneur, que deviendrai-je, si vous n'avez pitié de moi?

Ce qui la détachoit encore de ces graces singulieres, c'est qu'elle apprehendoit de tomber dans les illusions du Démon ; penetrée de ces sentimens, elle s'abîmoit jusqu'au centre de la terre ; elle cherchoit les humiliations & toutes les confusions possibles, elle ne respiroit que les souffrances, & desiroit ardemment d'être détruite dans l'esprit des creatures.

Mais plus elle s'humilioit, plus Dieu la combloit de ses graces, parce que la profonde humilité les attire. Lorsqu'elle assistoit aux divins mysteres, ou qu'elle entendoit par-

ler de Dieu, ſes raviſſemens lui prenoient avec tant de vehemence, que quelque moyen qu'on employât, on ne pouvoit l'en retirer. Mais parce que des gens de Qualité qui avoient connoiſſance de ces graces, l'eſtimoient beaucoup & l'aimoient tendrement, les pauvres de la Salpêtriere lui portoient envie, & la noirciſſoient de calomnies atroces : les uns ſoutenoient que ces extaſes n'étoient que le fait de ſes yvrogneries ; les autres aſſuroient qu'elle tomboit du mal caduc ; d'autres, que c'étoit une malheureuſe débauchée, & que ſa vie dereglée lui cauſoit tous ces accidens : les autres diſoient qu'elle avoit une maladie qu'on n'oſe nommer, & qu'elle en perdoit l'eſprit ; que c'étoit uue fille illegitime qui avoit commis pluſieurs crimes en ſon pays, qu'elle l'avoit quitté pour cette raiſon, & qu'elle n'oſoit dire ni ſon nom, ni ſa famille, ni ſa patrie.

Cependant on la battoit comme une fole, & comme une miſerable que l'eſprit de tenebres avoit trompé ; elle entendoit toutes ces injures,

& sentoit tous ces coups ; mais lorsqu'elle étoit revenuë de ses ravissemens, elle ne s'en plaignoit pas, son visage même paroissoit lumineux, riant & plein de joie. Le feu dévorant qui la consumoit, la faisoit crier à haute voix, sans pouvoir se retenir : Aimés-vous mon amour ? Ah ! aimés donc mon amour. Ces paroles prononcées avec tant d'ardeur, donnoient envie d'aimer Dieu à tous ceux qui la voyoient, & qui jugeoient favorablement de ses transports.

Monsieur Guilloüard qui n'avoit pas moins de prudence pour conduire les ames, que de zele pour les porter à la perfection chrétienne, crut qu'il étoit à propos d'arrêter le cours de ses extases, afin d'étouffer le bruit qu'elles faisoient dans le monde, & d'ôter à cette fille l'occasion d'en concevoir de la vanité ; il lui défendit donc de s'appliquer à l'oraison, & lui ordonna de ne demeurer à l'Eglise qu'autant de tems qu'il falloit pour entendre une Messe. Elle obeït, en disant amoureusement à Notre-Seigneur ; Mon cher Epoux,

faites-moi la grace d'être auſſi obeiſſante que vous, on me défend de vous prier avec application : je veux me ſoumettre à cet ordre, mais on ne m'a pas défendu de vous aimer; je ne pourrois m'empêcher de le faire : je vous ſupplie de m'ôter toutes ces faveurs extraordinaires, afin que je puiſſe mener une vie cachée en vous, & éteinte aux yeux des hommes : faites que je ne paſſe dans l'eſprit des creatures que pour une criminelle, & que tout le monde ſcache les pechés que j'ai commis, afin qu'on me jette des pierres dans les ruës, & qu'on me couvre de boüe; car je vois bien que je ſuis une hypocrite, & que je trompe le monde : Donnez-moi la permiſſion, diſoit-elle à ſon Confeſſeur, de courir la ville, afin que chacun me traite comme je merite. C'eſt ce qu'elle deſiroit ſincerement, & ce qu'elle eût fait, ſi on ne l'eût empêché, tant elle aimoit le mépris, les croix & l'obſcurité. Dieu lui accorda enfin ce qu'elle ſouhaitoit ſi ardemment; il lui envoya des humiliations, lorſqu'elle ne s'y attendoit pas; il permit

qu'une pauvre fille, à qui elle rendoit mille services, l'accusa d'avoir dérobé aux Pauvres deux écus, qui se trouverent en effet dans les hardes de la Sœur Louise : on la traita comme une larronnesse, on lui fit toutes les confusions possibles, & elle perdit enfin toute sa réputation ; comme elle étoit insatiable d'abjections, elle ne dit pas une seule parole pour se justifier. Mais son Confesseur, à qui elle avoit découvert son secret, à condition qu'il n'en diroit rien, ne jugea pas à propos de lui laisser plus long-tems souffrir cette injustice : il fit venir la femme-de-chambre de Mademoiselle Chandenier, qui declara qu'elle avoit elle-même, de la part de sa maitresse, donné cet argent à la Sœur Louise, & la justifia ainsi de cette calomnie. On ne lui en parla pas, mais Dieu le lui fit connoître ; & elle en fut si affligée, qu'elle ne pût s'empêcher de se plaindre à son Confesseur, de ce qu'en défendant son innocence, il l'avoit privée de l'occasion de souffrir ces opprobres. Nonobstant cette justification, les Pauvres qui avoient

de l'envie contre elle, l'accuſerent pluſieurs fois de voler aux malades la nourriture qu'on leur envoyoit, quoiqu'elle leur donnât elle-même ſa portion : celles qu'elle ſervoit avec le plus d'aſſiduité, la traitoient le plus mal, juſqu'à la battre & la prendre à la gorge pour l'étrangler, & à lui jetter des baſſins pleins d'ordure. La patiente fille ſe mettoit à genoux devant elles, & les remercioit de ce qu'elles vengeoient Dieu, diſoit-elle, des pechés qu'elle avoit commis contre lui, & leur diſtribuoit les aumônes qu'elle avoit reçûës.

La reputation de ſa vertu attiroit beaucoup de gens, qui lui venoient ouvrir leur cœur ; elle les écoutoit avec beaucoup de douceur & de charité ; mais avant que de leur répondre elle s'adreſſoit à Notre-Seigneur & à ſa très-ſainte Mere, en diſant avec ſimplicité : Je vous prie, mon divin amour, & vous, ma ſouveraine, conſolons enſemble ces ames affligées ; vous ſçavez que je ne puis rien dire de moi-même, & que ſans vous je gâterai tout ; c'eſt à vous, & non pas à moi, de dire ce qu'il faut. Sa

confiance avoit toûjours ſon effet; car étant ainſi animée de l'eſprit de Dieu, elle verſoit dans ces ames tant de lumieres divines, tant d'onction & de conſolation céleſte, qu'elle eſſuyoit en un moment toutes leurs larmes, & les enflammoit d'un ardent amour pour Dieu. Elle inſpiroit, avec le même ſuccès, aux femmes qu'elle ſervoit, des ſentimens de pieté & d'amour, & elle leur procuroit les Sacremens, lorſque Dieu lui donnoit la connoiſſance de leur mort prochaine. Pour les gagner plus facilement à Dieu, elle leur donnoit ſes propres habits, ſe contentant de porter les méchans haillons que ces pauvres creatures quittoient; & parce qu'étant malades elles ne pouvoient manger le pain noir qu'on leur donnoit, Louiſe alloit chercher du pain blanc pour elles, & le pain ne lui manquoit jamais dans le beſoin, pour les Pauvres enfermés.

Dieu beniſſoit auſſi ſa charité à panſer les ulceres des malades; elle les lavoit avec de l'Eau-benîte, & les léchoit avec la langue: ces ſortes de remedes les guériſſoient aſſez promtement.

promtement. Une vieille femme ſe trouva le lendemain délivrée de touſes ulceres ; & une jeune fille paralytique ayant recouvré en très-peu de tems l'uſage des jambes, s'écria, miracle, miracle, la Sœur Louiſe m'a guerie, & je marche maintenant. La bonne Sœur en reçut beaucoup de confuſion, & la conjura, les genoux en terre, de ne lui pas attribuer une faveur qui ne venoit que de la pure miſericorde de Dieu. Helas ! diſoit-elle, quand cela ſeroit veritable, il eſt impoſſible qu'ayant fait tant de pechés, je ne ſois plus méchante que Judas, qu'on croit avoir fait des miracles, comme les autres Apôtres. Elle ne ceſſa pas neanmoins d'uſer des mêmes remedes pour panſer les ulceres de ces femmes malades, & le ſuccès en étoit toûjours heureux ; ſur quoi elle diſoit au Sauveur des hommes : Mon Dieu, mon amour, ſervez-vous de tous les membres de mon corps, faites que tout ce qui a ſervi à vous offenſer & à vous deshonorer, ne ſerve qu'à vous glorifier & à vous ſatisfaire : il faut que ma mauvaiſe langue ne ſoit employée qu'à lécher les ulceres, & qu'à parler de

vos perfections infinies. Elle accompliſſoit avec une merveilleuſe fidelité tout ce qu'elle promettoit à Dieu ; elle fit cette promeſſe un jour de l'Exaltation de Sainte Croix : Je vous promets, ô mon Dieu, que je ſouffrirai très-volontiers pour l'amour de vous toutes ſortes de peines, de quelque nature qu'elles ſoient, & de quelque part qu'elles viennent ; je vous en demande la grace & la force ; car je ſuis perſuadée que je ne ſçaurois être toute à vous, ni poſſeder la qualité d'épouſe de votre Fils, que je ne ſois crucifiée avec lui ; je vous conjure donc de m'envoyer tous les maux poſſibles, je les merite & les deſire : je vous prie auſſi de ne me donner en cette vie aucune douceur, ni aucune conſolation, elles ne ſont pas dûës à une creature auſſi criminelle que je ſuis ; vous ſçavez, Seigneur, que dans le commencement de ma converſion, j'ai pris pour deviſe, ſouffrir toûjours & ne jamais joüir, c'eſt-à-dire, n'avoir jamais aucune conſolation en cette vie. Dans le cours de l'année elle renouvelloit ſouvent cette priere & cette reſolution, mais

principalement le Vendredi-Saint, & les Fêtes de la Sainte Croix. Pour executer ſa promeſſe, elle portoit continuellement une ceinture de fer armée de pointes, & une de crin quelques jours de la ſemaine, quoiqu'elle fût très-ſenſible à cette mortification. Preſque toutes les nuits, même durant la neige & la glace, elle alloit nuds-pieds dans une cour où il y avoit une grande croix de bois, elle l'embraſſoit & y demeuroit en prieres juſqu'à ce que le froid la fît pâmer, de telle ſorte qu'elle avoit bien de la peine à s'en revenir ; elle ſe faiſoit une ſi grande violence pour manger ce qu'elle rencontroit de plus ſale & de plus dégoûtant, que la nature qui en avoit une extrême horreur s'y accoutuma enfin, & y trouvoit autant de goût qu'on en a à manger des viandes délicates. Ah ! s'écrioit-elle quelquefois, que Dieu ſçait bien aſſaiſonner les viandes des pauvres ! ah, qu'elles ſont bonnes ! Ses compagnes cependant lui reprochoient qu'elle étoit fole, de dire que des choſes qu'on ne pouvoit même ſentir ſans un ſoulevement

de cœur, étoient bonnes à manger.

Dieu ajoûtoit à ces mortifications volontaires d'autres souffrances très-sensibles; il luy envoya une fiévre si violente que les seuls frissons lui duroient cinq heures, & lui causoient des douleurs universelles par tout le corps. Une Officiere fort charitable la fit coucher dans sa chambre, mais elle ne put s'y souffrir; Louise demanda de retourner dans un cachot des foles où elle demeura environ six mois. On crut alors, comme elle le desiroit, qu'elle étoit retombée dans sa premiere folie; elle s'y logea pour avoir la commodité de converser familierement avec Jesus-Christ: en effet, parmi ses douleurs excessives elle étoit occupée de Notre Seigneur sans interruption, & elle s'appliquoit assiduëment à l'oraison avec la même ferveur que dans sa meilleure santé; elle se privoit de tout soulagement, & de la satisfaction de se chauffer dans son plus grand froid: on oublioit quelquefois de lui porter à manger durant tout le jour, cet oubli la rempliſſoit de joie, & elle

en benissoit Dieu. Ah! mon amour, disoit-elle, quel plaisir d'être dans l'oubli de toutes les creatures! Oh! qu'heureuse est l'épouse qui est seule avec son époux divin! A-t-elle besoin de quelque chose quand elle a un époux si fidele? Le Fils de Dieu lui répondoit interieurement: Ma fille bien-aimée, j'aurai toujours soin de vous, puisque vous avez tant de confiance en moi, & je ne vous abandonnerai jamais.

Des douleurs aiguës jointes aux accès de sa fievre faisoient tous ses délices, & elle les appelloit ses bonnes hôtesses & ses compagnes, parce qu'elles l'aidoient à faire la penitence qu'elle souhaitoit. Elle fut tourmentée de toutes sortes de tentations, mais elle y resistoit avec courage, & sa confiance en la Misericorde divine lui faisoit goûter une paix de cœur inalterable. Elle prenoit une grande croix de bois, & elle disoit à Jesus-Christ: Mon bien-aimé, vous ne vous êtes mis que sur le côté de votre Croix, vous avez laissé l'autre pour moi, vous voulez bien que je m'y mette avec vous, c'est là le lit le

plus doux où je puisse me coucher.

Ces pensées allumoient dans son cœur un si ardent amour de Jesus & de ses souffrances, qu'elle en avoit le visage tout enflammé. Lorsqu'elle sentoit les approches de la fiévre : Bon, mon amour, disoit-elle, voici l'heure de vous marquer que je vous aime ; réjoüis-toi, mon ame, voici le tems de meriter & d'aimer ton époux divin. Elle passoit ainsi les cinq & six heures dans une union intime avec Dieu, pendant que son corps étoit accablé de la pesanteur du mal ; elle entroit même alors dans ses raviſſemens ordinaires, & quand elle en sortoit, elle ne parloit que de l'amour de Dieu, & n'entendoit point d'autre langage ; elle s'étonnoit qu'on pût parler d'autre chose, elle adressoit ses paroles aux arbres & aux creatures inanimées pour les inviter à aimer Dieu, puisque les hommes ne l'aimoient pas ; ainsi sa maladie ne sembloit être qu'un continuel exercice d'amour. Oh ! qu'on trouve peu de semblables malades ! Que peu de gens haïssent autant leur corps qu'elle haïssoit le sien ! Que peu de person-

nes aiment autant les croix qu'elle les aimoit ! Pour s'en procurer davantage, elle ſe joignit aux filles les plus furieuſes, & elle prit la plus méchante pour ſa compagne ; comme cette fille jettoit la nuit & le jour des cris épouvantables, elle l'empêchoit de prendre aucun repos. Outre ces ſouffrances, elle enduroit pendant l'hiver la gelée & la neige qui tomboit dans ſon cachot & ſur ſon lit, ſans jamais s'approcher du feu, de ſorte qu'elle étoit ſaiſie de froid, juſqu'à perdre tout ſentiment ; elle coupa les ſemelles de ſes ſouliers, afin de marcher les pieds nuds ſur la terre, dans la boüe, & ſur les pierres qui la bleſſoient quelquefois, & qui lui cauſoient de grandes douleurs. Afin de mortifier ſon goût, elle mêloit de l'huile de poiſſon avec ſon pain & ſa viande ; elle ſe cachoit dans une petite cour où l'on mettoit les haillons & le linge ſale des Pauvres : la puanteur y étoit horrible, & l'air fort infecté ; elle y demeuroit tout le jour, pour faire penitence, diſoit-elle, de ſa délicateſſe ; elle ſe mettoit une groſſe chaîne de fer, & en cet état

elle faisoit amende honorable à Dieu de ses pechés, lui demandoit misericorde pour elle & pour tous les pecheurs; elle s'enfonçoit sur la tête des couronnes d'épines qui la penetroient d'une très-vive douleur; elle inventoit cent autres manieres de souffrir, abandonnant le soin de sa vie, & brulant du desir des tourmens les plus cruels que les Martyrs ayent endurés. La seule vûë de Jesus crucifié lui inspiroit un amour incroyable pour les souffrances, & elle s'écrioit avec S. Paul: Qui me pourra jamais séparer de l'amour de Jesus-Christ mon bien-aimé? Car elle avoit pris resolution de se laisser plûtôt déchirer & perdre la vie, que de s'éloigner de son Dieu; neanmoins elle n'exerçoit pas toutes ces rigueurs sur son corps sans la permission de son Confesseur, lequel persuadé des desseins de Dieu sur elle, lui permettoit d'executer tout ce que le Saint Esprit lui inspireroit. Mais parce qu'il apprehendoit que ces extases lui fussent préjudiciables, soit en épuisant ses forces, soit en l'excitant à la vanité; il la faisoit tourmenter par les Offi-

cieres lorſque ces raviſſemens lui arrivoient ; il la menaçoit lui-même de l'enfermer dans une priſon ſi elle s'abandonnoit à ces tranſports ; mais cela ne dépendoit pas d'elle, Dieu les operoit, & elle ne pouvoit y reſiſter ; c'eſt pourquoi elle le pria ſi ſouvent & avec larmes de l'en délivrer, qu'il conſentit enfin à ſes deſirs : ainſi toutes ces extaſes ceſſerent aprés dix-huit mois, toutes les graces furent reſſerrées dans l'interieur, & il ne parut plus rien que de commun dans ſa conduite exterieure : elle ne ſe relâcha neanmoins, ni dans les exercices de pieté, ni dans le ſervice des Pauvres, ni dans les auſteritès, ni dans la pratique des autres vertus. Peu de tems aprés ce changement, Dieu la priva de ſon Confeſſeur ; la Sœur Louiſe ſupporta cette perte avec une parfaite ſoumiſſion à la volonté de Dieu, & ſans donner aucune atteinte à ſa paix interieure, car elle n'avoit aucune attache à ce ſaint Prêtre, ſçachant bien que Dieu demandoit d'elle une grande pureté de cœur & un parfait détachement ; dans cette vûe elle fuioit les moindres ſentimens na-

turels pour les creatures, & Dieu ne manquoit pas de la punir lorſqu'elle tomboit en quelque imperfection, quelque legere & de quelque nature qu'elle pût être; c'eſt ce qu'elle éprouva lorſqu'il lui échappa, par ſurpriſe, une équivoque de nulle conſequence, il ſe retira d'elle pluſieurs jours, & ne lui fit ſentir ſa preſence ordinaire qu'après qu'elle eut pleuré long-tems avec une extrême amertume.

La mort de M. Guillouard l'obligea d'avoir recours à d'autres Confeſſeurs pendant quelques mois; mais comme Dieu ne les avoit pas deſtinés pour ſa conduite, il inſpira enfin M. Jean Briard du Seminaire de S. Nicolas du Chardonnet de l'aller voir: C'étoit un Prêtre éclairé dans les voies ſpirituelles, doux, prudent, experimenté & propre à diriger les ames les plus avancées; il avoit déja rendu de grands ſervices à la Sœur Louiſe pendant qu'elle étoit chés les Filles de la Providence, mais dans le fâcheux état où elle ſe trouvoit alors, elle ne l'avoit pas bien connu.

Lorſqu'elle étoit dans l'Egliſe de la

Salpêtriere, occupée ſelon ſa coutume dans une très-profonde oraiſon, on vint lui dire qu'un Prêtre la demandoit; Dieu lui revela en ce moment que c'étoit celui-là même qu'elle avoit vû en ſonge au Tronchay.

M. Briard fut ſurpris de ce qu'elle lui dit en le ſaluant, que c'étoit lui que Dieu lui avoit deſtiné depuis pluſieurs années : leur premiere converſation fut courte, mais très-utile; il lui recommanda de prier Dieu avec lui, pour connoître mieux ſa volonté dans une affaire ſi importante; il conſulta auſſi le Pere Guilloré ſon Directeur, qui lui conſeilla de ſe charger de cette ame ſi favoriſée de Dieu.

Elle avoit beſoin en ce tems-là de ce ſecours, car les differentes conduites qu'elle avoit euës depuis la mort de ſon premier Confeſſeur l'avoient un peu dérangée; on l'avoit retirée de cette grande ſimplicité avec laquelle elle s'entretenoit auparavant avec Notre-Seigneur & ſa très-ſainte Mere; Dieu même pour l'affermir davantage dans la vertu, l'avoit privée des graces ſenſibles &

des douceurs qu'il avoit répandues jusques-là dans son cœur, ses passions se révolterent aussi, & toutes sortes de tentations fondirent sur elle comme un torrent qui entraîne tout ce qu'il rencontre.

Des dispositions si contraires à l'état d'où elle sortoit lui donnerent une grande horreur d'elle-même, & se croyant la plus criminelle du monde, elle s'abandonna à toutes les peines qu'il plairoit à Dieu de lui envoyer pour la punir : toutefois ce changement si dur à la nature, ne diminua ni son courage ni son amour pour Dieu, ni sa confiance en lui, ni sa ferveur à son service.

Quoique Dieu semblât s'être éloigné d'elle, elle n'étoit pas moins fidelle à la contemplation de ses grandeurs infinies, à remplir les devoirs de la pieté chretienne, & à s'occuper au service des pauvres ; son ardeur n'étoit pas moindre pour l'auguste Sacrement de l'Autel ; & parce qu'on ne lui permettoit pas tous les jours d'approcher de la sainte Table, elle communioit spirituellement à chaque Messe qu'elle entendoit, avec les mêmes

préparations & les mêmes actions de graces qu'elle avoit coûtume de faire lorſqu'elle recevoit réellement le Corps de Jeſus-Chriſt. Son cœur ne laiſſoit pas de joüir d'une paix interieure que ſes ſouffrances n'alteroient pas, parce qu'elle étoit convaincuë que rien ne lui arriveroit que par les ordres de la Providence ; que ſi les maladies & les douleurs du corps qui lui étoient ordinaires, la tourmentoient, elle s'adreſſoit au Fils de Dieu comme à ſon medecin, & elle le prioit de l'en délivrer, s'il étoit avantageux pour ſa gloire, il n'y apportoit point d'autre remede; neanmoins ſi on lui donnoit du ſoulagement, elle le recevoit par obéïſſance, & jamais n'en demandoit à perſonne. M. Briard lui commanda d'écrire chaque ſemaine ce qui ſe paſſoit dans ſon interieur, afin de la conduire plus ſurement ſelon les deſſeins de Dieu ſur elle; quoiqu'elle n'en parlât jamais, & qu'elle eût ſoin d'en dérober la connoiſſance à toute ſorte de perſonnes, elle lui obéïſſoit avec beaucoup de ſimplicité & d'exactitude. Tandis qu'elle continuoit

ſes exercices interieurs, ſa fidelité & ſa ferveur ordinaire, elle fut fortement inſpirée de renoncer à ſon bien de patrimoine, d'embraſſer la pauvreté évangelique, de ne vivre que d'aumônes, ou du travail de ſes mains, & de faire vœu de pauvreté & de chaſteté perpetuelle. Pour ſe diſpoſer à ſe conſacrer ainſi à Notre-Seigneur, elle fit une Retraite de huit jours au commencement de Mars; elle prononça le treiziéme jour d'Avril la formule de ſon Vœu. M. Briard lui fit choiſir le Sauveur des hommes pour l'époux de ſon ame, & de cette maniere il accomplit ce qu'elle avoit vû autrefois en ſonge. La conſolation qu'elle reçut fut ſi ſenſible, qu'elle demeura en extaſe le reſte de la matinée; mais ce ne fut rien en comparaiſon de ce qu'elle ſentit la nuit & le jour ſuivant, tant elle fut tranſportée & abſorbée en Dieu. Enſuite elle prit la pauvreté pour ſa maitreſſe, & fit vœu de la garder juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie. Voici les ſentimens qu'elle avoit pour cette vertu : Il m'eſt arrivé bien des fois, dit-elle, de parler mal de la pauvreté

& de l'appeller un phantôme affreux & insupportable; insensée que j'étois de traiter ainsi l'intime amie de mon Jesus! Ne devois-je pas sçavoir qu'il l'avoit cherie de toute éternité, puisqu'il avoit quitté le sein de son Pere Eternel pour s'unir si étroitement avec elle, à la vûë de tous les hommes? Il l'a honorée par sa naissance, par sa vie & par sa mort, puisqu'il étoit dans le dénuëment de toutes choses. O incomprehensible humilité de mon Sauveur, d'être maître de tout & de manquer de tout! Qui est-ce après cela qui souhaitera des richesses? Les cherche & les aime qui voudra, pour moi, je declare hautement que je n'en veux point, je me tiens à la pauvreté qui est le bien de Jesus-Christ, lequel m'a donné la naissance spirituelle sur la Croix; ce bien m'appartient, & si mes freres & mes sœurs les pauvres m'en veulent disputer la possession, je suis resoluë de m'y opposer, & de leur montrer que je suis heritiere de mon divin Pere; je me charge avec joie de la pauvreté & de toutes les incommodités qui la suivent, je tâcherai d'ac-

commoder mon esprit au sien, & de vivre en si bonne intelligence avec elle que mon Jesus en sera content : si j'ai manqué autrefois de respect pour elle, je lui en demande pardon, c'est que je ne connoissois pas son merite ni son pouvoir ; je sçai maintenant qu'elle est capable de me remettre bien avec mon divin époux, s'il arrive que je sois mal avec lui, c'est pourquoi je ne me veux jamais séparer d'elle, & je fais vœu d'être presentement jusqu'à ma mort de la pauvreté la très-humble, la très-obéissante & fidelle servante Louise du néant.

En ce même tems elle apprit la mort de sa Mere ; comme elles s'aimoient tendrement l'une & l'autre, Louise conçut une grande douleur de cette perte, neanmoins un quart-d'heure de priere la remit en son premier calme. Je suis fort touchée, écrivoit-elle à son Confesseur, de la mort de ma Mere, ne sçachant point comme elle est morte, mais je vais m'en consoler avec Dieu, & lui en faire un sacrifice, que sa volonté soit faite.

Une autre fois elle lui écrivit encore

re en ces termes : Que j'eus de joie Lundi dernier, je fis dire une Messe pour ma Mere, & je communiai pour elle, aussi-tôt je ressentis une joie interieure si grande, & je ne sçai quelle assurance si forte de son salut éternel, que je n'ai pû avoir d'autres pensées depuis ce tems-là. C'est ainsi que Dieu la voulut tirer de l'inquietude où elle étoit, en lui faisant connoître que cette vertueuse Dame joüissoit dans le Ciel du fruit de ses aumônes, de sa patience, & de toutes les autres vertus qu'elle avoit pratiquées.

La Sœur Louise qui bruloit toûjours du desir de servir les pauvres, & d'aider les pecheurs à se convertir, entreprit trois voyages pour obtenir de Dieu le changement d'une ame endurcie : elle prit pour compagne une fille de l'Hôpital ; elle alla d'abord à Saint-Denys, Dieu permit qu'on lui dit dans le chemin & même dans l'Eglise des injures très-atroces. Une femme des plus emportées l'appella fole, Louise l'écouta avec plaisir, & lui rendit graces, avoüant tout ce qu'elle lui avoit dit être vrai, &

qu'on l'avoit mise dans un cachot à cause de ses folies. Il lui prit envie, pour s'humilier davantage, de demander l'aumône, mais aussi-tôt elle distribuoit aux pauvres ce qu'on lui avoit donné. Une autre fois elle alla au Mont-Valerien, à trois lieuës de la Salpêtriere ; quoiqu'elle fût très-foible, & qu'elle ne prît rien pour se nourrir, cependant elle marchoit si vîte que ses compagnes ne la pouvoient suivre ; & elle étoit si recueillie & si possedée de l'esprit de Dieu, qu'elle ne remarquoit ni les endroits par où elle passoit, ni les personnes qu'elle rencontroit en chemin. Son troisiéme voyage fut à Notre-Dame des Vertus ; elle y alla nuds-pieds & avec la même ferveur. Dieu écouta enfin ses prieres, & lui accorda l'entiere conversion de la pechereſſe desesperée pour qui elle avoit tant pris de peine.

Mais parce que les occupations exterieures la dissipoient, malgré ses soins, elle fit une seconde Retraite sur la fin de Septembre, pour rentrer dans un profond recueillement. On ne sçauroit exprimer les faveurs spi-

rituelles que Notre-Seigneur lui fit alors ; elles furent si grandes & si extraordinaires, qu'elle ne pouvoit elle-même s'en expliquer ; elle en fut comblée sans interruption jusqu'au mois de Novembre. Cependant, quoiqu'elle usât de toute la circonspection possible pour se cacher aux yeux des hommes, on l'observoit avec soin, & on découvroit malgré elle ses graces singulieres & ses vertus éminentes ; ce qui donna envie à Mademoiselle de Mouchy Superieure générale de l'Hôpital, de la faire venir en sa chambre pour lui parler en particulier.

Mademoiselle de Mouchy étoit une personne d'une rare vertu, & d'une prudence consommée. Le mal qu'elle avoit enduré depuis si long-tems s'étant augmenté, elle voulut avoir la consolation, avant sa mort, qui arriva six jours après, d'entretenir la Sœur Louise sur son interieur. Louise dit peu de choses de ce qui la regardoit, mais elle consola beaucoup la malade, & lui inspira de grands sentimens de Dieu, un desir de l'aimer, & une grande confiance en sa misericorde.

M. Briard qui visitoit de tems en tems la Sœur Louise, remarqua enfin que plusieurs la consideroient beaucoup, & que plusieurs au contraire en avoient de l'aversion, & l'inquietoient continuellement : d'ailleurs ses occupations auprès des malades la dissipoient; elle sentoit bien le dommage qu'elle en recevoit, mais elle ne sçavoit pas comment y remedier.

Dans ces agitations l'Esprit Divin lui donna la pensée de quitter la Salpêtriere, pour se retirer en quelque endroit où elle fût séparée du monde. Elle proposa son desir à M. Briard, mais ce sage Directeur ne voulut pas d'abord y consentir, parce qu'elle étoit utile aux pauvres, & qu'elle n'avoit aucune ressource pour vivre.

Le Pere Guilloré entra dans ces sentimens, & ils s'opposerent tous deux à sa resolution; mais Dieu qui la vouloit engager dans de nouvelles souffrances, la confirma dans ses premieres vûes, & lui inspira de répondre ainsi aux raisons qu'on lui apportoit : Je trouverai assés d'occasions de servir les pauvres; & pour moi, j'ai une entiere confiance en la Pro-

vidence divine ; Dieu ne permettra pas que je manque du neceſſaire, il changeroit plûtôt les pierres en pain ; d'ailleurs quand il voudroit me laiſſer mourir de faim pour me punir de mes pechés, ne feroit-il pas juſtice, encore me traiteroit-il trop doucement, & je recevrois ce traitement comme une grande miſericorde ; je deſire même qu'il me traite de la ſorte, afin qu'il ſe venge de mes crimes : mais quand je n'aurois qu'un peu de pain & d'eau, quoiqu'il n'y en eût pas ſuffiſamment, mon corps ne ſeroit-il pas trop bien nourri ? Au reſte, continua-t-elle, laiſſons ce corps de peché, & penſons uniquement à l'ame, elle fera grande chere, elle ira tous les jours au ſacré Banquet du Corps de Jeſus-Chriſt, elle mangera tous les jours le Pain des Anges, & boira le Vin des Vierges, elle menera dans la ſolitude une vie inconnuë aux hommes & cachée en Notre-Seigneur, les créatures ne me ſépareront plus de lui : je ſens un ſi grand deſir de m'éloigner d'elles, que je voudrois être lépreuſe afin qu'on m'abandonnât, & qu'on n'oſât pas me fréquenter. Ah !

que j'aurois de joie de passer le reste de mes jours dans un coin de grenier, pour joüir de mon Dieu sans empêchement, & pour le loüer dans la privation de toutes choses. Ces raisons déterminerent enfin l'homme de Dieu à permettre à la Sœur Louise de quitter la Salpêtriere. Elle en sortit toute pleine de l'esperance de joüir d'une profonde paix & d'un commerce continuel avec Notre-Seigneur & sa très-sainte Mere : mais elle se trouva bien-loin de son compte ; la Divine Providence lui envoya de nouvelles mortifications pour la faire mourir plus parfaitement à elle-même, & pour la détacher davantage des creatures. C'est ce que la suite de sa vie jusqu'à sa mort nous montre dans les accidens qui lui sont arrivés.

LA VIE
DE MADEMOISELLE
DE BELLERE
DU
TRONCHAY.

LIVRE QUATRIE'ME.

LEs vertus paroiſſent dans les bonnes œuvres avec plus d'éclat, que dans les actions baſſes & mépriſables : là elles frappent les yeux & s'attirent l'eſtime des hommes ; ici elles n'ont rien qui les relevent, & ſont enſevelies dans les tenebres ; ainſi on a plus ſujet d'admirer la ſainteté de ceux qui s'adonnent aux œuvres obſcures, que de ceux qui

s'occupent aux actions éclatantes. Or c'eſt par ce caractére des actions de la Sœur Louiſe que l'on peut juger ſûrement de ſon éminente perfection. Lorſqu'elle réfléchiſſoit ſur la vie cachée de Jeſus-Chriſt, & ſur le ſervice que le Fils-de-l'homme rendit aux créatures, elle cherchoit & embraſſoit les devoirs des ſervantes les plus viles. En effet, vêtue comme les pauvres de la Salpêtriere, elle accepta d'abord les offres que lui firent les Filles de la Providence, de la loger & de lui donner une chambre particuliere. Pendant qu'elle y demeuroit, un jour qu'elle alla communier à l'Egliſe de ſainte Geneviéve, une Dame ravie de ſon recueillement & de ſa devotion, lui parla de ſes peines & lui découvrit ſon interieur : elle fut ſi contente des réponſes de Sœur Louiſe, qu'elle voulut demeurer avec elle à la Providence, & elle fit du bien à cette Maiſon à cauſe d'elle. D'autres perſonnes de qualité & de pieté la preſſerent d'aller chez elles, & lui promirent de la loger & de l'entretenir de tout, pour avoir la conſolation de joüir de ſa compagnie. On commença

mença ainſi de la viſiter ſouvent à la Providence, pour la conſulter ſur la vie ſpirituelle. Ces viſites, quoique très-utiles pour les perſonnes qui la venoient voir, étoient ſi oppoſées à ſes diſpoſitions interieures, qu'elle reſolut de ſe retirer de cette Communauté. M. Briard entra dans ces ſentimens, & la mit chés une de ſes Penitentes; c'étoit une fille très-vertueuſe, mais privée de la vûë, & de tous les biens de fortune. Elle donna à ſon hôteſſe une petite cellule large d'environ deux pieds & demi & longue de quatre; Louiſe en fut plus ſatisfaite que d'un ſuperbe palais. Elle prit cette pauvre aveugle pour ſa maitreſſe, & lui obéit avec une entiere ſoumiſſion. Au matin, elle la conduiſoit ſous la porte de l'Hôtel-Dieu pour demander l'aumône; ſur le midi, elle la ramenoit au logis; l'après-dîné & le ſoir, elle lui rendoit le même office; & dans les entre-tems elle faiſoit ſon ménage, & lui préparoit ſes repas. Mais ce n'étoit pas tout, cette fille étoit ſi charitable qu'elle prêtoit ſa chambre à pluſieurs perſonnes pauvres pour y prendre

leur refection; Louise leur apprêtoit à manger, & leur achetoit souvent ce qu'il leur falloit, si bien que tous les jours elle n'avoit presque aucun repos : la nuit ne lui étoit pas moins incommode, ne pouvant dormir que très-peu de tems & fort legerement dans un lieu si étroit & si plein de vermine. Mais son amour pour Jesus humilié, le desir d'imiter ses abaissemens, la faim qu'elle avoit de la penitence, de la pauvreté & des autres souffrances les plus humiliantes, adoucissoient l'amertume de ses peines, & versoient de grandes douceurs en son ame. Neanmoins son Confesseur, qui lui vouloit faire pratiquer la penitence & l'humilier davantage, écoutoit les plaintes qu'on faisoit d'elle. On disoit qu'elle n'étoit pas obéissante, & cette desobéissance consistoit en ce qu'elle ne vouloit point boire du vin. Ce sage Directeur lui reprochoit que n'étant pas obéissante, elle donneroit lieu de croire qu'elle étoit une illuminée; que le malin esprit la séduisoit; qu'elle ne vouloit faire que sa volonté; que l'amour propre & non point l'esprit de Dieu la gouvernoit;

qu'elle étoit une faineante & une diſſimulée : il lui diſoit cent autres choſes très-mortifiantes. Elle recevoit ſes réprimandes avec beaucoup d'humilité, s'eſtimant digne de toutes ſortes de confuſions. Jugeant cependant que ces continuelles occupations étoient préjudiciables à ſa ſanté & à ſon interieur, il la mit avec une autre fille très-vertueuſe. La Divine Providence eut ſoin de la nourrir par le moyen de deux ſervantes qui lui apportoient le reſte des potages de leurs maitreſſes. Elle s'appliquoit à coudre du linge pour gagner de quoi vivre, mais lorſqu'elle avoit reçû quelque argent elle le donnoit aux autres pauvres : que ſi ces reſſources venoient à lui manquer, elle alloit demander l'aumône. Les incommodités qu'elle ſouffroit lui cauſerent enfin un rhumatiſme ſi violent qu'on fut obligé de lui mettre les morceaux à la bouche ; & le mal commençoit à peine à diminuer que la ſœur de ſa compagne vint loger avec elle. C'étoit une fille d'une humeur emportée & impitoyable ; elle ôta à Louiſe les matelas qu'on lui avoit prêtés, & la fit coucher ſur une paillaſſe, elle man-

geoit tout ce qu'on donnoit à Louiſe & la faiſoit mourir de faim. Dieu ſembla punir cette fille pour ſa dureté en lui envoyant une violente maladie. Louiſe, pour ſe venger ſaintement du mal qu'elle lui avoit fait, lui procura les ſoulagemens qui lui étoient neceſſaires, & la gouverna avec un ſoin & une douceur admirable.

Dès que Louiſe eut recouvré ſa ſanté, elle uſa, ſelon ſa coutume, de haire, de ceinture de fer & de diſcipline : elle ne laiſſoit paſſer aucun jour ſans mortifier ſon corps, & elle continua de ſe lever à minuit pour faire l'oraiſon ; elle s'accoutuma à ne manger qu'une fois le jour, & à ne prendre le ſoir qu'un verre d'eau, puiſant toutes ſes forces dans la contemplation des choſes Divines, & dans la ſainte Communion qu'elle faiſoit tous les jours. Elle préferoit ſon extrême pauvreté & les fâcheuſes incommodités qu'elle en recevoit, à toutes les richeſſes & à tous les plaiſirs du monde : elle remercioit ſouvent Notre-Seigneur, & ſon cœur étoit rempli de joie, lorſque tout lui manquoit, & qu'on la rebutoit de

tous côtés, parce qu'elle enviſageoit la pauvreté & les humiliations de Jeſus ſon époux divin. Le Pere Guilloré, qui eſtimoit beaucoup ſa vertu, lui envoya quelques-unes de ſes Penitentes; ces charitables Dames lui donnoient de l'argent pour la nourrir pluſieurs ſemaines, mais Louiſe qui cherchoit plûtôt la privation de toutes choſes que l'abondance, diſoit à ſa compagne: Helas! ma chere ſœur, nous ne ſommes plus dans le bon tems, puiſque nous ne ſommes plus pauvres; toutefois, il ne faut pas plus donner à notre corps qu'auparavant, il n'eſt pas moins criminel qu'il étoit: & en effet, elle ne ſe traitoit pas mieux; quelque rigoureux que fût le froid, elle ne s'approchoit jamais du feu, & pratiquoit cette mortification depuis pluſieurs années. Mais parce que ſon amour pour les pauvres ne ſe refroidiſſoit pas dans ces miſeres, elle demanda permiſſion à la Supérieure de l'Hôtel-Dieu d'y ſervir les malades; une Novice qu'elle ſoulageoit beaucoup dans ſon travail, lui donna un tablier, comme on en donne aux Dames, qui, en cet Hôpital, exer-

cent la charité chrétienne. Une ancienne Religieuſe, ne le ſçachant pas, crut qu'elle l'avoit dérobé, elle lui en fit de grands reproches, & la conduiſit à la Superieure ; cette bonne Mere ne ſe ſouvenant plus de la permiſſion qu'elle lui avoit accordée, la reprit avec beaucoup de force, & commanda qu'on la chaſſât de l'Hôtel-Dieu comme une larronneſſe ; la Religieuſe qui l'avoit accuſée la mena par les Salles juſqu'à la porte. Cette avanture la couvrit d'une grande confuſion ; mais rappellant dans ſon eſprit celle que Jeſus-Chriſt ſouffrit lorſqu'on le traîna par les ruës de Jeruſalem, elle imita ſa patience & ſon ſilence, ne diſant pas un ſeul mot pour ſa juſtification ; au contraire, elle ſe ſoumit devant cette Religieuſe, & lui demanda pardon du ſcandale qu'elle lui avoit donné. Au ſortir de l'Hôtel-Dieu elle alla dans une Egliſe voiſine rendre graces à Notre-Seigneur, de ce qu'il l'avoit jugée digne de participer à ſes opprobres. Le bruit de ce vol prétendu ſe répandit de tous côtés, & la perdit de réputation, mais elle

en fit avec joie un sacrifice à Jesus-Christ son Epoux; & afin qu'il ne manquât rien à sa confusion, elle retourna peu après dans la même maison, & pour vaincre la répugnance qu'elle y avoit, elle se disoit : Allons, Louise, allons avaler une medecine pour guérir notre orgueil, il y fait bon pour nous.

Ce fut dans ce même tems qu'elle se sentit interieurement portée à donner une entiere connoissance de son ame au R. P. Guilloré. M. Briard l'ayant trouvé bon, elle obéit à ce mouvement. Ce Pere ayant connu son courage admirable, & son appel aux vertus les plus heroïques, la traitoit avec beaucoup de sévérité, & lui disoit des paroles fort dures, afin de conserver son ame dans une profonde humilité au milieu des grandes faveurs que Dieu lui faisoit ; & peu après le Démon l'étant venu inquieter par cent scrupules, prit occasion de la rigueur que ce Pere tenoit à son égard pour la troubler davantage, lui persuadant que son Directeur avoit très-méchante opinion de son état. Ce Pere si éclairé fut toûjours

inſpiré de la traiter de même, en ſorte que ne ſçachant plus où s'appuyer, elle eut recours à la Sainte Vierge, ſon azile ordinaire; & même une fois qu'elle la prioit très-inſtamment de l'aider dans ſes peines, elle entendit une voix qui lui dit : Allez trouver la Mere Marie de Jeſus Maitreſſe des Novices du Couvent du Saint-Sacrement, & lui communiquez vos peines. Elle conſulta premierement ladeſſus ſon ſaint Directeur qui approuva fort cette inſpiration ; il lui donna une lettre pour cette ſainte Religieuſe qui lui avoit donné toute ſa confiance, & dont il connoiſſoit les rares vertus : elle mourut quelque tems après lui en odeur de ſainteté. Peu avant que le Ciel eût donné à Sœur Louiſe une ſi bonne amie, il lui avoit fait voir en ſonge une Religieuſe Benedictine dans une grande élevation & éclatante comme le Soleil, entourée de deux rangs de Religieuſes brillantes comme des aſtres. Ayant enfin eu beaucoup d'accès dans cette Maiſon des Religieuſes du Saint-Sacrement, & les ayant vûës toutes, elle reconnut que c'étoit la Mere

Prieure de cette Maiſon qu'elle avoit vûë dans un ſi grand éclat avec ſes ſaintes Religieuſes. Cette digne Superieure lui aida auſſi beaucoup, avec la bonne Maitreſſe des Novices, à ſouffrir les grandes peines qu'elle ſouffroit; elles ne lui parloient que de l'amour de Dieu, de l'abnegation de ſoi-même, de l'humilité, de la mortification, & des autres vertus ſolides: elles la nourrirent long-tems & l'aſſocierent avec elles; elles l'euſſent même reçûë à l'état de Religieuſe, ſans qu'elle crut toûjours que Dieu la vouloit dans un état de vie plus dure. Il ſemble du moins qu'elle ſe devoit trouver bienheureuſe d'entrer dans la Maiſon de ces ſaintes Filles qui aimoient Dieu ſi ardemment; mais tout cela étoit trop agréable pour cette ame genereuſe que Dieu vouloit toûjours dans les croix. Il permit donc au Démon de lui donner une averſion inſupportable pour ces ſaintes Filles, qu'elle ne voyoit que par effort; elle ſentoit la même répugnance pour le R. P. Guilloré, qui ne l'épargnoit pas. Quoiqu'il la vît dans d'étranges épreuves de la

part du Démon, il lui refuſoit quelquefois la Confeſſion & la ſainte Communion, comme étant incorrigible; cependant il admiroit la grandeur de ſon courage, qu'il eſtimoit celui d'une Sainte. Il m'eſt tombé entre les mains une lettre qu'il écrivoit à une perſonne qu'il avoit entretenuë du merite de Sœur Louiſe. Voici ce qu'il lui mandoit : Je vis hier cette Demoiſelle de votre Anjou, qui s'eſt faite gueuſe d'Hôpital par un pur amour pour Jeſus-Chriſt abjet; elle eſt parmi les foles, voulant paſſer pour telle, & étant dans un trou beaucoup plus incommode que celui de Saint Alexis : Vous auriez été ſurpriſe de voir les excès de ſon amour; jamais les Catherines de Sienne & de Gennes ne m'ont paru plus enflammées de l'amour de leur époux, que cette grande ame; & au moment que je lui promettois des humiliations & des ſouffrances, vous euſſiez été ravie de voir les tranſports de joie où elle entroit. Ce fut après la premiere entrevûë qu'il eut avec elle, qu'il écrivit cette lettre. Son amour pour Dieu augmenta

beaucoup plus depuis qu'elle fut ſous ſa conduite, auſſi-bien que ſes peines qui revinrent dans le même excès, & dans toutes les mêmes circonſtances que celles qu'elle ſouffroit quand elle fut miſe à la Salpêtriere, excepté qu'elles n'éclatoient pas ; & comme ſi ces peines n'euſſent pas été aſſés grandes, Dieu permit au Démon d'animer contre elle le menu peuple ; des gens de néant, & même les enfans, couroient après elle, lui diſant des injures & la rendant ridicule à tout le monde. Le R. P. Guilloré voyant l'avantage qu'elle retiroit de ces ſortes de perſecutions, lui marquoit beaucoup de dureté, ſans lui donner de la conſolation, ſe contentant de lui faire prendre très-ſouvent le Pain des Forts, malgré les répugnances que le Démon lui en donnoit.

Quoique ſa perte éternelle lui parût inévitable, & qu'il lui ſemblât que Dieu l'avoit abandonnée, elle avoit cependant toûjours recours à lui. Eſt-il poſſible, lui diſoit-elle, que vous m'ayez reprouvée, & que vous ne vouliez plus de moi ? Faut-il que je ſois éternellement votre enne-

mie? Car les damnés vous haïssent. Cependant, traités-moi selon mes crimes, je le veux, & me soumets à vos adorables jugemens; mais au moins que je vous aime en cette vie autant que je pourrai.

Quelquefois elle se jettoit par terre, & disoit à la Sainte Vierge: Ma divine Maitresse, votre Fils m'a rejettée, il n'y a plus rien à faire pour moi, si vous ne le priez de me recevoir en grace; mais quoiqu'il en soit, j'aime mieux souffrir mille morts, que de l'offenser; je veux endurer tout ce qu'il lui plaira, il ne peut pas m'envoyer tant de mal que j'en merite; l'enfer même n'est pas assés dur pour moi. Quelquefois elle se pâmoit de douleur, & puis revenant à elle, elle disoit: Vous avez beau faire, mon Jesus, vous ne m'empêcherez jamais de vous aimer, & je vous chercherai sans repos jusqu'à ce que je vous aye trouvé.

Sa devotion à la Mere de Dieu croissoit à proportion que ses peines augmentoient: elle lui parloit avec des expressions que l'amour le plus vif pouvoit inventer, & ses entre-

tiens avec elle étoient longs & ardens : elle la conjuroit en pleurant d'appaiſer la colere de ſon Fils, & de la reconcilier avec lui ; car je ne puis, diſoit-elle, ſupporter ſes rebuts.

Dans ce tems, ou peu après, cette bonne Mere lui fit une faveur très-particuliere. Dans le tems qu'elle avoit été ſur le point d'aller au Ronceray pour être Religieuſe, il étoit arrivé un accident dans ſa Famille qui engagea une de ſes fort proche parentes de diſparoître, en ſorte que notre Louiſe ni perſonne, ne purent jamais découvrir ce qu'elle étoit devenuë : Sœur Louiſe qui l'avoit toûjours preſente, la recommandoit ſans ceſſe à ſa bonne Maitreſſe, qui, au bout de dix ans, lui dit un jour au cœur qu'elle la verroit bien-tôt. En effet, étant un jour en prieres devant Notre-Dame de Lieſſe, dans l'Egliſe de Saint Sulpice, il vint une Dame proche d'elle, & en même tems il lui fut dit au fond du cœur que c'étoit cette parente pour qui elle avoit tant fait de prieres ; elle prit un pretexte de lui demander l'aumône, afin de la voir de plus

près, elle connut enfin que c'étoit cette fugitive ; elle lui parla, & la mena dans sa petite cellule ; elle prit soin de son ame, & l'engagea à faire une retraite de huit jours pour se mieux disposer à faire une Confession générale. Elle recommandoit avec une grande tendresse les ames qui étoient travaillées de peines intérieures, & prioit sa bonne Maitresse pour elles avec beaucoup de ferveur, comme aussi elle avoit une grace merveilleuse pour les soulager & consoler. Une personne si proche du desespoir, qu'elle étoit prête de se noyer, la pria de faire une Communion pour elle, ce qu'elle lui accorda le jour de l'Assomption, & au moment sa peine fut toute dissipée.

Elle se trouvoit à l'aumône que les Religieuses du Saint-Sacrement faisoient à leur porte, non seulement pour s'humilier, mais aussi pour avoir occasion de parler de Dieu aux pauvres, à qui elle disoit des choses si touchantes du bonheur des souffrances, qu'elle les consoloit parfaitement. Il y a tout lieu de croire que Notre-Seigneur la voulut récompenser en

perſonne de cette charité ; car une fois, elle trouva dans cette rencontre un homme qui ſembloit avoir trente ans, d'une rare modeſtie & d'une beauté admirable, qui lui fit une profonde reverence ; elle lui marqua auſſi un grand reſpect & lui donna la moitié de ſon dîné ; & parce qu'il lui parut reſſembler beaucoup à Jeſus-Chriſt, elle crut que c'étoit lui, parce qu'auſſi ſa preſence calma ſes troubles & lui cauſa une grande joie. Elle avoit une peine extrême dans le ſouvenir des pecheurs, tant parce qu'ils offenſoient Dieu qui étoit ſon unique amour, que pour la peine que ces miſerables devoient ſouffrir en enfer : elle prioit ſans ceſſe pour leur converſion, & elle diſoit dans l'ardeur de ſon zele : Mon Dieu, les damnez ne vous aimeront jamais, ils ſeront donc toûjours vos ennemis ; ils bruleront pendant toute l'éternité, & ſe deſeſpereront ! Ah ! mon Dieu de miſericorde, que ne puis-je fermer la porte de l'enfer ! Pourquoi ne pleurerai-je pas toute ma vie la perte de tant d'ames ! Elle employoit toutes les

nuits du Jeudi au Vendredi en de très-rigoureuſes penitences, & à s'occuper de la Paſſion de ſon Epoux, avec de ſi grands ſentimens de compaſſion, qu'elle en étoit au mourir. Le Pere Guilloré lui défendit cette pratique dans les rigueurs de ſes maladies; elle lui obéiſſoit, & diſoit à ſon cher Epoux : Vous ſçavez l'ardeur de mes deſirs, mais je veux obéir, pour imiter l'obéiſſance que vous avez renduë à votre Pere Eternel juſqu'à la mort de la Croix: & deſcendant dans le détail des ſouffrances de Notre-Seigneur, elle ſe les repreſentoit ſi vivement qu'elle ne pouvoit s'empêcher de jetter des cris lamentables, parce qu'elle ſe regardoit comme la cauſe de ſes ſupplices. Elle ſe haïſſoit & ſe puniſſoit impitoyablement; car elle ſe déchiroit le corps avec une diſcipline de fer, elle s'enfonçoit dans la tête une couronne d'épines, elle ſe couchoit ſur une croix de ſa longueur, armée de clous, qui lui entroient bien avant dans la chair, en ſorte qu'elle avoit peine à s'en lever; elle y demeuroit depuis onze heures du ſoir

ſoir juſqu'à ſix heures du matin. Elle faiſoit diſtiler ſur ſes bras des gouttes de cire d'Eſpagne enflammées ; elle ſe mettoit autour des bras, du col & du menton, une corde, garnie de groſſes épingles qui la mettoient toute en ſang. Elle ne prenoit qu'une fois en vingt-quatre heures un peu de très-mauvaiſe nourriture : elle ſe faiſoit rentrer les ongles dans la chair, ce qui lui cauſoit une douleur inſupportable : elle inventoit pluſieurs autres moyens de ſe mortifier, afin de ſe venger de ſes pechés. Mais ce qui eſt fort conſiderable, c'eſt qu'elle abhorroit naturellement toutes les auſterités, auſſi-bien que toutes ſortes d'humiliations, qu'elle étoit contrainte de ſe faire la derniere violence pour s'y reſoudre, & quelquefois elle demeuroit long-tems à genoux avant que de pouvoir ſurmonter ſa répugnance ; ſon grand courage enfin, ſoutenu de la grace & de l'amour de Jeſus ſouffrant, triomphoit de ſa foibleſſe naturelle. Ah ! mon divin amour, s'écrioit-elle : Si vous n'étiez pas auſſi aimable que vous êtes, je ne ferois pas ce que je fais, mais que

ne dois-je pas souffrir pour vous contenter ! Au moment qu'elle reconnoissoit avoir commis quelque faute, Comment, insolente, se disoit-elle, tu as fait cela contre ton divin Epoux, & tu n'en ferois pas penitence ? ah ! tu la feras sûrement : Oüi, mon Dieu, je vous vengerai ; puis elle se châtioit avec une rigueur impitoyable, & pleuroit avec autant de douleur que si elle avoit fait un crime. Elle n'avoit pas moins de force pour humilier son esprit, que pour crucifier son corps : elle alloit aux Ecoles des petites filles pour apprendre à lire, contrefaisant l'ignorante & se rendant ridicule. Elle porta toûjours l'habit des foles de la Salpêtriere, & attira par là mille gens contre elle qui lui reprochoient sa gueuserie & sa faineantise : elle se mettoit même parmi les gueux les plus miserables qui attendoient le potage, tenant en sa main son pot ou son écuelle ; outre que c'étoit pour elle une très-sensible confusion, il arrivoit souvent que plusieurs la frappoient & lui ôtoient sa portion.

Lorsqu'on l'avoit couverte d'op-

probres en quelque endroit, elle y retournoit pour tirer de ſes abaiſſemens les grands fruits qu'elle en eſperoit. Un jour une femme l'accuſa en pleine ruë de l'avoir volée; chacun qui paſſoit s'arrêtoit; les uns diſoient: Voyez donc, il n'y a rien pire que ces devotes; qui l'eût jamais priſe pour une voleuſe? Les autres diſoient: Il faudroit la foüetter par les ruës, pour lui apprendre à faire l'hypocrite; enfin, d'autres diſoient: On croyoit que cette créature fût une Sainte; voyez donc comme elle trompe le monde? Elle a confeſſé que cette rencontre lui fut une des plus ſenſibles de ſa vie; elle eut une grande tentation de faire voir ſon innocence; mais elle ſe dit à elle-même: Louiſe, ſi tu dis un ſeul mot, je te rouërai de coups: on la dépoüilla de tous ſes habits, ne lui laiſſant qu'une juppe, & on la tint là expoſée à la vûë de tout le monde comme une inſigne voleuſe. Quelques jours après elle revint dans le même quartier, chercher le reſte de la confuſion. Pour mortifier ſon inclination, qui étoit naturellement complaiſante,

honnête, reconnoissante, & très-délicate sur le point d'honneur & de civilité, elle tournoit quelquefois le dos aux personnes de Qualité qui lui avoient fait la charité, ou qui lui vouloient parler, afin de passer dans leur esprit pour extravagante & pour ingrate ; c'étoit sa plus cruelle mortification.

L'aversion qu'elle avoit pour elle-même la portoit à faire naître des occasions où on la maltraitât de coups & de paroles ; cela fit qu'elle s'attacha plusieurs fois sur le dos des billets où elle avoit écrit : Cette vieille fole qui marche devant vous est une larronnesse & une vilaine, que l'on devroit avoir penduë il y a vingt ans, elle a fait mille crimes. Il est aisé de comprendre ce que ceux qui lisoient ce billet pensoient d'elle. Elle continua à s'anéantir de la sorte, jusqu'à ce que son Confesseur le lui défendit. Elle donnoit son argent aux pauvres qui lui disoient des injures par les ruës, afin de les récompenser de l'occasion qu'ils lui donnoient de satisfaire à la Justice divine par ses humiliations & par sa patience.

L'amour divin qui l'animoit en toutes ſes actions, lui inſpiroit un zele très-ardent contre le peché, & pour le ſalut des ames; ce qui faiſoit, que quand elle rencontroit dans les ruës des gens qui offenſoient Dieu, elle faiſoit ſon poſſible pour les en détourner. Elle s'approcha une fois de trois hommes qui blaſphemoient le ſaint Nom de Dieu, & leur dit: Helas! Meſſieurs, je vous ſupplie de me dire ce que vous a fait mon bon Maître & ſon Nom adorable; eſt-ce parce qu'il vous a fait tant de bien? Je vous conjure de ne le plus deshonorer; ils reçûrent très-bien ſes avis, & lui promirent qu'ils ne feroient plus ce peché. La même choſe lui eſt arrivée pluſieurs fois, & ceux qu'elle prioit de ne plus jurer le Nom de Dieu, non ſeulement lui donnoient leur parole qu'ils ne le feroient plus jamais, mais ils la remercioient encore avec beaucoup d'honnêteté & de reconnoiſſance, parce qu'ils ne pouvoient reſiſter aux exhortations très-touchantes qu'elle leur faiſoit, en ſe mettant même quelquefois à leurs genoux; neanmoins peu s'en fallut

un jour qu'il ne lui en coûtât la vie, car un soldat qu'elle prioit de ne pas blasphemer, emporté jusqu'à la fureur, l'eût percée de son épée, si elle ne se fût jettée dans une maison voisine.

Elle eut beaucoup à souffrir de son zele pendant six mois ; car elle se trouva engagée à demeurer dans une chambre qui étoit entre deux maisons, dont l'une étoit pleine de soldats, & l'autre de personnes débauchées, & il demeuroit au-dessus d'elle un yvrogne qui souvent vouloit tuer sa femme. Toutes les nuits elle entendoit des blasphemes execrables, des paroles infames, & des cris continuels, au meurtre, on m'assassine, on m'égorge, & cent autres abominations de ces gens perdus qui venoient à sa connoissance, & qui lui faisoient souffrir de mortelles frayeurs. Pour obtenir la conversion de ces scelerats, elle passoit les nuits en prieres, & elle faisoit des vœux à l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge, mere de pureté, & avocate des pecheurs : elle faisoit des macerations de discipline, de haire, de ceinture de fer ; elle jeûnoit très-aus-

terement, & demandoit ſans ceſſe à Dieu miſericorde pour ces miſerables : à peine dormoit-elle une heure tant ſon zele la conſumoit. Le Pere Guilloré étant touché de ſa peine, lui fit donner un cabinet dans la Communauté des Filles qu'il gouvernoit ; elles vivoient avec une merveilleuſe exactitude dans le recueillement, dans le ſilence, dans l'oraiſon, dans la mortification des ſens, du corps & de l'eſprit, & dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Une vie ſi édifiante dédommagea Sœur Louiſe de tout ce qu'elle avoit ſouffert dans la maiſon qu'elle venoit de quitter. Mais ce bon Directeur, qui la vouloit toûjours conſerver dans l'humilité, continuant toûjours de la conduire avec ſévérité, lui défendit de manger avec ces Demoiſelles, & voulut qu'elle mangeât à terre, que toutes la repriſſent de ſes moindres fautes, & qu'elle continuât à demander l'aumône.

Outre ſes exercices ſpirituels & ſes mortifications corporelles, elle portoit la hotte dans les ruës, quoique ce fût pour elle une extrême morti-

fication. L'hiver, ſi elle rencontroit un pauvre qui n'eût pas d'habit ou de chauſſure, elle entroit en quelque porte & lui donnoit ou une juppe ou des bas & des ſouliers ; ſi elle rencontroit quelque pauvre enfant qui mouroit de froid, elle le mettoit ſur ſes épaules ou entre ſes bras pour le porter auprès du feu. Ayant trouvé devant le portail de l'Egliſe de Notre-Dame, une pauvre femme qu'on avoit renvoyée de l'Hôtel-Dieu, qui n'avoit ni argent pour vivre, ni maiſon pour ſe retirer, elle lui aida pour aller au haut de la Place des Victoires, la mit dans une chambre, & lui fournit ſes beſoins. Un jour, ne ſçachant où prendre pour y ſatisfaire, & rencontrant une Dame qui montoit en carroſſe, elle lui dit, avec ſa douceur ordinaire : Madame, voulez-vous acheter le Paradis ? Oüi, ma bonne fille, je le veux aſſurément ; mais que faut-il faire pour l'acheter ? Madame, repliqua-t-elle, le Fils de Dieu dit dans l'Evangile que ceux qui donnent l'aumône ſeront reçûs par les pauvres dans les Tabernacles Eternels. Eh bien ! ma chere Sœur, reprit

prit la Dame, à qui voulez-vous que je faſſe la charité ? A cette pauvre femme qui ſort de l'Hôtel-Dieu, qui n'a aucune reſſource pour ſubſiſter. Cette vertueuſe Dame lui donna ſur l'heure de l'argent, & lui envoya tous les jours du pain & de la viande juſqu'à l'entiére guériſon de ſa maladie.

Je pourrois rapporter pluſieurs actions de cette nature ; mais évitant un détail ennuyeux, il ſuffit de dire qu'elle s'occupoit ſans relâche à procurer du bien aux pauvres, à les inſtruire dans la piété chrétienne, à les conſoler en leurs miſeres, à les ſoulager dans leurs maladies, à leur faire recevoir les Sacremens dans l'extremité de leur mal, à chercher des conditions pour des filles qui n'en avoient pas, à tirer du péril celles qui étoient expoſées aux deſordres. Elle eut le courage de mettre en lieu de ſûreté une fille qui eut recours à elle, voyant que ſa mere, qui avoit peu de crainte de Dieu, vouloit l'engager dans un mauvais commerce. Ceux qui y prétendoient, l'ayant rencontrée dans la ruë, la

menacerent de la tuer si elle ne rendoit la victime de leur passion, & ils lui demanderent qui elle étoit ; elle répondit sans s'effrayer, montrant le ciel, qu'elle étoit d'en-haut ; qu'elle appartenoit à un grand Maître ; qu'elle ne pouvoit leur livrer une créature qui n'étoit au monde que pour servir Dieu, & qu'elle ne craignoit pas de mourir pour le salut de cette ame. Et qui est-il donc, votre Maître, répondirent-ils ? Le voila, Messieurs, reprit-elle, en leur montrant un Crucifix qu'elle portoit toûjours sur elle ; c'est aussi le vôtre, continua-t-elle, il vous jugera à l'heure de votre mort, & vous condamnera aux feux éternels, si vous ne faites pénitence de vos pechés. Etonnés de la fermeté, & encore plus de la vûë du Crucifix, ils la laisserent en paix.

La mort du P. Guilloré nous a caché beaucoup de choses rares de cette sainte Ame, dont nous aurions pû tirer une grande édification. Dieu ayant donc voulu couronner les grands travaux qu'il avoit entrepris pour avancer sa gloire, il le retira de ce monde le vingt-neuviéme de

Juin mil ſix cens quatre-vingt-quatre. Sœur Louiſe s'adreſſa peu après ſa mort au R. P. Maillard de la même Compagnie; comme il étoit déja inſtruit de la conduite extraordinaire que Dieu tenoit ſur cette Ame, il la confirma dans ſes premiers exercices, & lui promit même de faire de nouvelles auſterités avec celles qu'elle pratiquoit déja; elle s'imagina donc une eſpece de cilice affreux, compoſé de deux ais hériſſés d'épingles comme des cardes à carder la laine; ils étoient attachés avec deux chaînes de fer qui lui meurtriſſoient les épaules, & lui couvroient tout le corps, en ſorte qu'elle ne marchoit qu'avec une grande peine, & cependant elle en uſoit deux ou trois fois la ſemaine, ſans rien diminuer de ſes autres auſterités. Elle ſe fit faire un cercueil où elle ſe couchoit toute vêtuë, comme un cadavre dans la biére; & parce qu'elle deſiroit ardemment porter l'image de Jeſus-Chriſt imprimée ſur ſa chair, elle fit rougir au feu un grand Crucifix de bronze & ſe l'appliqua ſur l'eſtomac, en ſorte que cette divine figure reſta

gravée après que la bleſſure fut guérie.

Ses peines intérieures ſe diſſipoient peu à peu, & rentrant dans une profonde paix, elle joüiſſoit pleinement de Dieu dans une ſi grande abſtraction de tout le reſte, qu'elle marchoit dans les ruës auſſi occupée de lui, que ſi elle eût été dans une profonde oraiſon. Sa charité & ſes autres vertus lui acquirent une ſi grande réputation, que généralement tout le monde l'eſtimoit, & pluſieurs perſonnes de qualité recherchoient ſa converſation, pour l'entendre parler de Dieu & des choſes ſpirituelles. Comme elle étoit fort éclairée dans ces matieres, & toute embraſée de zéle, elle répandoit de grandes lumieres dans les eſprits, & enflammoit les cœurs d'un grand amour de Dieu; elle avoit ſur-tout le don de conſoler les affligés & les ſcrupuleux : elle développoit les difficultés, démêloit les embarras des conſciences, diſſipoit les ténébres, calmoit les troubles avec une admirable facilité & une onction toute divine; de ſorte qu'elle combloit les ames de douceur, & les rempliſſoit de

confiance en la miſericorde de Dieu.

Lorſqu'elle parloit des perfections & de l'amour de Dieu, ſes tranſports étoient quelquefois ſi violens qu'elle en tomboit malgré elle en extaſe. Les malades l'obligeoient ſouvent à prier pour eux, & quelquefois ils guériſſoient au même moment qu'elle faiſoit ſa priere. Quelques-uns lui offroient une chambre en leur logis, pour joüir plus commodément de ſon entretien ; quelques autres la contraignoient de manger à leur table, ce qui la mortifioit ſenſiblement, ne pouvant alors s'exemter de prendre une nourriture qui n'étoit point conforme à ſa pauvreté.

Tous ceux qui la connoiſſoient ſe faiſoient un vrai plaiſir de lui donner l'aumône, mais elle n'en retenoit que la moindre partie, & diſtribuoit le reſte aux pauvres. Elle avoit auſſi une grace particuliére pour retirer les ames de leurs deſordres, & pour les mettre dans le chemin de leur ſalut. Il n'y avoit aucun pecheur, quelque obſtiné qu'il fût, qui reſiſtât à ſes diſcours, tant elle repreſentoit vivement la griéveté du peché, la ſévéri-

té des Jugemens de Dieu, ſes bontés infinies, & la grandeur de ſes miſericordes. Ses manieres humbles, ſa voix douce, ſes ſentimens tendres, ſon zéle ardent, ſes lumieres toutes céleſtes, la fécondité de ſes penſées & de ſes raiſons, ſa facilité à s'exprimer, & le tour éloquent qu'elle donnoit à ſes penſées, lui gagnoient les plus endurcis. Les perſonnes les plus ſpirituelles & les plus éclairées apprenoient d'elle de nouveaux ſecrets dans la contemplation, ſa converſation & ſes exemples leur donnoient beaucoup de ferveur & de force pour travailler à la perfection chrétienne.

Mais parce que ſon Confeſſeur craignoit que ces ſuccès ne lui fiſſent concevoir de la complaiſance pour elle-même, il l'accuſoit comme d'une faute très-conſiderable d'aimer trop à parler avec les gens du monde, & de contenter ſon inclination naturelle; il lui preſcrivoit un tems borné afin de moderer ſon zéle, & de lui laiſſer libres les heures qu'elle devoit employer à la contemplation des choſes divines. Il l'entretenoit par

ces humiliations dans de bas ſentimens d'elle-même, & dans l'amour de la retraite qu'elle avoit goûté dès ſon enfance. Néanmoins de-peur d'empêcher les fruits qu'elle faiſoit par ſon commerce avec le monde, il lui permettoit d'y paſſer quelques heures, tant le matin que le ſoir, avec ordre de rentrer enſuite dans ſa ſolitude; & ſi elle remarquoit avoir dit des paroles inutiles, il lui ordonnoit de lécher la terre pour punir ſa langue ; de ſorte que chaque jour étoit conſacré à ſes exercices intérieurs, au ſalut des ames, & au ſervice des pauvres. Tandis qu'elle s'occupoit de cette maniere, Mademoiſelle de Tenery ſa Couſine, qui étoit à Paris depuis pluſieurs mois pour ſes affaires particulieres; & quelques-unes des Filles de la Communauté du P. Guilloré, propoſérent à ce Pere le deſir qu'elles avoient d'aller à Loudun, pour ſervir gratuitement les pauvres de l'Hôpital qui avoient beſoin de ſecours. Elles avoient auſſi la penſée d'y donner une partie de leurs biens, pour contribuer à la ſubſiſtance des malades.

Louiſe deſiroit d'être du nombre, d'autant plus que les perſonnes de qualité la recherchoient avec empreſſement, & lui donnoient de trop grandes marques de l'eſtime qu'elles avoient pour elles. Les Religieuſes de pluſieurs Monaſteres la priérent très-ſouvent de venir les voir ; quelques autres la preſſoient de demeurer avec elles en clôture, pour avoir la conſolation de profiter de ſes entretiens & de ſes exemples. D'ailleurs, les pauvres venoient de tous côtés la prier, avec importunité, de leur chercher des aumônes, ſçachant qu'on ne lui refuſoit rien. Toutes ces choſes la diſſipoient beaucoup, & étoient contraires à l'occupation interieure où Dieu l'appelloit. Le dégoût de ce genre de vie lui prit avec beaucoup de force ; & perſuadée qu'il étoit neceſſaire de ſe retirer de Paris, elle communiqua ſes deſirs & ſes raiſons à ſon Confeſſeur ; il les approuva, comprenant bien qu'un plus long ſéjour en cette ville lui ſeroit un grand obſtacle dans les voies de la Sainteté.

Elle partit pour Loudun avec

quelques-unes de ſes Compagnes, & le voyage fut heureux; mais une d'entr'elles paſſant aſſez près du lieu de ſa naiſſance, jugea à propos d'y aller pour reconnoître l'état de ſon bien; elle pria la Sœur Louiſe de lui tenir compagnie. Mais à peine y fut-elle arrivée, qu'elle fut ſaiſie d'une violente maladie; la Sœur Louiſe, qu'une entorſe de pied tenoit au lit, fut contrainte de ſe lever pour la ſervir : la malade, quoique vertueuſe, ne pouvant digérer le chagrin que ſon mal, qui dura pluſieurs mois, lui cauſoit, exerça d'une grande force, l'obéïſſance, la charité & la patience de la bonne Louiſe, qui ſouffrit en cette occaſion tout ce que l'on peut imaginer de plus humiliant & de plus dur à la nature. Les Adminiſtrateurs de l'Hôpital de Loudun reçûrent très-bien ces charitables Filles, & leur permirent de ſervir les pauvres, d'autant plus facilement qu'elles ne leur étoient point à charge. Elles obſervoient ponctuellement les inſtructions que leur Confeſſeur leur avoit données par écrit pour leur conduite particuliére, &

pour le tems & la maniére de soulager les malades. Ces Messieurs, & tous les habitans furent édifiés de la régularité, de la modestie, de la douceur, de la recollection, du desintéressement & de la charité de ces Servantes de Dieu. Il y eut même une Demoiselle d'une éminente vertu qui s'unit à cette petite Societé, & qui offrit le bien qu'elle possedoit en cette ville pour établir des Religieuses qui servissent les pauvres sans avoir soin du temporel de l'Hôpital, & sans en tirer aucun profit; mais la Divine Providence ne permit pas que cette affaire réüsît. Cependant Louise, qui se tenoit cachée sous un méchant habit de servante, servoit les malades avec tant de joie, les instruisoit avec tant de zéle, les consoloit avec tant de douceur, les assistoit à la mort avec tant d'assiduité, & leur disoit des choses si devotes, que les gens du dehors découvrirent enfin le tresor qu'ils possedoient. Plusieurs la consultoient sur la conduite de leur vie, & recevoient par elle de grandes lumiéres dans les voies spirituelles, & de salutaires avis dans

leurs peines : quelques-uns ne sortoient de sa conversation, qu'enflammés d'amour pour le salut des ames & pour le secours des pauvres ; quelques-autres touchés de ses exemples & de ses discours, rompoient leurs mauvais attachemens, & s'adonnoient tout de bon à la vertu. Louise s'appliquoit sur tout à l'instruction des jeunes filles, qui sont ordinairement les plus propres à recevoir les bonnes impressions qu'on leur donne, & qui en ont le plus de besoin ; & ainsi elle se vit peu à peu assiégée de tous côtés, & presque aussi engagée dans le commerce du monde qu'elle avoit été à Paris.

Ces œuvres de misericorde lui fournissoient de continuelles occasions de rompre sa volonté & de vaincre ses inclinations ; mais de-peur de faire de fausses démarches, elle écrivoit tous les mois à son Confesseur de Paris, & lui rendoit compte de ses actions & de son intérieur ; elle suivoit aussi très-exactement les ordres qu'il lui donnoit par ses lettres, si bien qu'elle dépendoit toûjours de l'obéissance en ses austerités, en ses

exercices ſpirituels, & en ſon travail pour le prochain.

En ce tems-là les Dames, qu'on appelle de l'Union-Divine, employoient leurs amis auprès des Magiſtrats de Partenay au Bas-Poitou, pour établir leur Communauté dans l'Hôpital de cette ville. La Marquiſe Davoir, inſigne bienfaitrice de cet Hôtel-Dieu, le gouvernoit pour lors, aſſiſtée d'une Dame très-charitable & de quelques ſervantes. Le projet de ce nouvel Etabliſſement l'obligea de quitter, en ſorte que les ſervantes reſtant ſeules ſans Supérieure, n'eurent plus les ſoins des malades qu'on ſouhaitoit. Les Adminiſtrateurs qui étoient oppoſés aux Dames de l'Union, eurent recours à Mademoiſelle de Tenery, qui, comme on l'a dit, étoit aſſociée avec ces vertueuſes Filles de l'Hôpital de Loudun. Pluſieurs raiſons particuliéres, mais ſur-tout le zéle qui l'animoit à remettre l'Hôpital de Partenay ſous la direction de Madame Davoir, la portérent à prendre ce parti, à condition que la Sœur Louiſe l'accompagneroit; néanmoins, avant que de donner leur conſente-

ment, elles en écrivirent à leur Confeſſeur de Paris, pour recevoir ſes avis & ſon agrément. En attendant ſa réponſe, la Sœur Louiſe fit une Retraite de huit jours pour connoître la volonté de Dieu, enſuite elle informa ce Pere des ſentimens que le Saint-Eſprit lui avoit communiqués ſur ce ſujet. Le Confeſſeur croyant que c'étoit l'œuvre de Dieu, les engagea de l'entreprendre, ſans avoir égard aux priéres de leurs Compagnes, qui s'efforçoient de les retenir avec elles; il fallut même rompre l'obſtacle que fit une Dame de Paris, laquelle donnoit tous les ans une aumône conſiderable à la Sœur Louiſe, & qui menaçoit de la retrancher ſi elle quittoit Loudun. Elles arrivérent enfin à Partenay, & y furent reçûës avec de grandes démonſtrations d'eſtime & d'amitié. La Marquiſe Davoir ravie d'avoir ce ſecours, reprit le gouvernement de l'Hôpital, où les choſes qui étoient déja ſur un bon pied, ſe perfectionnérent davantage.

Louiſe, que Mademoiſelle de Tenery ſecondoit autant que ſes forces

le lui permettoient, contribua beaucoup à mieux regler les domeſtiques. Ce fut par ſes ſoins & par ſon activité que les pauvres furent ſervis avec plus d'affection & de promtitude, que les exercices de piété ſe multipliérent, & que les inſtructions des malades, ſur les devoirs du Chrétien & ſur les vérités de la Religion, devinrent plus fréquentes. On leur fit des Exhortations propres à leur inſpirer la patience, & à leur enſeigner les moyens d'uſer ſaintement de leurs ſouffrances. La charitable Fille traitoit les membres de Jeſus-Chriſt d'une maniere ſi douce & ſi engageante, qu'elle n'avoit nulle peine à les conſoler, à les encourager, à les faire approcher ſouvent des Sacremens, & à leur faire pratiquer les vertus ſolides. Mais ſur tout elle s'appliquoit à les diſpoſer, dans les approches de la mort, à recevoir ſaintement les derniers ſecours de l'Egliſe; elle ne les abandonnoit ni jour ni nuit, & elle leur ſuggeroit tous les actes de vertus que l'on peut faire en ces derniers momens : elle redoubloit auſſi ſa ferveur & ſes prie-

res pour leur obtenir de Dieu une bonne mort. Sa charité ne se bornoit pas au tems de leurs maladies; elle les formoit pour l'avenir, & leur apprenoit à exercer les vertus propres à leur état. Si le tems de leur convalescence étoit trop court pour les bien établir en la piété, sa charité saintement ingenieuse leur procuroit quelque occupation dans l'Hôpital, afin qu'elle pût les instruire plus à fond, sans être obligée de les faire vivre aux dépens de l'Hôpital.

Il n'y avoit rien de si vil ni de si pénible dans le service des pauvres qu'elle ne fît avec un plaisir qui éclatoit sur son visage. Elle fournissoit aussi à plusieurs enfans qu'elle instruisoit, de quoi se nourrir & se vêtir, & le peu qu'elle avoit sembloit se multiplier entre ses mains. Le dur traitement que lui faisoient quelques pauvres, ne l'empêchoit pas de les assister & de les servir, sans avoir égard, ni à leur fâcheuse humeur, ni à la répugnance qu'elle sentoit elle-même à les supporter & à leur faire du bien, & son zéle la rendoit

infatigable. Outre les entretiens particuliers, elle apprenoit aux enfans des Cantiques ſpirituels pleins de ſaintes inſtructions, pour ôter le goût & l'uſage des chanſons profanes; elle enſeignoit la Doctrine chrétienne aux ignorans. Elle faiſoit ſouvent des prieres très-ardentes, & des macérations de corps très-rigoureuſes, pour obtenir du ciel la converſion des pecheurs, & la deſtruction du peché; & comme ſon humilité lui perſuadoit qu'elle étoit la plus criminelle du monde, elle ſe cachoit en quelque lieu écarté, & ſe mettoit au col la corde remplie de longues épingles, afin de faire amende honorable à Dieu pour ſes pechés & pour les pechés des autres. Dieu verſoit tant de bénédictions ſur ſon travail, qu'elle ne manquoit jamais ſon coup. Les ſoldats les plus endurcis & les plus inflexibles à tout ce qu'on leur pouvoit dire, devenoient doux comme des agneaux lorſqu'elle leur avoit parlé, & ils demandoient avec empreſſement à ſe confeſſer & à participer aux Divins Myſteres. Le ciel lui donnoit quelquefois, par avance,

l'avis

l'avis de la converſion des perſonnes qu'il lui inſpiroit d'entreprendre. Une fille de qualité, à qui il ne manquoit que la bonne Religion pour arriver à la perfection, fut de ce nombre. Quoique convaincuë depuis pluſieurs mois des Vérités Catholiques, elle ne pouvoit ſe reſoudre à les embraſſer ſincérement : Louiſe, animée d'une parfaite confiance en Dieu, après beaucoup de prieres, de jeûnes & d'auſterités, triompha de cette ame indocile à la Grace divine, & l'enflamma d'une charité ſi ardente, qu'elle s'eſt dévoüée au ſervice des pauvres, & qu'elle occupe maintenant la place de ſa chere Maitreſſe en Jeſus-Chriſt dans l'Hôpital de Partenay. Dieu l'écoutoit auſſi favorablement lorſqu'elle lui demandoit la ſanté des malades ſuivant le mouvement de l'Eſprit divin qui l'y excitoit : elle connut par une lumiere d'en-haut la maladie de Mademoiſelle de Tenery, quinze jours avant qu'elle arrivât, & elle en reſſentit une très-vive douleur ; nsanmoins elle ne fut inſpirée de prier Dieu pour ſa guériſon, que quand cette chere compagne de ſes travaux fut

réduite presque à l'agonie ; au même instant la malade se trouva mieux, & recouvra enfin ses forces. Quelques-uns attribuent encore à ses prieres le rétablissement de leur santé, & quelques-autres leur délivrance des peines intérieures dont personne n'avoit pû les affranchir. Monsieur Olivier Curé de Saint Jean à Partenay, assés connu pour son sçavoir & sa vertu, a éprouvé lui-même l'efficace du credit de la Sœur Louise auprès de Dieu. Une fiévre continuë de quinze jours, & les remédes qu'il avoit pris, l'avoient extremement affoibli ; il eut recours à la Servante de Dieu ; elle le visita, pria pour lui, & l'assura qu'il ne mourroit pas de ce mal, & que Dieu le laissoit au monde pour y procurer sa gloire ; sur l'heure même il fut délivré de sa foiblesse de corps & de son abattement d'esprit ; deux jours après il n'eut aucun ressentiment de fiévre, & ses forces se rétablirent presque tout d'un coup. Dans une autre occasion elle fit mettre en prieres tous ceux qui assistoient un malade, que son délire rendoit incapable de la

ſainte Communion, & au même moment la raiſon lui revint; on lui adminiſtra les ſaints Sacremens, qu'il reçut en paix, & mourut de même.

Sa charité s'étendoit encore ſur les ames qui expient le reſte de leurs péchés dans le Purgatoire, & elle leur procuroit autant de prieres qu'elle pouvoit, outre celles qu'elle offroit à Dieu avec de grandes auſterités.

Pendant que Louiſe conſumoit ainſi ſes forces dans le culte de Dieu, & dans le ſervice du prochain, elle acheva le cours de ſa vie, comme une victime que l'amour divin immoloit au Seigneur. L'Hôpital de Partenay étoit rempli de malades qui avoient le pourpre & des fiévres très-malignes; elle les aſſiſtoit jour & nuit, ſans prendre ni repos, ni ſoulagement, ni précaution contre le mal: ſa charité étoit infatigable, elle croyoit ne faire jamais aſſez de bien à des perſonnes qu'elle pouvoit voir ſouffrir ſans en être touchée juſqu'aux larmes, car ſa vive foi les lui repreſentoit comme Jeſus-Chriſt même qui ſouffroit dans ſes membres.

Elle fut enfin saisie de ce mal, mais elle le cacha au commencement, & ne le déclara qu'à l'extrémité à Mademoiselle de Tenery.

Dès qu'elle fut au lit, prévoyant bien qu'elle mourroit de cette maladie, elle conjura ses compagnes de demander à Dieu pardon pour elle. Dans le délire que sa fiévre lui causa, elle parloit comme un Ange des grandeurs de Dieu, & des perfections de la sainte Vierge; quelquefois elle chantoit ces paroles : *Tota pulchra es Maria, & macula non est in te.* Comme elle avoit un longue habitude à obéir à toutes sortes de personnes, lorsqu'on lui ordonoit de se taire, elle gardoit le silence même dans ses plus profondes rêveries, lesquelles néanmoins n'étoient pas continuelles; car elle avoit de longs intervalles, pendant lesquels elle se confessa à Monsieur Antoine Babin, ancien Curé de S. Laurent, son Confesseur ordinaire, & reçut à genoux sur son lit le Corps de Jesus-Christ avec un ardent amour, une profonde humilité, & une grande confiance.

Dans ces transports d'esprit, Dieu

ſembla lui faire connoître le favorable jugement qu'elle ſubiroit, & le peu de tems qu'elle ſeroit en Purgatoire; car elle s'imagina voir dans une grande ſalle deux Juges pleins de majeſté, & vêtus de robes d'écarlatte; lorſqu'elle fut preſentée à leur tribunal, ils ne la blâmerent pas, & ne lui firent aucun reproche de ſes fautes, mais ils lui commanderent de paſſer dans une chambre où il y avoit des lits garnis de rouge; à peine y fut-elle entrée qu'ils la rappellerent, & la renvoyerent avec beaucoup de douceur.

Ses entretiens avec Dieu étoient continuels & très-fervens; ſa patience à ſupporter la douleur que ſa maladie lui cauſoit étoit admirable, ſa ſoumiſſion aux perſonnes qui la gouvernoient étoit entiere, elle ne demandoit rien, elle ne refuſoit rien; elle ne marquoit aucune répugnance à faire tout ce qu'on lui preſcrivoit; elle joüiſſoit d'une grande tranquillité d'ame, pendant que ſon corps ſouffroit cruellement. Autrefois la penſée des Jugemens de Dieu la jettoit dans d'étranges alar-

mes ; mais la mort lui parut alors très-douce, & elle l'accepta avec une parfaite conformité à la volonté de Dieu ; auſſi eſt-ce la récompenſe que ce Pere de miſericorde & ce Dieu de toute conſolation donne aux gens-de-bien. En ce moment où les pecheurs ſont deſolés, il fait goûter pour l'ordinaire aux ames qui ont redouté ſes Jugemens, une douceur toute celeſte, accompagnée de je ne ſçais quelle aſſurance de leur ſalut éternel; au contraire les méchans qui ont mépriſé les Jugemens de Dieu & la vertu, tombent dans le deſeſpoir. Oh ! que ceux-là ſont heureux, qui pénétrés de cette crainte ſalutaire, vivent de la vie des Saints, pour mourir de la mort des Saints.

Cependant le délire de Louiſe étant ceſſé, l'ancien Curé de Saint Laurent lui donna la ſainte Euchariſtie en forme de Viatique, & enſuite l'Extrême-Onction. Comme alors elle avoit l'eſprit libre, la connoiſſance entiére, & le jugement ſain, elle redoubla ſa ferveur, pour recevoir ces deux Sacremens le plus ſaintement qu'elle pourroit. Enfin, les forces

du corps étant épuisées, elle perdit la parole & entra dans l'agonie sur les neuf heures du matin ; alors une forte convulsion lui ôta la connoissance, & l'usage des sens ; une heure après elle recouvra l'un & l'autre ; ensuite la fluxion qui lui tomboit sur la poitrine, commençant à la suffoquer, elle souffrit de très-grandes douleurs jusqu'à dix heures du soir. Il sembla que Dieu ne lui rendît le sentiment & la connoissance que pour lui donner moyen d'expier par ses souffrances le reste de ses pechés. Mademoiselle de Tenery lui ayant demandé si elle sentoit quelque consolation dans ses douleurs, elle répondit qu'elle étoit parfaitement soutenuë par la Grace, & consolée très-sensiblement, quoiqu'elle souffrît beaucoup. Le Curé de l'Hôpital, & celui de Saint Jean lui suggeroient tous les actes qu'on a coutume de produire en ces momens ; elle les goûtoit avec amour, autant que sa foiblesse le permettoit : enfin, pendant qu'on recitoit les Prieres de l'Eglise pour les Agonizans, elle rendit douce-

ment son esprit à Dieu, sur les onze heures du soir, le premier de Juillet mil six cens quatre-vingt-quatorze, après une maladie d'onze jours, dans la cinquante-cinquiéme année de son âge.

On peut juger par tout ce que nous avons rapporté jusqu'ici, qu'elle étoit une des plus saintes filles de ce siécle. Il n'est pas de vertu chrétienne qu'elle n'ait possedée dans un degré très-sublime ; elle étoit extrémement humble, courageuse pour le service de Dieu, charitable envers les Pauvres, mortifiée en toutes choses ; fidelle à la Grace divine, constante en ses resolutions, détachée d'elle-même & des créatures, généreuse & libérale envers le prochain, élevée en une très-éminente contemplation, embrasée de l'amour de Jesus-Christ & de sa très-sainte Mere, penetrée d'une tendre devotion envers les Saints, & particuliérement à Saint Joseph qu'elle appelloit son Directeur, à Saint Jean l'Evangeliste, parce qu'il étoit favori de Notre-Seigneur, & à Saint Ignace, parce qu'il a travaillé dans ces derniers

niers tems au ſalut des ames ; elle étoit inſatiable de ſouffrances, implacable ennemie du peché, très-zelée pour ſauver les ames, chaſte comme un Ange, très-éclairée dans les voies de Dieu, & très-parfaite en toutes ſortes de vertus.

Lorſqu'on eut appris ſon décès, on parla d'elle comme d'une Sainte, & chacun ſe fit un honneur d'aſſiſter à ſes funerailles : les Magiſtrats s'y trouvérent en Corps. Elle avoit demandé d'être inhumée parmi les Pauvres dans le Cimetiere de l'Hôpital, mais Mademoiſelle de Tenery obtint qu'on la mît comme ſa parente, avec ſes ancêtres, dans leur Chapelle qui eſt dans la Paroiſſe de Saint Jean. Le concours du peuple fut grand ; la plûpart diſoient qu'ils n'alloient pas pour prier Dieu pour elle, mais pour la prier & pour implorer ſon ſecours. Ce ſaint corps fut mis dans le même endroit où l'on avoit enterré un Prêtre d'une vertu conſommée, grand-oncle de Mademoiſelle de Tenery, & ſi humble qu'il ordonna qu'on ne gravât ſur ſa tombe qu'une Croix pour toute arme.

Depuis ce tems le tombeau de cette Servante de Dieu eſt frequenté par pluſieurs perſonnes qui y font des Neuvaines; ceux même qui ſembloient ne plus croire le bien qu'on diſoit d'elle, ne peuvent s'empêcher de publier ſes vertus, & les choſes extraordinaires qu'on lui attribuë.

C'eſt ainſi que Dieu a ſoin de faire éclater la ſainteté & la gloire des ames fidelles, qui ſe ſont humiliées pour l'amour de lui, & qui lui ont procuré tout l'honneur qu'elles ont pû pendant leur vie mortelle. Au reſte, on n'a pas jugé neceſſaire de marquer ici au long ſes vertus, puiſque toute ſon hiſtoire en eſt une continuelle relation; mais l'on rapporte dans le livre ſuivant quelques-unes de ſes Lettres, parce qu'elles ſont pleines de ſentimens très-édifians, & très-capables d'exciter le Lecteur aux plus ſolides vertus du Chriſtianiſme.

LETTRES
DE MADEMOISELLE
DE BELLERE
DU
TRONCHAY.

LIVRE CINQUIE'ME.

RIEN ne peut marquer plus fidelement les ſentimens & les vertus de Sœur Louiſe que les Lettres qu'elle a écrites à ſes Confeſſeurs, par obéïſſance, pour leur rendre compte de ſon intérieur & de ſa conduite. Comme elle étoit fort ſimple & fort ſincere, elle raconte les choſes qui la regardent ſans déguiſement, & d'une maniére naturelle

& agréable ; mais de crainte de tomber dans les redites, on ne mettra ici que les Lettres les plus considerables & les plus neceſſaires pour le deſſein que l'on ſe propoſe.

LETTRE PREMIERE.

A M. BRIARD.

Elle le prie d'avoir ſoin de ſon ame, & lui marque les deſirs qu'elle ſent pour ſa perfection.

JE vous ai une extrême obligation, Monſieur, de l'honneur que vous me faites de me permettre de vous écrire ; & je n'aurois pas tant tardé à vous en faire mes très-humbles remerciemens, ſi j'avois cru qu'ils ne vous euſſent pas été deſagréables. Vous m'avez laiſſée depuis pluſieurs ſemaines ſans aucun ſecours, Dieu en ſoit loüé ; vous avez ſans doute obéi aux ordres de la Providence qui vous a inſpiré de m'abandonner, pour me punir de mes crimes ; mais comme mon divin

Maître eſt infiniment bon, il a eu enfin pitié de moi en vous portant à me faire une viſite, car j'avois grand beſoin des bons avis que vous m'avez fait la grace de me donner. Je vous prie très-inſtamment, Monſieur, de continuer vos ſoins charitables, & de ne vous pas rebuter de la diſſipation de mon eſprit, & du grand flux de paroles que vous avez remarqué en moi; je vais m'appliquer à m'en corriger, & j'eſpere, avec la grace de Dieu & le bien de votre conduite, que je n'aurai pas grande peine à changer. Je ſçai que le ſilence eſt le nœud de la perfection, & je tâche, autant que je le puis, à le garder, car je deſire ardemment de plaire à mon Jeſus; mais je vous prie de m'enſeigner la maniere de lui être agréable; je vous promets que je ferai très-exactement tout ce que vous me preſcrirez: ne craignez pas de me faire aucune peine, on fait tout avec la Grace divine: je me ſens, par la miſericorde de Dieu, ſi diſpoſée à tout ce qu'il voudra, que ſi je devenois encore auſſi fole que j'ai été, je l'en beni-

rois. Il faut accomplir en tout ſa très-ſainte volonté; la créature doit ſervir de quelque choſe à ſon Créateur : que m'importe en quel état il me mette, je dirai toûjours comme mon aimable Jeſus : Mon Dieu, & mon Pere, que votre volonté ſoit faite, & non la mienne. J'ai bien beſoin de reſignation, car ſans ceſſe il m'arrive des choſes fâcheuſes; mais être ſans croix, c'eſt être ſans Jeſus. Je vous ſupplie, Monſieur, de prier Dieu pour M. Guilloüard qui a été mon Confeſſeur, il y a un peu de tems qu'il eſt mort. Je n'ai preſque point de ſecours ſpirituels, car M. de Cheneviere a mille affaires; c'eſt pourquoi, Monſieur, je mets toute ma confiance en vous, & j'eſpere de votre charité, que vous me donnerez toute l'aſſiſtance que la majeſté de Dieu demande de vous. Quoique je ne merite pas que vous faſſiez la moindre démarche pour moi, j'eſpere néanmoins que vous me ferez la grace de venir quelquefois ici; vous imiterez en cela mon divin époux qui ſe plaiſoit plus avec les pauvres d'eſprit, les ignorans & les pécheurs,

qu'avec les autres; je crois auſſi que c'eſt votre unique plaiſir; & le mien eſt d'être avec tout le reſpect imaginable: Votre très-humble & obéïſſante ſervante, LOUISE du néant.

De la Salpêtriere le 6 Decembre 1679.

LETTRE II.

AU MESME.

J'Ai reſolu devant mon Dieu, mon très-cher Pere, de vous être plus obéïſſante que je n'ai fait; je commence par vous rendre un compte très-exact de toute mon ame. J'ai reſſenti preſque toute la ſemaine de furieuſes peines d'eſprit, mais je ne veux pas vous en parler pour me plaindre, ni pour me ſoulager, car je ſuis une miſerable qui merite des peines infinies, ſans aucune conſolation; toutes les créatures ne m'en ſçauroient donner aſſez ſur la perte que j'ai faite; c'eſt que Dieu ne veut plus de moi, il a été obligé de m'abandonner à mes ennemis & à moi-même, parce que je perſiſte

dans mes fautes, ſans prendre ſoin de m'en corriger ; cependant je tremble de peur de commettre quelque gros peché. Ces jours paſſés, j'étois en ſi grande colere conrre moi, qu'il me prenoit envie de me donner mille coups ; mes peines devinrent encore plus inſupportables lorſque je voulus me vaincre moi-même. La violence que je me faiſois pour me dompter, mettoit la nature au deſeſpoir : j'ai auſſi eu de grandes tentations ſur mon ſalut ; mais quoique j'aye lieu d'appréhender que l'enfer ne devienne mon funeſte partage, je n'en ai point, par la miſericorde de Dieu, l'ame troublée. Je ne ſens d'autre deſir que celui d'aimer Dieu, & d'accomplir ſa très-ſainte volonté ; rien ne peut me plaire, que d'entendre parler de lui, ou d'être ſeule avec lui. Je vous puis aſſurer, devant la divine Majeſté, en preſence de laquelle je vous écris, que les maladies, les injures, les affronts, les humiliations qu'on me fait, & celles que je recherche moi-même, quoiqu'elles affligent beaucoup la nature, me plaiſent, &

que j'ai de la joie que tout venge Dieu. Mais ce n'eſt pas aſſez, mon bon Pere, je vous prie de prendre ſes interêts contre moi, & de le venger; vous ferez très-bien de veiller ſur mes actions, & de me faire marcher droit ſans m'épargner; vous vous êtes chargé de moi, Dieu vous en demandera compte; appliquez-vous, mon bon Pere, à me faire executer ſa ſainte volonté, & marquez-moi, s'il vous plaît, les mortifications de corps, les heures d'oraiſon & les lectures que je dois faire dans ma ſolitude, & défendez-moi d'en ſortir que pour les choſes neceſſaires. Le deſir de l'oraiſon & des mortifications intérieures & extérieures s'augmentent inceſſamment, & je crois que cela m'eſt plus neceſſaire que le pain. Vous ſçavez aſſez ce que Dieu demande de moi; je ne ceſſe de vous le montrer dans mes entretiens depuis que j'ai l'honneur de vous connoître; mais puiſque vous avez tant d'humilité que de ne pas vous fier à vous-même, quoique vous n'ayez que trop de lumiéres & de ſageſſe pour me conduire, je

consens & me soumets à la volonté que vous avez de faire connoître au R. P. Cesar l'attrait que Dieu me donne pour la pénitence, l'oraison, la lecture, le service du prochain, & la priére pour la conversion des ames. Je me mets volontiers devant Dieu comme une victime, toûjours prête à s'immoler pour sa gloire & pour le salut des pécheurs. Vous direz au R. Pere, si vous le jugez à propos, que Dieu me veut dans une vie cachée & solitaire, & que je ne dois sortir de ma solitude que pour chercher des rebuts & des affronts en demandant l'aumône de porte en porte; car je suis resoluë de prendre le parti de Dieu contre moi-même, & de faire gémir la nature en lui donnant tout ce qu'elle ne voudra point. Vous sçavez quelle pénitence la grandeur & le nombre de mes péchés m'obligent à faire; c'est à vous à me la prescrire, ou à me la permettre, comme il vous plaira; pour moi, je ne veux plus avoir soin que d'obéir: je ne suis plus à moi; mon cœur, mon ame, mon corps, & tout ce que je suis, est le

domaine de Dieu ; il vous l'a mis entre les mains pour le cultiver & le faire valoir ; c'eſt votre affaire, penſez-y bien. Je ſuis, &c.
De la Salpêtriere le 15 *de Janvier* 1680.

LETTRE III.

AU MESME.

PUiſque vous avez la charité, mon très-cher Pere, d'envoyer ſçavoir comment je me porte, je vous dirai que je ſuis mieux, graces à Dieu, qui a inſpiré à votre bonne Fille la Sœur de la Croix de me rendre tous les ſervices poſſibles; elle ſe donne la peine de m'apporter elle-même tout ce qui m'eſt neceſſaire, & de me le ſervir à genoux, & m'entretient fort agréablement, comme on feroit une perſonne qui vaudroit quelque choſe. Mais, mon Pere, que dites-vous de cela, êtes-vous d'avis qu'on traite ſi bien une miſerable, qui ne devroit vivre que de cendres détrempées dans ſes larmes? Sincerement, mon Pere, il n'y a point de

pénitence que je ne doive faire pour expier tous mes crimes ; je ſuis dans un lieu propre à la faire, & néanmoins on me la défend. J'eſpere pourtant que quand vous viendrez nous voir, vous me donnerez des moyens de faire aller ce vilain frere l'âne à grands coups de bâton, comme vous lui avez promis ; je ſuis reſoluë de lui en donner tout ſon ſaoul, je vous ſupplie donc de ne le pas flatter ; il faut remplir ma deviſe : *Ou mourir, ou ſouffrir ſans conſolation.* Pendant que je fais engraiſſer ma bête, mon ame maigrit, elle deviendroit même l'eſclave de celui qui lui doit être aſſujeti : Allons donc à pas de géant à la pénitence pour plaire à ce Bien-aimé ; je ſouhaite que ma vie ſoit toute crucifiée, afin d'imiter en quelque façon mon Jeſus. Oüi, très-cher diſciple du Sauveur, je veux être une holocauſte vivante devant la Majeſté divine ; mais, mon aimable Pere, demandez-lui pour moi ſa très-ſainte Grace, ſans laquelle ne je puis rien accomplir des deſſeins qu'il a ſur moi ; j'eſpere qu'il ne vous refuſera rien, parce que vous êtes

son intime ami, & que vous avez un grand commerce avec lui. Je ne sçaurois vous en dire davantage, parce que je vous écris entre deux Agonizans; il faut que je quitte à tout moment pour crier à droite & à gauche, *Jesus Maria.* Je suis, &c.

De la Salpêtriere le 7 Février 1680.

LETTRE IV.

AU MESME.

IL y a deux jours, mon très-cher Pere, que je garde le lit, & que j'ai la fiévre, avec une fluxion sur la poitrine, qui dure depuis quinze jours : j'en rends graces à Dieu, car ce mal m'empêche de dormir, de sorte que je passe très-souvent les trois parties de la nuit à contenter mon ame par les doux entretiens qu'elle a avec son divin époux. Il me permet, par une faveur singuliére, de lui parler très-familiérement; mais avant que d'entrer en conversation avec lui, je me regarde comme une créature très-indigne de cet

honneur ; néanmoins ce que vous m'avez dit il y a quelque tems, & vos écrits admirables, m'animent puiſſamment. J'avois l'eſprit tout démonté la premiere fois que vous vintes ici ; les ſéchereſſes & les diſtractions (quoique je n'y conſentiſſe pas) me donnoient beaucoup de peine : elles venoient des infidélités que j'avois faites à mon aimable Jeſus, ce qui l'avoit obligé de me quitter. O mon cher & divin époux, le moyen de vivre ſans vous! Je ne veux jamais vous déplaire ; & je fais une promeſſe ſincére, devant le Pere Eternel, votre ſainte Mere & toute la Cour céleſte, que rien au monde ne me ſéparera jamais de votre divine preſence : pour exécuter le deſſein que je prens d'être unie continuellement à vous, je pratiquerai, aidée de votre Grace, toutes les vertus que mon Pere Directeur a la charité de m'enſeigner. Je trouve, mon cher Pere, que vous répondez de moi dans un endroit de votre Dialogue, vous le pouvez faire ſûrement ; car je ſuis reſoluë à tout cela ; ne croyez pas, s'il vous plaît,

que je manque de courage, parce que je ne ſuis qu'une fille. Je vous ferai voir un eſprit mâle dans un corps de fille, & je vous montrerai que toutes les mortifications que vous m'ordonnerez ne m'épouvanteront point; je voudrois qu'elles fuſſent quatre fois plus grandes : ne ſçavez-vous pas que rien n'eſt impoſſible à un cœur qui aime, & que l'amour eſt plus fort que la mort? De plus, ſi Dieu me fait la grace de vouloir que vous me conduiſiez, j'eſpére arriver à un port aſſuré. Je ſçais que je ſuis ſur une mer orageuſe, où je ne vois qu'écueils de tous côtés : vous n'ignorez pas le naufrage que je peux faire faute d'un bon pilote; ayez donc compaſſion de ma pauvre ame, qui a coûté le Sang d'un Dieu. Je vous ſupplie, mon cher Pere, de m'apporter une groſſe poignée d'abſinthe, car je vais commencer à mortifier tous mes ſens de la bonne maniére. Je ne demanderois à mon Jeſus qu'une petite cellule qui ne pût loger que moi, avec un ais pour me coucher, & du pain & de l'eau, afin

de mener une vie cachée. Ah! chere ſolitude, que j'ai aimée toute ma vie, ne te poſſederai-je jamais? Non, malheureuſe Louiſe, tu ne la poſſederas pas : Tu en as fait un trop mauvais uſage! Souviens-toi que tu la cherchois autrefois pour t'y divertir avec quelque inſtrument qui te charmoit l'oreille, avec le ramage de quantité d'oiſeaux que ton chant attiroit pour faire une agréable mélodie; tu y paſſois la moitié du jour, & tu t'occupois à lire & pleurer, cherchant le ſouverain Bien. Helas! que de tems perdu, que tu ne recouvreras jamais! Ne devrois-tu pas pleurer comme un Saint Pierre & comme une Madeleine, & manger ton pain détrempé de tes larmes, parce que tu as offenſé un Dieu ſi bon, qui t'a tiré de tant de dangers? Ah! que le ſouvenir de mes péchés m'afflige! Je vous conjure, mon bon Pere, d'en demander à Dieu pardon pour moi, & de ne dire jamais la ſainte Meſſe ſans vous ſouvenir de moi; proteſtez à Dieu pour moi que je veux ſouffrir avec patience toutes les peines qu'il lui plaira, que je

baiſerai

baiſerai & adorerai ſa main précieuſe quand elle me châtiera ; enfin, ſoyez perſuadé que je ſuis reſignée ſans reſerve à la volonté de Dieu.

De la Salpêtriere le 20 *Février* 1680.

LETTRE V.

AU MESME.

DEpuis que j'ai eu l'honneur de vous voir, mon très-honoré Pere, j'ai été très-mal, & mes foibleſſes ont été extrêmes ; mais avec cela j'ai reſſenti beaucoup de joie, parce que ma maladie me faiſoit eſperer que j'irois dans peu de jours joüir entiérement & ſans milieu de mon aimable époux, quoi que je lui ſois bien infidelle, car vous ſçavez que j'ai perdu ſa preſence pendant plus d'une demi-heure ; j'ai été aſſez miſerable pour lui dire que je n'oſerois plus penſer à lui, parce que ſon amour me conſume : je m'en repens, & je lui promets de ne me jamais ſéparer de lui ; qu'il en arrive ce qu'il pourra, j'irai par-tout criant :

Amour, amour, je ne veux plus vivre que du divin amour, & je prens une forte resolution de ne rien faire qui ne soit agréable à mon divin amour ; je ne quitterai jamais son service pour aller me réjoüir, comme je fis dernierement, lorsque je vis ma chere Sœur de la Croix, que j'ai préféré au service que je rendois à une de mes maitresses les Pauvres ; mais pour me punir de cette satisfaction, je me suis privée de la voir quelque tems, & parce que d'ailleurs je craignois de m'y attacher ; néanmoins puisque vous voulez bien que je lui parle, je le ferai, en me gardant de ses charmes innocens. Mais, mon cher Pere, je porte envie à son amour pour le cœur de mon adorable époux, car je vous assure qu'elle aime si ardemment cet aimable époux, qu'elle est toûjours avec lui, & qu'elle est devenue ma rivale : Donnez-moi, je vous prie, quelque moyen de la surpasser dans cet amour, & vous ferez un miracle dans votre fille Louise du néant.

De la Salpêtriere ce 2 Mars.

LETTRE VI.

AU MESME.

VOus ſerez mal ſatisfait, mon très-cher Pere, quand vous apprendrez toutes mes fautes; qui ſont cauſe que mon divin amour ne me regarde plus. Si je vous ai prié de permettre que j'écrive tous les ſoirs les péchés que j'aurai faits chaque jour de la ſemaine, & de vous les envoyer le Dimanche, c'étoit afin d'en recevoir le châtiment & les remedes neceſſaires pour m'en corriger : je tremble de la peur que j'ai de me relâcher ; vous ſçavez bien que mon cher Amour ſe fâche quand je fais quelque choſe qui lui déplaît ; il me quitte pour long-tems, & me laiſſe ſans aucune eſperance de retour ; je demeure là comme une pauvre deſolée, & très-ſouvent je me renferme pour pleurer ; je m'écrie tout haut : Ah ! mon bien-aimé, eſt-il poſſible que cette miſerable vous offenſe toûjours ! J'ai crû il y a

quelques jours, que je n'aimois plus; cette penſée me fit ſouffrir le martyre : je ne crois pas que vous euſſiez pû vous empêcher de verſer des larmes, ſi vous aviez entendu les lamentations que je faiſois ; je m'en prenois à ma raiſon, & je lui diſois : Tu n'es pas raiſon, puiſque tu ne m'aides pas à aimer conſtamment Jeſus, qui eſt ſi digne de mon amour. Je m'en pris encore à la nature corrompuë ; elle voulut auſſi-tôt s'excuſer ; je me mis en colere contre elle, & je lui diſois : Tais-toi, miſerable, je te perdrai ; & alors je me mis ſur la tête une couronne de pointes de fer, & l'enfonçai le plus que je pûs. Je déclarai à cette lâche une guerre irreconciliable, parce qu'elle me met toûjours mal avec mon cher Amour : pour la mortifier davantage, je mêlai de l'ordure avec le pain qu'elle mangeoit : elle voulut y reſiſter, mais je la contraignis à l'avaller, malgré ſa répugnance. Quand il m'a fallu lever ce matin à quatre heures, cette vilaine pareſſeuſe m'alleguoit pluſieurs raiſons pour m'en empêcher : elle diſoit tantôt qu'elle

avoit mal à la tête & au cœur, tantôt qu'elle avoit le corps tout fatigué, tantôt qu'elle sentoit beaucoup de douleur à l'estomac ; enfin la bonne bête trouvoit toûjours quelque excuse : je ne l'ai pourtant point écoutée, & n'ai point quitté les autres mortifications. Mais, mon bon Pere, que ferai-je pour l'éteindre tout-à-fait ? Je vous prie d'en donner les moyens à votre fille du néant.

LETTRE VII.

AU MESME.

De la Salpêtriere, le Dimanche des Rameaux.

JE n'ai osé vous écrire pendant votre maladie, mon cher Pere, de-peur de l'augmenter par le détail de mes souffrances, qui m'ont jetté dans une langueur fort difficile à supporter. Pour mon miserable corps, il n'importe qu'il ait bien du mal ; mon ame est tombée dans une létargie qui me donne bien des alarmes : c'est cet

état qui me faiſoit trembler lorſque j'y penſois, & que je craignois plus que l'enfer; je veux dire cet état de relâchement & d'infidelité à Dieu. Il m'a dépoüillé, ce Dieu ſi aimable, des biens qu'il m'avoit donnés, pour punir mes lâchetés & mon peu de correſpondance à ce que j'ai connu qu'il deſiroit de moi. Or comme je vous ai dit pluſieurs fois qu'il vouloit que je menaſſe une vie toute crucifiée, toute cachée & toute intérieure, la trop longue fréquentation avec les créatures m'en a éloignée. Ah! qu'elle eſt dangereuſe pour moi! car je ſuis trop facile & trop complaiſante; c'eſt ce qui a obligé Dieu à me rebuter. Comprenez par là, mon Pere, les peines que j'endure; rien ne peut me conſoler, ni diſſiper mes douleurs; tout ce qu'il y a de créé m'eſt inſupportable, & je ne puis me ſouffrir moi-même. Oh! quel pitoyable changement! moi qui ne voulois que Dieu, qui mettois toute ma félicité à penſer à lui ſeul, qui ne paſſois guére de tems jour & nuit ſans être occupée de ſa preſence, qui faiſois mes délices de

la contemplation de ſes grandeurs & de l'amour de ſes bontés ! Et depuis que je me ſuis engagée dans le commerce du monde, il me ſemble que je ne l'aime plus, & que je ſuis privée de tous ſes dons. Les incommodités du corps, & les peines d'eſprit me rendent pareſſeuſe à me lever, & me donnent de l'horreur des mortifications ; les ſéchereſſes & les diſtractions m'inquiétent dans l'oraiſon ; enfin, je ne crois pas pouvoir reſiſter long-tems à tant de peines intérieures & extérieures ; néanmoins qu'il faſſe par ſa miſericonde ſa ſainte volonté ſur moi ; il ſçait bien que ce n'eſt qu'à cauſe de lui & en vûë de lui que je ſouffre, & que je voudrois paſſer tous les momens de ma vie à l'aimer & à le ſervir ; que je deſire vivre de la maniére qu'il m'a inſpirée dès mon bas âge. Mais helas ! je ne pratique pas tout ce qu'il m'a commandé ; cependant j'accepte de toute mon ame tous les tourmens qu'il lui plaira de m'envoyer, & je les veux endurer ſans chercher aucuns remedes ni conſolations. Je ne ſçais ſi j'oſerai vous dire, ſi ce grand Dieu, dont les deſ-

seins sont toûjours adorables, semble permettre que les créatures me fréquentent pour augmenter mes souffrances ; car dès qu'on a goûté la vie intérieure, où l'on apprend à connoître Dieu & à l'aimer, & que l'on est tiré & arraché de cet état pour entrer dans un état d'action & de dissipation, il semble que l'on sort du paradis pour entrer dans l'enfer ; mais après tout il faut que je porte ma charge jusqu'à ce que Dieu m'en délivre ; néanmoins je ne le prierai pas de le faire, quelqu'agonie que j'endure ; ce grand Dieu a beau m'abandonner & me châtier, quoique je ne croye pas l'aimer, je sens pourtant que mon cœur ne veut que lui, & que tout ce qui n'est pas lui m'est insupportable : enfin, quelque chose qu'il me fasse, je prens la resolution de l'aimer, & de faire toutes mes actions pour lui plaire, je le laisserai faire de moi tout ce qu'il voudra. Je suis, &c.

LETTRE VIII.

AU MESME.

Elle ne se plaint pas de ses croix, mais elle craint d'en être privée. La sainte Communion est toute sa force, son plaisir à souffrir, sa patience dans les injures & dans les mauvais traitemens. Visite importune pendant sa maladie; oraison sans douceur; douleur des souffrances de Notre-Seigneur & des péchés des hommes.

QUe Dieu soit glorifié en toutes vos actions.

Vous me mandez, mon cher Pere, que je me plains un peu trop; j'en demande pardon à Dieu & à vous; mais, graces à Dieu, je ne me plains pas de mes maladies ni de la disette des choses nécessaires pour me soulager, ni des mortifications que j'ai reçûës des créatures, ni de la privation des caresses du divin Epoux, puisque je l'ai prié très-souvent de changer ses douceurs en croix, ni de

mes autres maux, parce que j'en mérite davantage, & que je n'apprehende rien moins que d'être ſans croix, car je les eſtime & les aime avec tendreſſe; & j'ai de la joie même de les porter ſans aucune conſolation. Mais le véritable ſujet que j'ai de me plaindre, c'eſt que je ne vaux rien, & que je ne ſouffre pas tant que j'ai mérité, & que je n'aime pas aſſez celui qui me fait la grace de me faire ſouffrir quelque choſe ſur la terre, étant digne d'un million d'enfers. Je me plains encore de ce qu'on ne me permet pas ici d'approcher de la ſainte Table auſſi ſouvent que je m'y ſens portée intérieurement; car le plus grand bien où je puiſſe aſpirer en ce monde, c'eſt de recevoir mon Jeſus; il eſt mon unique ami, ma ſeule force, mon ſeul appui; il eſt toute ma vie, je ne deſire que lui: que j'endure tous les maux imaginables, je ſerai contente pourvû que je le poſſede. Lorſque je vous déclare mes peines, je ne vous prie pas de me donner des moyens pour m'en affranchir; j'aime mieux la moindre de

mes croix que toutes les extaſes que j'ai euës. La nature y ſent de grandes répugnances, mais il faut préférer à ſon contentement le plaiſir de Dieu; il faut qu'elle ſouffre malgré elle le froid, la faim, les injures, les rebuts, & qu'elle mange un peu de ſoupe froide quand elle en a; car on ne lui permet pas de la faire chauffer. Le jour du Vendredi-Saint, mes maitreſſes les pauvres m'ôtérent mon écuelle & ma portion, & ne me laiſſérent qu'un petit reſte plein d'ordure; elles en remplirent mes habits; elles me reprochérent ma folie; elles me chargérent de malédictions effroyables : Dieu m'a fait la grace de les remercier, de leur demander pardon, & de leur diſtribuer quelques doubles qu'on m'avoit donnés par aumône. Il y en eut une qui rentra en elle-même; elle ſe mit à pleurer, & dit qu'elle étoit bien cruelle; je l'embraſſai, & la conjurai d'aimer Dieu de tout ſon cœur. La pauvre femme prit confiance en moi, & me déclara toutes ſes peines; ce qui me donna occaſion de la conſoler, & de l'exhorter à s'a-

bandonner à la Divine Providence qui ne manqueroit pas d'avoir ſoin d'elle. Je n'avois pas deſſein de vous écrire tout ceci, mais vous le voulez, il faut vous obéir. J'ajouterai, que j'ai reſſenti une douleur extrême des blaſphemes horribles que des femmes enfermées dans des cachots vomiſſoient contre Dieu. J'ai auſſi été fort ennuyée des viſites que pluſieurs perſonnes m'ont renduës pendant ma maladie; elles me faiſoient parler depuis le matin juſqu'au ſoir, où elles médiſoient cruellement du prochain. Vous pouvez juger de mon état, moi qui ſouhaite, quand je ſuis malade, de ne m'entretenir qu'avec mon medecin le bon Jeſus, & de faire l'oraiſon, qui eſt l'unique medecine que je dois prendre dans mes maladies ; car c'eſt la ſeule qui peut me guérir. Je ne vous rends pas compte de mon oraiſon; tout ce que je vous puis dire, c'eſt que tout le ſenſible eſt détruit; il n'y a plus de careſſes ni de paroles de l'époux divin des Vierges; je demeure quelquefois à genoux deux heures immobile comme uue ſtatuë, ſans ſçavoir

où je suis, ni ce que je fais. Néanmoins pendant les Ténébres du Vendredi-Saint, je fus si sensiblement touchée des souffrances de mon bon Jesus, que je ne crois pas que Jérémie ait fait de plus grandes lamentations que moi, sur-tout lorsque je fis réflexion que mes péchés en sont la cause; mon ame en fut triste jusqu'au mourir. En vérité, je ne me consolerai jamais d'avoir offensé Dieu.

LETTRE IX.

AU MESME.

Continuation de ses souffrances; crainte d'être damnée; amour de Dieu; Jesus crucifié, aimé.

SI Dieu m'avoit permis, mon cher Pere, de vous écrire les souffrances où je suis continuellement, je crois que vous seriez extrêmement surpris; mais il ne veut pas que je les découvre toutes aux hommes comme elles sont; il prend plaisir à me voir souffrir sans que

je dise mot, de-peur de recevoir quelque soulagement des créatures. Ces jours passez, j'étois si pressée que je dis : Ah ! mon Dieu, je n'en puis plus ! Je demeurai sans parole, comme pâmée de douleur ; il me prit un flux-de-sang, & la jauniſſe jusques dans les mains, & je ressentis d'autres incommodités : car jamais mon esprit n'endure ces violentes secousses, que ma pauvre bête n'en soit fort incommodée. Mais quoique mon état soit capable d'effrayer la personne du monde la plus forte & la plus courageuse, Dieu sçait bien que j'en mérite davantage ; & je suis prête, par sa misericorde, à recevoir de plus grandes peines. Je vous prie, mon Pere, de bien examiner tout ceci, je suis comme si je n'avois jamais connu Dieu ; & il faut que je me fasse une grande violence pour m'appliquer à mes exercices spirituels. J'attens sur cela vos bons avis. Tout ce qui me reste, est que je brule du desir d'aimer Dieu de l'amour le plus pur qui fût jamais, quoiqu'il ne veüille pas de moi ; & de là vient que toutes les créatu-

res, hors lui, me ſont inſupportables.

LETTRE X.

AU MESME.

Divers ſentimens & diverſes graces.

LE premier jour de ma Retraite je me proſternai dès quatre heures du matin devant Dieu. Après avoir fait un Acte de Foi ſur ſa preſence & d'humilité très-profonde, je priai avec beaucoup d'inſtance le Saint-Eſprit de me faire connoître tout ce qui pouvoit déplaire en moi à la Majeſté Divine; il me découvrit diſtinctement toutes mes fautes juſqu'à la moindre imperfection. Eclairée de cette lumiere, je m'écriai: O bonté incomprehenſible de mon Dieu! vous ne vous contentez pas de me faire dire mes défauts par pluſieurs perſonnes de cette maiſon, vous voulez encore me les montrer vous-même, & me donner la connoiſſance des artifices de l'amour propre

qui m'aveugle depuis si long-tems. Ah ! malheureux amour, miserable imposteur qui m'as séduite jusqu'ici, je te vas détruire entiérement, avec le secours de la Grace. Je pleurai alors tous mes péchés, & je pris la resolution de m'en défaire jusqu'au plus petit. Prosternée le visage contre terre, j'en demandai pardon à Dieu avec une douleur très-amére; je lui promis au péril de ma vie de ne l'offenser jamais, & de faire toutes choses pour son service.

Alors la fiévre me prit avec un grand mal de cœur; j'offris ma maladie à Dieu, & je l'endurois avec joie. Le Démon me tenta violemment pour m'engager à quitter ma solitude & mes exercices; il voulut m'épouvanter en me disant que Dieu ne m'aimoit pas, que j'avois beau lui demander pardon, que je ne l'obtiendrois jamais. Je pensai me décourager, mais je vis bien que c'étoit le malin Esprit qui venoit traverser mes desseins; je repris cœur, je me jettai aux pieds de la Misericorde Divine, & je fis des Actes de confiance en Dieu & de resignation

à ſa très-ſainte volonté. Le Jeudi, je fis ma méditation ſur l'humilité; abîmée dans mon néant, & toute tranſportée d'amour pour Jeſus-Chriſt, je priai le Pere Eternel de me faire la grace d'écouter la priére que j'avois à lui faire. Il me demanda intérieurement ce que je voulois, je lui répondis qu'il y avoit plus de douze ans que je deſirois de faire vœu de chaſteté perpétuelle, & que l'amour qui me bruloit pour ſon cher Fils, me faiſoit ſoupirer après l'honneur d'être ſon épouſe; que c'étoit la grace que je lui demandois, quoique j'en fuſſe infiniment indigne. Il me ſembla l'entendre dire au fond de mon cœur, que je portois mon ambition bien haut. Cette parole me fit jetter les yeux ſur mon abjection, & m'humilia très-profondément devant ſa très-ſainte Majeſté; connoiſſant mes péchés & mes imperfections, je m'étonnai de ma hardieſſe, & je demeurai ſans mouvement & ſans parole. Peu de tems après j'entendis la réponſe que Dieu me fit d'une maniére ſi douce, & avec des careſſes ſi tendres, que je

tombai en pâmoiſon : pendant les tranſports, il me dit que je promîſſe une inviolable fidélité à ſon Fils, que je m'obſervaſſe moi-même en toutes choſes, que je ne nourriſſe ce divin Epoux que d'une pureté toute angélique, que je ne donnaſſe point de repos à la nature, que je me dépoüillaſſe de ma volonté, que je n'accordaſſe jamais aucune ſatisfaction à mes ſens; que ſans ces conditions on ne me donneroit pas cet Epoux ſacré. Je me jettai au même tems par terre, & je dis de toute mon ame : Oüi, Seigneur, je vous donnerai tout ce que vous me demandez, & ſi j'avois dix mille vies, je les donnerois pour avoir cet admirable Epoux. Cependant j'admirois l'infinie bonté de Dieu, qui vouloit bien s'abbaiſſer juſqu'à me parler, & je demeurai quelque tems dans cet étonnement, ſans pouvoir rien dire. L'amour de mon Jeſus m'enflamma de telle ſorte, que j'attendois avec impatience l'heureux jour où je devois faire mon vœu, pour lui ſacrifier mon corps & mon ame ſans nulle reſerve. En continuant ma Retraite,

je goûtai, étant avec Dieu ſeule, des plaiſirs que je ne ſçaurois vous exprimer. Je vous aſſure, mon cher Pere, que j'ai bien de la peine à vous écrire, les raviſſemens où je ſuis très-ſouvent, ſans les rechercher, m'en empêchent; que voulez-vous que j'y faſſe? Je n'ai pas aſſez de force pour reſiſter à l'amour de mon bien-aimé; auſſi je ne garde point de meſures avec lui, & quand on devroit me blâmer, je le laiſſerai faire en mon cœur tout ce qu'il voudra. Les heures entiéres ſe paſſent comme des momens, tandis qu'il me témoigne ſes tendreſſes par des termes pleins de douceur; il ſe ſert de toutes les expreſſions qui ſont employées dans le Cantique des Cantiques par l'Epoux divin avec l'Epouſe ſacrée: j'écoute avec reſpect & avec humilité ſes admirables entretiens; ils ſont meilleurs que tout ce que je pourrois lui dire: il m'apprend de quelle maniére je dois vivre avec lui pour conſerver notre union. Je me jette entre les bras de ſa Providence, je lui dis: Mon bien-aimé, faites de moi ce que vous voudrez, j'y

donne mon consentement ; je ne veux plus agir moi-même, ce sera vous : & dans ce moment je demeure pâmée & hors de moi-même. La vie angélique qu'on mene dans la solitude, me fait souhaiter d'y demeurer jusqu'à la mort, pour entretenir mon commerce & mon union avec Dieu. Il me semble que je ne pourrai plus parler aux créatures ; néanmoins, si vous croyez que cette vie soit trop délicieuse pour moi, je la quitterai lorsque vous me l'ordonnerez, & j'embrasserai très-volontiers les souffrances que le divin amour me presse d'endurer pour mon Epoux. Ainsi la faim, la soif, le froid, le chaud, les mépris, les rebuts, les coups de pied, de pierres, de bâtons, & toutes sortes de peines ne me feront nulle peur : je serois ravie d'aller par-tout, & de crier : Amour! amour! il y a un Dieu qu'il faut aimer infiniment. Ah! que je plains les gens du monde qui n'ont pas l'avantage de le connoître & de l'aimer parfaitement. J'ai resolu de pratiquer avec un soin particulier trois vertus d'ici à Pâques, & même

toute ma vie; ſçavoir, l'humilité, la charité & la patience. Je veux auſſi garder le ſilence avec exactitude; il m'eſt néceſſaire pour accomplir mon deſſein. Je vous demande la grace, mon divin Maître, d'exécuter avec fidelité tout ce que vous m'avez inſpiré en cette Retraite, & ſur-tout de mourir à toutes choſes créées, & de ne donner jamais aucune ſatisfaction à mes ſens. Il ne me reſte, mon cher Pere, qu'une priére à vous faire, c'eſt de me permettre d'aller chez les Filles de la Providence, pour faire dans le lieu où j'ai tant offenſé Dieu, une amende honorable la corde au col, la torche au poing & les pieds nuds, me coucher par terre, afin que toutes les bonnes Sœurs que j'ai ſi mal édifiées, me foulent aux pieds, & me paſſent ſur le corps. Il faut ajoûter une couronne d'épines & une groſſe haire, pour faire ſouffrir ce vilain cadavre dans toute l'étenduë de ſes forces. A la ſortie de ma maladie je vous rendrai compte du reſte, ſi vous le jugez à propos.

LETTRE XI.

AU MESME.

Diverſité de ſon oraiſon; aimer Dieu, c'eſt un grand plaiſir. Elle engage ſix jeunes filles à ſe donner à Dieu. Nonobſtant ſa fiévre, elle ſert les Pauvres, léche les ulcéres d'une femme; Jeſus lui promet de grandes ſouffrances.

VOus me demandez compte de mon oraiſon, mon cher Pere, elle n'eſt pas toûjours égale; quelquefois par une ſimple vûë de foi, je regarde Dieu en mon cœur, & je demeure là ſans agir, toute abîmée dans mon néant, & toute pénétrée d'un profond reſpect en ſa preſence, ſans ſçavoir bien diſtinctement ce qu'il opére en mon ame; car il ne me dit rien d'une maniére ſenſible: je ſors néanmoins de cet état avec plus de force & d'ardeur pour ſon ſervice, ce qui me fait croire qu'il a eu la bonté d'agir en moi, & de me communiquer ſes graces. Quel-

quefois je ſuis fort tentée de tout quitter, à cauſe des peines que je ſens, lorſque je penſe que des gens de ma connoiſſance, & dont le ſalut m'eſt très-cher, offenſent Dieu. Cette penſée m'afflige extrêmement; tout le mal qui me peut arriver ne me paroît rien en comparaiſon de cette douleur. Cependant, par la grace de Dieu, je continuë mon oraiſon; & quoique je n'y trouve que du dégoût, j'en ſors très-contente, parce que je ne cherche qu'à faire la volonté de Dieu, & que je ne regarde nullement ma ſatisfaction, étant perſuadée que j'y dois demeurer en eſprit de ſacrifice & de mortification très-parfaite. D'autres fois, & cela m'arrive ſouvent, le bon Jeſus me fait de grandes careſſes ſpirituelles, je ſuis ſi perduë en lui que je ne ſçais où je ſuis; ce n'eſt que feux & flammes dans mon cœur, que tranſports d'amour pour mon cher amant; ſes tendreſſes ſont ſi douces & ſi charmantes, que j'en ſuis toute enyvrée, & que je ne puis me retenir; je cherche à me décharger le cœur; je cours vers mes maitreſ-

ſes, & je leur crie qu'il faut aimer Dieu : que le plus grand plaiſir que l'on puiſſe goûter, c'eſt d'aimer la Majeſté Divine. Cette ardeur me porte à engager celles qui en ſont capables à faire l'oraiſon. Nous avons en cette Salle ſix grandes filles qui aimoient tellement leur liberté, qu'on n'en pouvoit rien faire de bon ; graces au Seigneur, elles ſont preſentement dans la reſolution de ſe donner tout de bon à Dieu ; elles pleurent lorſque je leur parle des choſes divines ; elles courent après moi, ou elles viennent dans ma cellule pour s'inſtruire de leur devoir ; elles font chaque jour une demi-heure de méditation ſur la venuë du Saint-Eſprit, parce que je n'ai point de livres qui traitent des matiéres propres à des gens qui commencent à méditer, mais je leur dis ce que Dieu m'inſpire. Pour moi, mon cher Pere, je ne fais pas tant d'oraiſon qu'à l'ordinaire. Je ſuis malade d'une groſſe fiévre & d'une violente colique, qui me dure quelquefois deux ou trois jours ; je ſuis contrainte de me mettre au lit, & alors je ferme

ma

ma porte à la clef, pour être seule avec mon cher Jesus. Je souhaiterois bien qu'il n'y eût que lui qui eût connoissance de mon mal, néanmoins je me releve de mon lit pour servir les Pauvres, & puis je me recouche; mais ma colique m'empêche de dormir, elle est si furieuse qu'il faudroit presque me lier tant je suis agitée. Je crois que je perdrai l'usage de dormir; mais ne vous en affligez pas, mon bon Pere, cette insomnie ne m'altére point l'esprit, & bien-loin d'en avoir du chagrin; graces à Dieu, j'ai une extrême joie de ce que mon bon Maître a la bonté de me châtier. J'ai resolu de l'aider moi-même à me punir; car lorsque les accès me prennent, les frissons me font trembler quatre ou cinq heures, mais de-peur de me donner soulagement, ou de la satisfaction à la nature, je m'empêche de toutes mes forces de trembler; & dans cette contrainte, je suis semblable à une personne qui est à l'agonie. Ces jours passez, ma bête voulut s'accommoder pour être mieux, mais je la menaçai de la frapper avec un

gros bâton qui étoit auprès de mon lit, ou de lui donner de bons coups de verges, & je l'euſſe fait ſi j'euſſe eu votre permiſſion. Je la haïs de tout mon cœur, & je ne puis me reſoudre à la traiter doucement; lors même qu'elle étoit malade, je diſois il y a quelque tems qu'elle n'étoit bonne qu'à dormir & à manger; mais je fais preſentement très-mal l'un & l'autre, je ſuis ſi dégoûtée que la ſeule odeur des viandes me fait mal au cœur. Vous ne ſçauriez vous imaginer ce qui me mit en appetit; une bonne femme que je ne connoiſſois pas, paſſoit par l'endroit où j'étois, je ſucçai le pus des ulcéres qu'elle avoit aux jambes, & je vous aſſure que j'y trouvai du goût. Il faut que je vous réjoüiſſe de mon bonheur, c'eſt que mon divin Sauveur m'a dit dans l'oraiſon : Ma chere fille, je te donnerai des maux inconcevables; je lui ai répondu : Mon cher & adorable Epoux, je les accepte de bon cœur, & j'en ſuis très-contente; que votre volonté ſoit faite.

LETTRE XII.

AU MESME.

C'Eſt aſſez que vous m'ayez dit de vous écrire toutes les ſemaines, mon cher Pere, pour que je le faſſe, en quelqu'état que je ſois. Ma bonne groſſe fiévre & ma chere colique ne m'ont guéres quitté depuis le dixiéme de ce mois : on me preſente des remedes pour m'en délivrer, mais je ne puis me reſoudre à les prendre, ni à me décharger par ce moyen de mon aimable croix, parce que je m'éloignerois de mon Epoux. Eh ! pourquoi m'ôteroit-on ce que j'aime ſi fort, & ce que j'ai demandé ſi ardemment à mon bien-aimé, depuis que je ſuis perſuadée que je ne puis lui être agréable ſi je n'ai de l'amour des ſouffrances. Mais ſans vous parler de mes maladies, il faut que je vous avouë, mon cher Pere, qu'il y a quatre choſes qui me feront ſouffrir toute ma vie. La premiére, eſt de me

ſouvenir que j'ai péché, & de n'avoir ni connu ni aimé Dieu qui eſt ſi aimable ; la ſeconde, de voir deshonorer Dieu par les hommes, & de voir périr tant d'ames qui ont coûté le Sang adorable de Jeſus-Chriſt ; la troiſiéme, eſt l'ardeur de faire pénitence de mes crimes ; la quatriéme, eſt que je brule du deſir d'aimer Dieu autant que l'aiment tous les Saints du Paradis. Ce deſir ne me donne point de repos, & je crois que c'eſt ce qui me cauſe la colique & la fiévre ; car je ſens un feu qui me dévore, & Dieu me fait la grace de faire oraiſon pendant mes accès. Un jour, je fus bien trois heures à joüir de ſa preſence, avec un plaiſir que je ne ſçaurois vous exprimer ; car je m'étois enfermée ſeule avec mon divin Epoux dans ma priére, où il ſembloit que nous parlions cœur à cœur. Il me déclara ſes volontés ſur moi, & il me fit connoître que je ne mourrois pas ſi-tôt, & qu'il vouloit me laiſſer vivre pour ſouffrir des maux ſi extraordinaires, qu'à moins qu'il ne me fît une grace particuliére, je ne pourrois les ſup-

porter : il me répéta cela plusieurs fois. Oüi, me dit il, ma chere fille & mon épouse, je veux être uni à toi par les grandes croix que je te prépare, sois constante. Je ne vous puis dire, mon cher Pere, avec quel respect je reçûs ces paroles, avec quel amour & quel zéle je lui promis de porter ces croix gayement & constamment; cependant je ne sçais comment cela se pourra faire; car j'ai le corps si usé, que ceux qui me voyent me condamnent à la mort. Comment donc aurai-je la force de souffrir tous ces maux pour faire pénitence de mes péchés? Néanmoins Notre-Seigneur est tout-puissant, il me conservera en cet état autant de tems qu'il lui plaira : voila ce qui vient de Dieu, & voici ce qui m'appartient, je veux dire mes fautes que j'ajoûte ici, afin que vous connoissiez mieux mes miséres, & que vous me corrigiez. Je me suis impatientée deux fois, & j'ai obéi une fois presque malgré moi; car j'ai répondu à ce qu'on m'a dit pour me faire manger quelque chose que je ne pouvois pas, parce que j'avois du

dégoût de toutes choſes, & de toute ſorte de nourriture; néanmoins dès que je reconnus que je ne faiſois pas bien, je demandai pardon à la Sœur qui me forçoit, & peu de tems après Dieu permit que des gens du monde m'en fiſſent faire pénitence; car des Meſſieurs & des Dames fort ajuſtés, vinrent ſe mocquer de nous autres pauvres Foles. J'en fus horriblement mortifiée; & je me diſois à moi-même: Ah! la du Tronchay, te voila dans un beau rang, te voila bien honorée! Que fais-tu là, pauvre miſérable, couchée ſur un bouchon de paille dans un lieu mal-ſain, où tu ne dors point, parmi des créatures qui font jour & nuit des cris horribles, toi qui te ferois ſervir, & qui ferois ton ſalut dans un lieu où tu n'aurois le ſoin que de prier Dieu? Il faut que tu te ſoumettes à tout le monde, que tu ſouffres tous les mépris & tous les rebuts les plus humilians, que tu ſois comme une pauvre victime toûjours prête à être immolée ſans dire mot: je fus quelque tems à raiſonner de cette ſorte. Mon Pere,

que dites-vous de cela ? Il eſt vrai que je m'apperçûs que c'étoit des tentations du Démon qui vouloit me mettre la triſteſſe au cœur, mais Dieu me donna la force de lui reſiſter.

LETTRE XIII.

AU MESME.

Dieu ſoit aimé éternellement.

POur vous rendre compte, mon très-cher Pere, de quelle maniere j'ai paſſé cette ſemaine, je vous dirai que Dimanche je demeurai dans un ſi grand raviſſement, que je ne ſçavois ſi je pourrois ſortir de l'Egliſe, tant je me trouvai abîmée dans les grandeurs de Dieu, & dans ſes bontés infinies. Quand j'en fus ſortie, je tombai dans un autre abîme d'étonnement, où je ſuis encore, ſur la vûë de mes miſeres ; je ne trouve aucun endroit où me mettre, tant je me trouve indigne d'être parmi les créatures.

O grand Dieu ! qui êtes-vous, & qui-ſuis-je ! Ne mérités-vous pas toutes les adorations, les loüanges & les ſoumiſſions des Anges & des hommes ! Et moi, miſerable péchereſſe, ne méritai-je pas d'être mépriſée, rebutée, foulée aux pieds de tout le monde, & d'être entiérement anéantie aux yeux des hommes, parce que j'ai été ſi hardie que d'offenſer votre Majeſté divine ! Oui, mon adorable Maître, je le deſire.

Ma chere fiévre & mon bon mal de côté me reprirent Vendredi ; les Sœurs de la Providence vinrent me voir, mais leur viſite fut fort courte ; nonobſtant j'allai les accompagner à l'Egliſe ; mais comme je m'apperçus que pendant le Salut j'étois parmi les Officieres, je me retirai de leur compagnie, car il ne faut pas que les Pauvres comme moi ſoient avec les Officieres, & je m'allai mettre avec les autres Pauvres mes compagnes. Graces à Dieu, il ne s'eſt paſſé guéres de jours de la ſemaine que je n'aye ſouffert des peines de corps & d'eſprit, ſur ce qu'il y a des perſonnes qui aiment Dieu plus que

je

je ne l'aime. Je ne me trompe pas, & même je n'oſe dire que je l'aime; car enfin, quelle marque lui donnai-je de mon amour? Helas! je l'offenſe, & voila tout : il eſt vrai que je deſire de l'aimer, & c'eſt ce deſir qui me conſume. Dites-moi, mon Pere, que je l'aimerai bien-tôt, & cela me ſoulagera, car je n'en puis plus. Apprenez-moi comment il faut l'aimer, le deſir d'être toute embraſée de ſon amour me preſſe avec une violence que je ne puis plus ſupporter. Vous me demandez ſi la fiévre & la colique ne me quittent point : non, ce ſont mes cheres compagnes, je ſouhaite qu'elles ne me quittent pas ſi tôt; nous ſommes liées enſemble d'une liaiſon fort étroite : la nature n'en eſt pas contente, car elle ſouffre; mais il faut laiſſer cette pauvre bête dans ſon mal, & ne pas écouter ſes plaintes. Je vous prie, mon très-cher Pere, de me permettre de me lever à minuit pour faire oraiſon, ou du moins à trois heures. Vous ne ſçauriez croire combien j'ai de peine de ce que je dors, tandis que les autres loüent mon Dieu : ne crai-

gnez pas que j'en ſois plus malade, on ne reçoit jamais d'incommodité d'être avec Dieu.

LETTRE XIV.

AU MESME.

Dieu ſoit éternellement glorifié.

IL faut que je vous déclare, mon cher Pere, le grand chagrin que j'ai depuis quelque tems, c'eſt que je paſſe dans l'eſprit de Mademoiſelle notre Supérieure & de quantité de gens, pour une perſonne de grande vertu; & parce que je ne pouvois ſouffrir les loüanges qu'on me donnoit, & les applaudiſſemens qu'on me faiſoit, je pleurois lorſque j'étois ſeule, & je m'en prenois à moi-même. En effet, cela vient apparemment de ce que dans les occaſions qui ſe ſont preſentées, j'ai parlé des bontés infinies de Dieu; ne pouvant m'en empêcher, parce que je deſire que tout le monde l'aime, on s'eſt maginé, à cauſe d'un grand

flux de paroles, que j'aime Dieu, & que je mérite des loüanges. L'aimai-je pour cela ? miſerable que je ſuis ! Helas ! je l'offenſe inceſſamment. N'eût-il pas été plus à propos & plus avantageux pour moi, que toutes les fois que je faiſois des pechés contre mon divin Maître, ces pechés euſſent été écrits en gros caracteres ſur mon front, afin que ceux qui avoient ſi bonne opinion de moi, me jettaſſent de l'ordure au nez, & me chaſſaſſent de leur compagnie, plûtôt que de me rechercher ſi aſſiduëment, & de me loüer comme une fidelle ſervante de Dieu. L'extrême douleur que j'en ai conçûë, m'a portée bien des fois à prier Dieu de faire voir à tout le monde ce que je ſuis, & de permettre que toutes ſortes de perſonnes m'abandonnent comme une miſerable criminelle. Ah ! comblen de fois ai-je ſouhaité d'avoir une petite cellule pour mener une vie cachée ? J'ai eu même le deſſein de faire encore la fole, afin qu'on m'enferme dans un cachot, & qu'on ne me regarde plus que comme une fole. Néanmoins

lorſque je penſois que ce n'étoit peut-être pas la volonté de Dieu, je rejettois cette reſolution, & je m'abandonnois à ſa conduite. Il a eu cependant la bonté de m'accorder ce que je ſouhaitois, afin que je fiſſe pénitence ; car il a permis que beaucoup de gens qui m'eſtimoient fort lorſque j'étois dans la Salle de Sainte-Helene, ayant changé de ſentiment, diſent maintenant que je ſuis encore fole. On obſerve mes actions, pour juger de mon état ; mais il ne m'importe de quelle maniére les hommes m'examinent & me traitent, je ne m'en mets pas en peine, pourvû que je ſois agreable à Dieu. Je ne prétens pas plaire aux créatures, je ne veux plaire qu'à Dieu ſeul, je ne veux parler que de lui ſeul ; Dieu ſeul avec moi, & moi ſeule avec Dieu, c'eſt ce qui me contente.

Il faut que je vous confeſſe, mon cher Pere, que je croyois qu'il m'avoit abandonné cette ſemaine ; mes paſſions ſe ſont revoltées, & m'ont fait une cruelle guerre ; j'ai eu de furieuſes peines à les ſurmonter,

puis elles ont fait semblant de dormir, afin de me surprendre : mais je ne me fie pas à ce calme dangereux, & je me tiens en garde contre ces ennemis domestiques. La tristesse est venuë à leur secours, elle m'a saisi le cœur de telle sorte que la douleur s'est répanduë sur le corps ; cela est venu de ce que j'ai crû être mal avec Dieu. Je me suis aussi persuadée que mes confessions & mes communions ne lui sont pas agréables, parce qu'il m'arrive de tems en tems de faire quelque péché ; cependant je voudrois être pure comme un Ange, pour recevoir mon Sauveur. Je sens quelquefois des mouvemens d'impatience, lorsqu'on ne fait pas les choses aussi vîte que je voudrois ; je tiens quelquefois des discours inutiles ; lorsque j'ai faim je mange avec avidité, & je goûte ce que je mange, au-lieu de me mortifier. Vous m'ordonnez, mon Pere, de vous écrire mes extravagances ; n'en sont-ce pas là de bien grandes ? En voici d'autres : la mélancolie fondée sur plusieurs apparentes raisons, m'a violemment attaquée pendant

trois jours; mais m'étant apperçûë que c'étoit une tentation, je l'ai diſſipée, en recourant à la priére, en me promenant, & en chantant des cantiques ſpirituels. Les tentations de la chair m'ont perſécutée juſqu'en la preſence du S. Sacrement, mais, graces à Dieu, ſans mauvais effet. J'ai ſenti trois mouvemens de colere pour quelque choſe qu'on m'avoit fait, de ſorte que je ne ſçavois plus où j'en étois, tout le ſang me boüilloit dans les veines; mais auſſi-tôt je m'écriois: Mon Dieu, ayez pitié de moi, je n'en puis plus, ſecourez-moi promtement. Sa divine bonté m'a tellemént ſoutenë, que perſonne n'a pû remarquer mes emportemens, car ils n'ont point paru au-dehors. Tant d'autres défauts où je ſuis ſujette, vous obligent, mon cher Pere, à me donner de grandes mortifications; car pendant ma maladie j'ai un peu flatté ma bête, qui veut à preſent ſe révolter; il faut la bien battre pour la reduire à ſon devoir. Quand j'ai été à l'oraiſon affligée de ſéchereſſes, d'ennuis & de dégoûts, j'y ai pris patience, & puis mon divin Jeſus m'y

a parlé fort familiérement ; il m'a fait connoître qu'il me vouloit ſanctifier par la ſainte Communion ; mais il ajoûtoit : Ma chere épouſe, ſois-moi fidelle juſqu'à la moindre choſe ; je ſouhaite que tu faſſe tout le contraire de ce que tu as fait autrefois : tu as eu de l'orgueil & de la vanité, il faut que tu t'abaiſſes maintenant, que tu obéiſſes à tout le monde ; tu as mangé de bons morceaux, il faut maintenant que tu manges ce qu'il y a de plus mauvais ; tu aimois à demeurer long-tems au lit pour être plus belle, tu te leveras de grand matin ; tu aimois le luxe dans les habits, tu porteras des haillons & le reſte des pauvres ; tu étois paſſionnée pour l'honneur & la flatterie, & tu voulois paſſer pour un grand eſprit ; il faut que tu paſſes pour une fole, & que tu aimes le mépris, les affronts, les rebuts, les anéantiſſemens : tu as eu ſoin de bien traiter ton corps, tu lui feras toutes les macérations que tu pourras ; enfin, il faut que tu ne mettes aucun empêchement à ma Grace, & je prendrai un plaiſir extrême à repoſer en ton

cœur ; car ſi tu fais cela purement pour moi, tu feras tous mes délices. Voila, mon cher Pere, ce que le divin Jeſus m'ordonne ; je ſouhaite fort de me confeſſer à vous, afin que vous connoiſſiez à fond tous mes défauts, & que vous me donniez les moyens d'avancer ; car je ne fais pas les progrès que Dieu demande de moi, & vous ſçavez ce que dit un grand Saint, que, qui ne s'avance pas, recule. Mon Sauveur me dit ſans ceſſe que je ne remplis pas la grandeur des graces qu'il me fait : prenez donc des moyens, mon cher Pere, pour me faire marcher d'un autre pas, car je ſuis fort mécontente de moi. Vous me direz peut-être, que veux-tu que je faſſe de toi ? tu n'es capable de rien, & dès que tu fais la moindre choſe tu tombes malade. Il eſt vrai, mon bon Pere, mais je ſuis reſoluë de ne donner jamais, ſaine ou malade, de repos à la nature ; car je vous aſſure que j'aime mieux la perdre, que de ſouffrir qu'elle me perde elle-même. Qu'importe, mon Pere, que je meure à force de faire pé-

nitence ? c'eſt ce que Dieu demande de moi. Voyez en quelle reſolution vous êtes ; cependant je ſerai toûjours très-ſoumiſe & très-obéiſſante à vos commandemens, de quelque maniére que vous les faſſiez.

LETTRE XV.

AU MESME.

MOn cher Pere, je vous propoſe les mouvemens de mon cœur, pour vous demander permiſſion de les ſuivre, ſi vous le jugez à propos. J'ai devotion de me lever à minuit, pour honorer la naiſſance de mon Sauveur ; de manger à terre, & de boire dans ma tête de mort, afin de me punir de ce que j'ai trop aimé la propreté : je deſire auſſi tous les jours de porter ma robe nuptiale, & de lécher les ulceres de mes Maitreſſes. J'en trouvai un il y a quelque tems, qui étoit fort puant ; quoique j'eus grande envie d'y appliquer ma bouche, je fus deux jours ſans pouvoir m'y reſoudre, tant la nature y ſentoit

de répugnance, la seule pensée me faisoit bondir le cœur. Je me surmontai néanmoins, avec la grace de Dieu ; mais quand je fus prête à lécher, deux choses m'en empêchérent ; l'une, que vous ne me l'aviez pas permis ; l'autre, que je craignois que la personne qui avoit l'ulcere ne l'allât dire à quelqu'un. Je vous supplie encore d'agréer que je mange des herbes amères, pour mortifier mon goût qui a trop aimé les délicatesses. Il y a des personnes ici qui me voudroient parler souvent ; mais je crains que Dieu ne le veüille pas : je ne sçais si ce sont des scrupules, mais je crois toûjours avoir perdu le tems, lorsqne je quitte la compagnie de mon Jesus pour parler aux créatures : cependant, mon très-cher Pere, je ne sors guéres de mon cachot sans demander permission à mon bon Maître & à ma divine Maitresse ; je les prie de m'inspirer ce que je dois dire ou faire, & de me permettre de boire & de manger à mes repas ; enfin, je ne fais presque aucune action, pour petite qu'elle soit, que je ne les prie de

m'y conduire. J'ai ſouffert des tentations d'impureté, de colere contre moi & contre les autres, & de chagrin, lorſque j'ai vû des perſonnes qui ſe mocquoient des foles, & une Sœur qui dit que j'en étois une : Dieu m'a fait la grace d'y reſiſter ; & quand j'ai voulu me plaindre à mon Jeſus, je me ſuis dit à moi-même des injures, & me ſuis impoſé ſilence ; car je veux tout ſouffrir ſans dire mot. Je ſens une gande envie d'aller demeurer à l'Hôtel-Dieu, ou ailleurs, pour ne manger que le reſte des malades, ou des ſerviteurs, & pour être toûjours habillée en Pauvre ; mais mon plus ardent deſir ſera toûjours de vous obéir en toutes choſes, afin que je ne faſſe que la volonté de Dieu.

LETTRE XVI.

AU MESME.

JE croyois vous aller voir Vendredi, mon bon Pere, mais Dieu ne voulut pas que j'euſſe cette ſatisfaction. Il n'étoit pas raiſonnable que j'en euſſe tant dans un jour; car, quoiqu'on fît bien des railleries & des mépris de nous autres foles, je fus toûjours avec mon bien-aimé dans mon oraiſon du matin, qui dura bien deux heures; je fus ſi tranſportée d'amour pour lui, que je ne pouvois croire que je fuſſe encore ſur la terre : je ſentois une paix douce, profonde & répanduë en toute mon ame; les tendres careſſes que mon divin Epoux me fit, me mirent en tel état, que je ne pouvois ni parler ni marcher. Quand il eut ceſſé de me parler au fond de mon cœur, je pris la liberté de lui dire que j'appréhendois les ruſes du Démon & de l'amour propre, & que j'avois peur

de me rechercher dans toutes ſes faveurs ; il me répondit : Ne crains pas, ma fille, tout cela vient de moi. Je lui répondis : Comment eſt-il poſſible que vous vous abbaiſſiez ſi bas ? eſt-ce que vous vous oubliez? Non, ma chere épouſe, mais c'eſt que je veux être tout à toi, & je ne te quitterai point; n'appréhende pas tes ennemis, je te ſoutiendrai. Je m'écriai : O mon Souverain, vos bontez ſont infinies; mais dites-moi, s'il vous plaît, ce que je dois faire pour vous, ô mon Roi tout-puiſſant ! Ma chere amante, me dit-il au fond de l'ame, il faut garder un ſilence continuel, ne parler que par neceſſité ; ſois fort obéiſſante, ne fais jamais ta volonté ; je te demande une grande humilité ; ſouffre de bon cœur tous les mépris, toutes les croix, toutes les abjections qui t'arriveront ; ſuis-moi en toutes choſes: voila les moyens que tu ne ſois jamais ſéparée de moi. J'y ſerai fidelle, mon amour, lui dis-je, quoiqu'il m'en coûte; car je ne veux jamais plaire qu'à vous; & j'aimerois mieux mourir que de vouloir autre choſe que

vous. Je le ſçais bien, ma chere épouſe, me répondit-il. Sur cela je tombai pâmée, & étant revenuë un peu à moi, je m'écriai : Ah! je n'en puis plus, ceſſez mon divin Epoux, je ne puis ſupporter un ſi grand embraſement. Je ſuis extrêmement mortifiée, mon cher Pere, de vous écrire toutes ces choſes, ſur-tout lorſque je me ſouviens de mes miſeres & de mes péchés : Cependant aimons Dieu, mon Pere, aimons Dieu ; oüi, aimons-le ; que toute notre occupation ſoit de l'aimer, de l'adorer, de le loüer & de le bénir : apprenons bien cet œuvre ſur la terre, afin que quand nous ſerons dans notre Patrie céleſte, nous le faſſions auſſi-bien que les Séraphins. Je vous prie de me dire ſi vous me permettez de crier par-tout : Amour, amour; car je ne puis plus durer ici, parce que mon Jeſus n'y eſt pas aſſez aimé; c'eſt trop ſouffrir ſans mettre fin à mes peines.

LETTRE XVII.

AU MESME.

IL faut que vous ſoyez bien indulgent, monPere, pour ſouffrir toutes mes miſeres & mes imperfections ſans les corriger. Si vous croyez que je ſois incapable de correction à cauſe de la foibleſſe de mon eſprit, c'eſt une autre affaire. On ne laiſſe pas de châtier les foles mes compagnes lorqu'elles ont fait du mal, & je crois que l'on fait très-bien, car elles en ſont plus ſages. J'eſpére que quand je vous aurai fait le détail de tout ce que j'ai fait cette ſemaine, vous m'ordonnerez de traiter ma bête de la même ſorte : ne dites pas, s'il vous plaît, que quand je fais des fautes elle n'en eſt pas cauſe; car puiſque je ſuis chargée de ſa conduite, j'en dois répondre à Dieu, & il faut la réduire à force de châtimens. Croyez-vous qu'il ne me ſoit pas bien fâcheux d'entendre frapper à grands coups de diſcipline

ſur le corps de ces pauvres créatures qui n'ont jamais fait la centiéme partie du mal que j'ai fait, & cependant de laiſſer mon corps en repos, ſans lui faire ſentir les peines qu'il a méritées? En vérité, j'ai ſi grande envie de le battre comme il faut, que j'ai penſé, cinq fois, de m'échapper & me lever de mon grabat, pour lui en donner tout ſon content; mais l'obéiſſance m'a toûjours retenuë. Cela eſt cauſe que je paſſe bien du tems ſans dormir, & que je ne fais que ſoupirer après la pénitence; mais je vois bien que cela ne touche point M. Briard; j'ai beau lui dire mes péchés, il ne les punit jamais: après tout, il en fera ce qu'il lui plaira. Je ne laiſſerai pas de vous dire, mon bon Pere, une faute conſidérable que je crois avoir faite ces jours paſſez: une de nos bonnes Sœurs Officiére étant malade, m'envoya querir pour trouver un peu de ſoulagement dans notre converſation: elle voulut ſçavoir comment j'étois devenuë fole, je fus aſſez ſimple pour lui dire comment ce mal m'avoit pris; là-deſſus elle me fit beaucoup

beaucoup de questions; je fus encore assez imprudente de lui dire que je l'avois demandé à Dieu. Après, je me mis à parler des bontés de Dieu, de sa puissance infinie & de ses autres perfections, de l'oraison & des choses de la vie intérieure. En me quittant elle me pria fort de la venir voir souvent. Je fus fort fâchée d'en avoir tant dit; car elle s'est mis dans la tête que j'aime & sers bien Dieu. Helas! mon bon Pere, que de fautes! Ne méritai-je pas bien que vous m'imposiez un éternel silence? Si j'étois bien humble, je le garderois en toute occasion, & ne répondrois jamais que oüi ou non. Il est vrai que je ne lui disois tout cela qu'à dessein de l'encourager au service de Dieu, & que pour procurer la gloire de mon divin Maître; mais je pouvois employer d'autres moyens. Cependant, avant que de sortir de mon cachot pour visiter cette malade, j'avois demandé permission à mon Jesus, mon grand Directeur, & à ma bonne Mere la très-sainte Vierge; il me sembla que j'entendis qu'ils me disoient que je ne m'entre-

tinſſe que de lui avec cette bonne Sœur ; je reçûs leur bénédicton, puis j'allai la trouver. C'eſt une pratique que j'obſerve, de ne ſortir jamais de mon cachot, qu'après m'être miſe à genoux devant mon Sauveur, & lui avoir demandé permiſſion & prié de me dicter au fond du cœur ce qu'il a agréable que je diſe aux perſonnes à qui je dois parler. Je me ſuis toûjours bien trouvée d'avoir agi de la ſorte ; je l'oubliai un jour, & retournai promtement me proſterner devant ce cher Seigneur & devant ma divine Maitreſſe. Je la reconnois toûjours pour ma Mere, & particuliérement depuis que Dieu a retiré à lui celle qu'il m'avoit donné ; car auſſi-tôt que je le ſçûs, je priai la Sainte Vierge de m'adopter pour ſa fille.

LETTRE XVIII.

AU MESME.

APrès que je vous eus quitté Vendredi dernier, mon bon Pere, je me renfermai dans mon cachot à deſſein d'y continuer mes extravagances, parce que Meſſieurs les Adminiſtrateurs vinrent examiner mes compagnes les foles, pour renvoyer celles à qui la raiſon étoit revenuë. Je me propoſai de leur parler d'une maniére à leur perſuader que je ſuis encore plus fole que les autres. Pour y réüſſir, je me décoëffai; mais, quoique je fuſſe bien reſoluë à faire ce coup, la nature en ſouffrit à l'extremité, & grondoit très-fort de ce que je lui faiſois ſubir cette confuſion; cependant il faut que cette vilaine meure malgré elle. Pour vous rendre compte de tout, je vous dirai que je fus Vendredi fort perſécutée de diſtractions dans mes oraiſons; néanmoins, graces à Dieu, elles n'étoient point vo-

lontaires; mais le Samedi, il me prit une si cruelle tentation contre la pureté, que je ne sçavois que faire; je pris la discipline, & j'en fus encore plus tourmentée : je crus que cela venoit de ce que je ne l'avois pas fait avec assez de force, je recommençai avec tant de violence, que le cœur m'en fit mal. Ah! vilain corps, que je t'en donnerai! chair infame, je ne t'épargnerai pas; & me souvenant que je passois vos ordres, je cessai. Sans l'obéïssance, je me fusse bien plus maltraitée, tant j'étois animée contre moi-même; mais comme je craignois d'avoir consenti à cette vilaine tentation, je me jettai aux pieds de mon Epoux sacré, toute affligée & épouvantée; & je me disois : Comment misérable! oses-tu t'approcher de la divine Majesté ? Ah! detestable, tu le trahis! O mon Pere, quelle peine ne sent-on pas, quand on ne sçait si on a consenti! Je prierai mon Sauveur, de me faire connoître si j'étois coupable; je lui disois avec de grandes lamentations : Ah! mon bien-aimé, vous m'aviez promis de

ne me jamais quitter, & cependant vous voila bien éloigné de moi! Il me dit intérieurement qu'il ne m'avoit point abandonnée, & que je n'avois point consenti; mais comme j'appréhendois de me tromper, j'allai le lendemain me confesser; le Confesseur me renvoya, & se mocqua de ma crainte. Le Samedi, je fis venir dans mon cachot deux de mes Maitresses, qui ont depuis trois ans des ulcéres incurables aux jambes: il y avoit plus de quinze jours que j'étois fortement inspirée de les lécher, je les enfermai l'une après l'autre dans mon cachot, je leur donnai à dîner, & de l'argent que j'avois; après que j'eus fait ma priere je voulus commencer, mais la puanteur étoit si grande que le cœur m'en fit mal; cependant, sans balancer davantage, je me jettai dessus: comme je n'en pouvois plus, je cessai, afin de prendre haleine; je craignois de lécher les endroits les plus puants, mais je me disois à moi-même: Léche, léche, vilaine bête, & punis ta mauvaise langue qui a tant offensé Dieu. La bonté divine me donna

tant de courage, que je le fis à deſſein de ſoulager mes Maitreſſes qui me faiſoient pitié, car j'avois demandé au Chirurgien des remedes pour elles, & il m'avoit refuſé : Dieu le permit, très-aſſurément ; afin que j'euſſe le moyen de mortifier ma vûë, mon goût & mon odorat. L'une d'entr'elles, qui avoit la jambe toute gâtée, diſoit qu'elle en étoit fort ſoulagée ; je les priai fort de ne rien dire de ce qne je leur avois fait. Je ſerois bien-aiſe de continuer à leur faire cette charité, quand même cela nuiroit à ma ſanté, je ne le ferois pas moins ; car à quoi ſuis-je bonne ? & puis-je croire être bonne à autre choſe ? S'il falloit même donner ma vie pour mon prochain, ne devrois-je pas la ſacrifier avec joie, puis que mon Jeſus a donné la ſienne pour moi ? Je crois que ſi les ſervantes que j'ai l'honneur d'aſſiſter avoient de bonnes jambes, elles courroient bien vîte dans les voies de Dieu pour le ſervir avec fidelité ; je leur fais auſſi promettre qu'elles ne demanderont leur guériſon que pour cette fin. Il tomba dans

mon boüillon de l'eau dont j'avois lavé les jambes de ces pauvres femmes, la nature avoit une horrible répugnance à le prendre ; mais enfin je le pris malgré elle, en proteſtant à Dieu que je faiſois cela pour ſa gloire, & qu'il n'y avoit rien au monde que je n'entrepriſſe pour lui plaire. Je ſentis alors un ſi grand tranſport d'amour, que je baiſois ces ulceres avec plaiſir ; je penſai même tomber en pâmoiſon : je pleurois de joie, puis j'exhortois mes pauvres Maitreſſes à ſouffrir avec patience, & à aimer Dieu de toutes leurs forces. La R. Mere Supérieure de la Providence a eu la charité de m'envoyer la moitié d'un grand pâté ; prenez la peine, mon cher Pere, de leur dire tous mes défauts, car je les trompe, elles ont toutes des bontés pour moi qui le font voir. Elles m'ont défendu de donner de ce pâté, je n'ai pû leur obéir, car j'avois quatre de mes maitreſſes qui étoient malades, & qui ne pouvoient rien manger ; je leur en donnai, & puis je leur fis boire de l'eau-benîte : cela en a guéri une qui avoit

une grande fiévre. J'avois une grande tentation de manger de ce pâté, j'en ai coupé par morceaux, & l'ai mis avec de la saleté, & puis l'ai mis à terre, & l'ai ramassé avec la langue comme une bête. Je vous assure, mon bon Pere, que je soupire presque toutes les fois que je mange, tant j'ai de regret de nourrir une créature si vile. Mon Dieu, que la nature est fâchée de ne pas boire proprement! Quelquefois elle me dit: Pourquoi me fais-tu boire dans une tête de mort qui put, & qui est si grasse & si dégoûtante? Mon odorat se plaint de ce que je lui fais sentir de si vilaines odeurs; il me dit: Pourquoi me mets-tu tous les jours dans des endroits si vilains? Je lui répons: Infame, c'est pour te punir du plaisir que tu as pris à tes sensualités. Je suis quelquefois à l'oraison si aride & si séche qu'il me prend grande envie de tout quitter: je persevere cependant, parce que je crois que ce sont des tentations; & à la fin, j'en sors bien contente, parce que je n'y vas que pour laisser faire à Dieu tout ce qu'il lui plaira de moi.

moi. Les extaſes, les raviſſemens, les tentations, les ſéchereſſes, tout m'eſt égal, quand je penſe que tout vient par l'ordre de Dieu.

Dimanche & Lundi, je fis de grandes extravagances. Je me ſentis toute embraſée de l'amour de Dieu : tandis que j'étois dans un Confeſſionnal pour être plus recueillie, je vis l'image de Sainte Madelaine qui embraſſoit les pieds de mon Jeſus. Il me prit une ſi grande jalouſie contre elle, que je me mis à crier, par un tranſport qui vous paroîtra une vraie folie : Donnez-moi votre place, lui dis-je ; il y a aſſez long-tems que vous poſſedez mon amant, je veux auſſi le poſſeder à mon tour. Ce n'eſt pas la premiere fois que ces ſotiſes me ſont arrivées. Quand je vis qu'elle ne ſe retiroit pas, je pris mon crucifix, je lui embraſſai les pieds, & je lui diſois : Je le tiens auſſi-bien que vous. Je le regardois fixement, & les larmes me vinrent aux yeux : je lui fis mille proteſtations de faire pénitence comme la Madeleine, afin de lui être auſſi agréable qu'elle. N'êtes-vous pas

ſurpris de ma hardieſſe, mon cher Pere, de vouloir êre auſſi près de mon Jeſus que cette grande Pénitente ? Mais eſt-il néceſſaire que je vous écrive toutes ces choſes, pour vous informer de tout ce qui ſe paſſe dans mon ame, & de toutes mes folies ? En voici cependant encore deux. Entendant parler qu'on vouloit acheter un Ciboire pour la Chapelle de l'Ange-Gardien, j'offris mon cœur à Jeſus, afin qu'il y repoſât jour & nuit; puiſqu'il lui eſt conſacré comme un Ciboire. Une autre fois, voyant qu'on portoit le S. Sacrement à un malade, je dis tout bas : Voila le grand amateur des cœurs, voila celui qui les enflamme tous de ſon amour. N'eſt-ce pas une grande impertinence de parler ainſi ? Jeudi, le R. Pere Guilloré m'envoya deux de ſes Pénitentes ; elles me dirent de ſa part que je leur appriſſe à prier Dieu : Je leur parlai par obéiſſance, & répondis à toutes les queſtions qu'elles me firent, & j'en eus après beaucoup de confuſion ; car ces bonnes ames, qui ſont pleines de charité, crûrent que

j'étois meilleure que je ne suis. Ah! mon très-cher Pere, puis-je vous exprimer l'ennui que je souffre quand je vois qu'on me flatte, & qu'on m'estime, moi qui suis une misérable pechereſſe!

J'ai prié M. de Cheneviére mon Confeſſeur d'écrire tous mes péchés, & de les afficher à tous les carrefours de Paris, afin que tous les ſerviteurs de Dieu viennent en foule me donner mille coups, pour venger les offenſes que j'ai faites contre lui. Ah! mon Dieu, je me ſuis éloignée de mon pays pour mener une vie cachée, & pour être le rebut de toutes les créature; & je trouve encore des gens qui ont de la bonté & de la charité pour moi, & qui me regardent comme une bonne ſervante de Dieu: mais, helas! où ſont les ſervices que je lui ai rendus? Cela vient peut-être de ce que je parle de Dieu; en verité il me prend fort envie de me couper la langue, auſſi-bien il ne m'en faut poins pour aimer Dieu. Un grand Saint ſe l'eſt coupée, qui ne méritoit pas cette punition comme moi;

mais il n'importe, mon cher Pere, ne laiſſons pas d'aimer Dieu ; oüi, aimons-le, & ne travaillons que pour ſa gloire toute pure.

LETTRE XIX.

AU MESME.

JE ne puis pas toûjours vous voir, mon cher Pere, dans mes beſoins, car il n'eſt pas juſte que vous veniez ici pour moi ſeule ; cependant je tombe ſouvent dans des états qui me font des peines extrêmes. Comme je ſuis novice dans la vie ſpirituelle, je crois quelquefois avoir fait de gros péchés, & ce ne ſont ſouvent que des ſcrupules ; ils ſont cauſe que je ſuis quelquefois prête à quitter la ſainte Communion, & je ſouffre de longs combats ſi je la dois faire ou non : A la fin je m'en approche, mais en tremblant, quoique je ſente que Dieu me dit intérieurement de n'y pas manquer ; néanmoins le Démon peut me tromper ; & l'amour propre me ſéduire : je vous prie d'examiner

tout cela, & de me regler comme vous jugerez à propos; c'eſt dans cette vûë que je vous découvre tout ſimplement tout ce qui ſe paſſe dans mon intérieur. Samedi dernier, la penſée me vint de me regarder dans un miroir, qui étoit dans une chambre où je me trouvai; j'ai crû y avoir conſenti, & toute affligée je me retirai dans mon cachot, & je me jettai aux pieds de mon divin Maître, pour lui demander pardon de mon péché; j'allai enſuite me confeſſer: le Démon m'a bien importunée ſur cela, & m'a jettée dans une grande triſteſſe; elle m'occupa tout le Dimanche, & me rendit l'ame tiéde & diſtraite en mes priéres: Je voulois néanmoins me retirer de cet état, car la triſteſſe a des ſuites très-mauvaiſes & très-dangereuſes; je demandois à mon cœur: Eſt-ce que tu n'aimes plus ton Dieu? Eſt-ce de la ſorte que tu veux le ſervir? Mais en même tems je me vis plongée dans les mêmes peines, qui ceſſérent enfin le Dimanche au ſoir. Je n'ai oſé aujourd'hui m'approcer de la ſainte Table ſans me confeſſer, parce

que j'ai eu trop de reſpect humain pour deux perſonnes qui étoient dans l'Egliſe, & qui faiſoient des médiſances très-grandes. Je ne voulois pas entendre ce qu'elles diſoient, & je tâchois de faire mes priéres ; mais je fus aſſez lâche pour ne les pas avertir charitablement ; je me contentai de ſoupirer devant Dieu de leur faute : elles parloient auſſi très-mal de moi ; cela n'eſt rien, car elles n'en ſçauroient tant dire qu'il y en a.

Il s'eſt trouvé ici, ces jours paſſés, de bonnes ſervantes de Dieu, qui l'ont un peu vengé de la vanité que j'ai euë autrefois ; car elles m'ont dit des choſes ſi humiliantes & ſi deſagréables, que la nature en a été touchée ſenſiblement, & toute prête à pleurer ; mais, graces à Dieu, elle n'a rien répondu, néanmoins cela l'a fait un peu rêver. Je ne ſçais ſi c'eſt le Démon qui lui diſoit : Que tu es bête, de reſter dans un lieu ſi abject, où tu ſouffres tant de mépris ! Que tu as le cœur bas, & que tu ſerois bien mieux chez tes parens ! tu y ferois auſſi-bien ton ſalut. Mais dès que

j'eus fait reflexion ſur ces beaux raiſonnemens, je dis : Ah! mon Dieu, ne m'épargnez pas, je ſuis une chienne qui mérite bien d'autres peines ; vengez-vous de cette infame. Auſſitôt je revins me faire dire encore des injures, enſuite j'allai me faire battre par une de mes compagnes les foles, qui m'égratigna toutes les mains, de ſorte qu'elles m'enflérent beaucoup ; je les mis dans de l'eau chaude où l'on avoit lavé la vaiſſelle, pour me punir de ce qu'auparavant je n'avois pas voulu les y mettre, de-peur qu'elles ne devinſſent noires. Ne ſerez vous pas ſurpris de voir une vieille laide, une gueuſe fole, avoir encore un peu ſoin d'elle dans un Hôpital.

Je vous prie, mon Pere, de me dire ſi vous m'avez défendu abſolument de rien donner à mes compagnes & à mes Maitreſſes, des aumônes qu'on me fait ; ſi cela eſt, j'ai commis bien des péchés contre l'obéiſſance ; car lorſqu'elles mangent du pain bis & que j'en ai du blanc, je ne puis m'empêcher de le leur donner, & je prens pour moi

leur pain bis : j'en ai bien de la joie ; quoique la nature en ſoit bien fâchée ; elle en voudroit bien manger, mais je lui dis : Vilaine bête, ce n'eſt pas pour toi. Ne me refuſez pas, s'il vous plaît, la permiſſion de donner ce qu'on me donnera ; j'en uſerai néanmoins comme il vous plaire, car je ne veux pas faire ma volonté, puiſque j'en ai fait un ſacrifice à mon Dieu ; tout cela eſt entre vos mains, & je ne veux pas m'en mêler, car je gâterois tout. Au reſte, lorſque je vous ai demandé quelque mortification à faire, c'eſt que j'ai crû que je ſuis obligée de vous faire connoître que j'ai maintenant aſſez de force pour faire quelque petite choſe, & il y a aſſez long-tems que je me repoſe. Du moins, je vas obſerver ce que vous me commandez ; ſur tout je m'appliquerai à cette mortification intérieure, ſi Dieu m'en fait la grace.

LETTRE XX.

AU MESME.

Careſſes de Jeſus; ſommeil interrompu; ſoumiſſion aux reproches qu'on lui fait; crainte d'offenſer Dieu & de le faire offenſer; oraiſon de pluſieurs heures; elle eſt abſorbée en Dieu; elle écrit par obéiſſance.

VOus ayant promis, mon très-cher Pere, de vous donner une parfaite connoiſſance de ce qui ſe paſſe entre mon Epoux & moi, je vous dirai que j'ai très-peu dormi; lorſque j'ai voulu le faire, il me réveilloit par des careſſes ſpirituelles, qui ſont incomparablement plus douces que le ſommeil. Etant ſortie du lit, j'ai fait l'oraiſon, & j'ai paſſé le tems en des tranſports d'amour, & en proteſtations de ne nous ſéparer jamais. Etant toute perduë, je me ſuis traînée avec un profond reſpect, comme ſi j'euſſe voulu m'approcher davantage de lui. J'ai goûté des

douceurs inexplicables ; car il n'eſt pas de plaiſir plus inconcevable que celui de recevoir les divines careſſes d'un Epoux ſi aimable. O profonde humilité de mon Dieu ! de s'arrêter à la derniére des créatures. Qu'il ſoit loüé & béni éternellement de tous les Anges & de tous les hommes. Après la ſainte Communion, j'allai voir la Sœur ***; je croyois bien faire ma cour, mais j'ai été bien trompée; elle m'a fait des reproches très-touchans, en m'accuſant de duplicité & d'intelligence avec ma Sœur de la Croix pour demeurer avec elle : tout ce qu'elle en fait, vient de ſa charité pour moi. Elle m'a demandé quel deſſein j'avois; je lui ai répondu que je ne me mêlois plus de moi-même, & que je m'étois défaite de ma volonté. Tout cela m'a fait de la peine une demi-heure de tems, mais je me ſuis remiſe entre les bras de la divine Providence, & j'ai prié mon cher Epoux, de diſpoſer de moi comme il lui plaira. Je me conſole de tout ce qui pourra m'arriver, pourvû que je n'offenſe pas Dieu, & que je ne

donne ſujet à perſonne de l'offenſer. L'affection que j'ai pour la contemplation & pour la ſolitude, augmente toûjours beaucoup; de ſorte que j'ai été preſque toûjours dans une continuelle adoration de Dieu. Je ſuis comme ſi j'étois devenuë muette, étant tellement abſorbée dans les Grandeurs divines, que je ſuis continuellement dans l'admiration. Je ne veux ouvrir la bouche que pour dire : O qu'heureuſe eſt l'ame qui connoît Dieu, & qui connoît auſſi ſon propre néant! Cela n'eſt-il pas vrai, mon bon Pere? Mais, dites-moi de grace, que ferai-je pour lui? Helas! je n'ai qu'un pauvre cœur, encore n'eſt-il pas tout neuf. Ah! malheureuſe que je ſuis, quel preſent eſt-ce que je lui fais? Demandez-lui, s'il vous plaît, s'il veut me donner mille vies, afin que je les lui ſacrifie toutes ſans reſerve. Je fais ſix heures d'oraiſon, & quelquefois ſept; c'eſt en vérité une oraiſon de Quiétude; car quoique j'aye des tentations & des ſéchereſſes, je ne remuë non plus que ſi j'étois morte : je ſens mon cœur ſi contrit de douleur de

mes péchés, que je voudrois qu'il se pût fendre de regret. J'ai été sur la croix depuis que je ne vous ai vû, mais très-contente, graces à Dieu. Vous me commandez de vous écrire toutes mes sottises; je le ferai très-soigneusement sans hesiter, quoique ce soit une grande mortification pour moi, parce que je n'ai jamais aimé cela; mais l'obéissance le veut, c'est assez.

LETTRE XXI.

AU MESME.

VOus me félicitez, mon bon Pere, de la paix & tranquillité de mon ame; ne croyez pas néanmoins que je sois sans tentation & que cela dure : mon divin Epoux me fait assez connoître qu'il veut que je vive toute chargée de croix, & d'une maniére crucifiée. Il faudroit que je fusse plus insensible pour n'être pas touchée sensiblement de tant de mortifications que je reçois ici de toutes les maniéres;

il n'eſt pas beſoin de vous les dire, vous êtes ſi bon, que vous tâchez d'adoucir mes peines; mais je ne veux aucune conſolation des hommes; je ſerois même bien fâchée d'en demander à Dieu; car il eſt juſte que je ſouffre, & que toutes les natures me foulent aux pieds. Dieu ſoit béni, c'eſt ce qu'il falloit à ma vanité & à ma délicateſſe d'eſprit. Vous avez raiſon de croire que j'ai l'ame contente: il eſt vrai, cependant il y a plus de quinze mois que j'ai une tentation de vanité; car le Démon me dit ſans ceſſe que je ſerai une Sainte; il me dit beaucoup d'autres choſes ſur tout ce que je fais; mais le vilain qu'il eſt, il perd ſon tems; car bien-loin d'en rien croire, cela me fait ſi fort rentrer en moi-même pour y voir mes miſéres, que je conçois contre moi une averſion incroyable. Quand il a vû cela, il m'a tenté de deſeſpoir; je croyois donc être réprouvée, & je ne trouvois aucun ſoulagement; car lorſque je regardois mon Jeſus crucifié, je diſois: Je ne ſerai pas damnée, il n'y a point de péchés qu'il ne pardonne à un cœur

pénitent ; & il me promet que quand mes péchés seroient plus rouges que l'écarlatte, il les blanchit dans son Sang précieux ; mon Jesus est infiniment bon, j'espére tout de sa miséricorde. Le malin Esprit me répondoit : Quand il te damnera, il ne sera pas moins bon, parce qu'il te fera justice. Je ressentis des peines si véhémentes, qne je ne pouvois durer. Je disois en pleurant : Helas ! mon Dieu, je suis resignée à votre sainte volonté ; je puis espérer en votre misericorde, je ne cesserai jamais de le faire ; faites de moi tout ce qu'il vous plaira : mais, mon bon Dieu, permettez-moi de vous demander la grace de vous servir & de vous aimer de toutes mes forces, de vous loüer, d'adorer votre saint Nom pendant que je suis ici-bas. Néanmoins mon mal ne se passoit pas ; il me prenoit des frayeurs de l'Enfer capables de me faire mourir, lorsque je pensois qu'on y blaspheme le saint Nom de Dieu, & que j'entendrois des choses si horribles, si j'étois assez malheureuse d'y être. M'étant retirée dans un coin de l'Eglise pour pleurer mes miséra-

bles péchés, j'étois toute pénétrée de douleur de ce que je lui avois fait ces plaies. Je me jettai en esprit dans son côté, & je lui dis: Mon cher Jesus! voudriez-vous bien me perdre, ne me connoissez-vous plus pour celle qui vous a fait vœu de chasteté, afin d'être votre fidelle épouse! J'ajoûtai tout ce que la tendresse & la douleur me suggererent. Mon bon Pere, vous m'avez dit qu'il ne faut pas remuer pour les tentations, mais je vous assure que cela ne dépendoit pas de moi, & que je ne pouvois m'empêcher de pleurer & d'agir; cependant mes larmes m'étoient douces dans mon affliction extrême. Enfin, le bon Jesus eut pitié de moi, & tout d'un coup je me trouvai merveilleusement soulagée de ce côté-là. Cependant, quoique je sois contente de souffrir, & que je prenne plaisir à me voir châtiée, lorsque mes peines me donnent le tems de voir la main qui me frappe, j'ai besoin d'être soutenuë & encouragée, lorsque je crois être abandonnée de Dieu comme une réprouvée, & que les créatures me

mépriſent, au-lieu de me donner quelque conſolation. Je ſçais bien pourtant que Dieu permet tout cela pour de bonnes raiſons, & qu'il a ſes deſſeins pour moi; qu'il ſoit béni éternellement.

LETTRE XXII.

AU MESME.

IL faut que je vous apprenne des nouvelles, mon cher Pere, qui vous ſurprendront. Vous croyez peut-être avoir une aſſez bonne fille en Louiſe du Néant, mais vous vous êtes bien mépris; car la vilaine bête ne vaut rien; elle a eu de la peine de ce qu'une perſonne qui l'aimoit, lui faiſoit perdre le tems qu'elle devoit donner à ſon Epoux ſacré. Quoiqu'elles ne s'entretinſſent toutes deux que de bonnes choſes, l'amour propre ne laiſſoit pas de s'y gliſſer; on a beau veiller ſur lui, il eſt difficile de le vaincre entiérement. Ainſi, quand la du Néant faiſoit ſon examen du ſoir, elle trouvoit avoir dit beaucoup

beaucoup de paroles inutiles ; elle ſoupiroit alors, parce que ſon Jeſus n'étoit point content d'elle, & lui faiſoit de grands reproches de ſes fautes ; elle l'a prié d'y mettre ordre. C'eſt ce qu'il a fait ; car il a permis que cette amie ne la regarde plus. La méchante Louiſe en a été fâchée d'abord, mais elle eſt revenuë à elle, ayant fait réfléxion ſur ſes mouvemens intérieurs. Elle croyoit que Dieu ne vouloit plus d'elle à cauſe de ſes mauvaiſes diſpoſitions ; c'eſt ce qui lui a inſpiré une grande douleur de ſes péchés. Etant fatiguée & malade, elle ne pouvoit ſe lever à minuit, à ſon ordinaire, mais elle s'eſt fait une ſi grande violence, qu'elle s'eſt enfin ſurmontée ; & pour ſe vaincre plus pleinement, elle a fait deux heures & demie d'oraiſon tout de ſuite, & a pris une bonne diſcipline. Ah ! diſois-je à cette chienne, offenſeras-tu encore ton Dieu ! j'étois ſi animée contr'elle, que ſi l'obéiſſance ne m'eût arrêtée, je l'euſſe miſe en piéces. Cependant, croyant avoir conſenti à beaucoup de méchantes penſées, elle verſoit

une grande abondance de larmes, elle ſe couchoit la face contre terre pour prier, & quelquefois elle ſe tenoit debout ſur ſes pieds, de-peur que le ſommeil ne la ſurmontât. Voila comme elle paſſoit les nuits : pour la ſainte Communion, elle n'oſoit la faire, ſi l'obéiſſance & une forte inſpiration ne l'y euſſent obligée ; car elle s'en eſtimoit entièrement indigne. Quoique j'appréhendaſſe d'être réprouvée, j'allois conſoler les perſonnes affligées, & je pleurois de les voir ſouffrir. Je portois aux Pauvres ce qu'on me donnoit, excepté le peu que je mangeois par neceſſité. Je courois aſſiſter mes Pauvres ; & je ſentois une ſi grande tendreſſe pour elles, & un ſi violent deſir de les ſoulager, que j'en pleurois à chaudes larmes ; & je diſois : Vous avez beau vous venger de moi, mon Dieu, en me réprouvant, je n'en ſervirai pas moins mes Sœurs & mes Maitreſſes : ne ſont-elles pas les images de mon Jeſus ? Enſuite, je léchois leurs ulcéres pour punir ma langue, croyant qu'elle étoit cauſe de ma réprobation. Je fus aſſez fole pour

dire : Mon Dieu, j'ai fait tout cela pour l'amour de vous, mais ce n'eſt pas pour rechercher vos careſſes, mon cher Pere ſpirituel me l'a défendu. Ah ! mon cher Pere, que j'ai de confuſion de mes extravagances ! M. Olivier me fit mettre derniérement à la ſainte Table ; la crainte me fit rougir de telle ſorte que j'étois toute en feu ; je me mis enfin à pleurer de tendreſſe pour mon divin Epoux, voyant ſes bontés infinies pour moi ; car plus je lui fais de mal, plus il me fait de bien. Je pris des reſolutions merveilleuſes, & lui fis les plus belles promeſſes du monde ; mais comment ſe peut-il fier à moi, puiſque je le trahis ſi ſouvent ? Mon bon Pere, ayez pitié de mes miſéres, & priez Dieu pour moi, s'il vous plaît.

LETTRE XXIII.

AU MESME.

SI j'avois crû offenſer Dieu, lorſque je me ſuis plaint de ne pas tant l'aimer que beaucoup d'autres qui l'aiment, je ne l'aurois pas fait ; car, mon Pere, je n'ai nul deſſein de lui déplaire. Quoi, mon bon Pere, pour ſouhaiter de l'aimer plus que tout le monde enſemble, ai-je grand tort ? N'êtes-vous pas fortement perſuadé, comme moi, que je lui ai plus d'obligations que toutes les créatures enſemble ? Vous dites que je dois être auſſi contente de mon état que ſi j'étois le plus ardent Séraphin du Ciel ; vous ajoûtez que je n'aurai point de récompenſe, ſi je ne remplis mieux mon devoir : aſſurément, mon bon Pere, graces à la divine Bonté, que ſi je pouvois, à moi ſeule, lui rendre autant de ſervices, & lui donner autant de loüanges que les Séraphins, toute la Cour céleſte,

& toutes les créatures, je ne lui en demanderois de récompenſe que celle qu'il lui plaira de me donner, je ne ſuis pas ſi mercénaire ; & quand je le ſerois, quoique je fuſſe certaine de ma damnation, je vous répons que je ne l'aimerois pas moins, & que je ne le ſervirois pas avec moins de fidelité & de zéle ; car en me damnant, il me feroit juſtice. Or, la Juſtice de Dieu & ſa Miſericorde, ſont deux Attributs que j'adore également ; de plus, ne ſerois-je pas bien récompenſée de ce qu'il me permet de l'aimer ici-bas. Je ſuis, ce ſemble, dans un ſi grand abandonnement de moi-même aux ordres de la ſageſſe & de la conduite divine, que je m'y ſoumets entiérement ; & me voila auſſi contente d'être un moucheron, que ſi j'étois un éléphant. Mais, mon bon Pere, quand vous me comparez à un moucheron, vous ne penſez pas que vous lui faites tort ; car un moucheron vaut mieux que moi. A quoi ſuis-je bonne ? Ne ſçavez-vous pas que ces petits animaux ſervent à divertir le monde, ou du moins à nourrir les

petits corbeaux, comme on dit, lorſque leur pere & leur mere les abandonnent? Mais moi, je ne ſçais rien faire que du mal; ſi la Toute-puiſſance me délaiſſoit un ſeul moment, je ferois plus de péchés que tout l'Enfer. Je vois clairement mes malices & mes imperfections; je me vois abîmée dans l'abjection; je ſuis la plus vile des créatures; je ſuis au-deſſous de toutes à cauſe de mes péchés; cependant je n'oſe me plaindre, & je demeure contente en mon état; c'eſt ce que vous voulez de moi; & vous me dites: Taiſez-vous petite fille. J'attens avec patience tous les coups qu'on me portera. Je ſuis toûjours appellée à une grande ſolitude; mais que ferai-je pour m'échapper de tant de gens qui me diſent qu'ils ont affaire de moi, & que je les ſoulage dans leurs peines; cependant je voudrois toûjours être avec mon divin Epoux; car je me ſens attirée à l'adorer continuellement. Je ne reſte avec les créatures que malgré moi; il me fait de grands reproches, lorſque j'y paſſe quelque tems. Que faire à cela, mon

Dieu ! Mon cher Pere, que j'eus de joie Lundi dernier ! je fis dire une Meſſe pour ma chere Mere, & je communiai pour elle. Dès que j'eus fait cela, je reſſentis uue douceur intérieure très-grande, & comme une aſſurance ſi certaine que ma Mere alloit au Ciel, que depuis ce tems-là je n'ai pû avoir d'autre penſée.

LETTRE XXIV.

AU MESME.

JE ſuis bien-aiſe, mon bon Pere, de ce que les converſations que j'ai euës avec vous, vous font mieux connoître mes miſéres & mes malices, que mes lettres, quoique je les écrive avec toute la ſincerité poſſible. Néanmoins je ne ſçais comment j'ai pû vous écrire tout ce que j'ai fait depuis que je ſuis entre vos mains, car j'ai une ſi grande averſion pour ce genre d'écrire, que je ſuis toûjours long-tems avant de m'y reſoudre. Cependant je vous conjure de tout mon cœur de faire bru-

ler tous les écrits que vous avez de moi, afin qu'il ne ſoit jamais parlé de cette infame ; on ne devroit pas la ſouffrir ſur la terre, à cauſe de ſes péchés ; elle eſt abandonnée de ſon cher Epoux, qui ne veut plus entendre parler d'elle, & qui s'eſt retiré d'elle il y a plus de douze jours ; néanmoins elle n'oſeroit ſe plaindre ni ſoupirer de ſes peines intérieures, qui ne lui ſemblent pas moindres que celles des damnés. O Dieu ! qui peut comprendre les ſouffrances d'une ame, qui croit être pour toûjours éloignée de ſon bien-aimé ? Dans ces angoiſſes, à qui aurai-je recours ? Si je me plains à vous, mon bon Pere, vous me direz : Ah ! petite créature, je croyois que vous étiez morte, & vous parlez encore ; & vous voudriez avoir une des plus belles places dans la maiſon de Dieu ; vous n'avez pas un amour tout pur. Ainſi je reſte ſans ſçavoir que faire ; où irai-je donc ? Mon Officiere ne me voit que quand je vais lui demander du pain ; mes compagnes les gueuſes ne veulent pas que je me compare à elles, lorſque je veux

leur

leur parler elles me rebutent avec beaucoup de mépris : il y en eut deux, ces jours paſſez, qui me chaſſérent de leur compagnie, en me reprochant que j'étois la plus infame de la terre, & que j'avois eu un enfant dans mes débauches ; enfin, elles penſérent me caſſer la tête. Je me retirai, en faiſant réflexion que Dieu leur permettoit de le venger de mes péchés, & qu'elles prenoient ſon parti contre moi. Le lendemain je retournai les voir, & leur porter à manger ; car, par la grace de Dieu, je ne leur veux point de mal, & je ſuis fort aiſe de leur faire du bien autant que je le pourrai. Dieu ſeul ſçait les peines que j'ai ſouffertes depuis que j'ai eu l'honneur de vous voir ; j'ai eu le cœur ſi preſſé que je ne pouvois parler. Ce qui augmenta ma douleur, c'eſt que j'ai ſçû que l'on avoit une lettre de vous, que l'on a gardée pluſieurs jours ſans me la donner ; comme je ſuis fort ſenſible, cela me toucha, & l'ayant reçûë, je n'avois pas alors le tems de la lire. Je ſouffrois encore aſſez de peines ; j'ai ſenti beaucoup de révolte de mes

passions, la colere, l'averſion pour quelques perſonnes de cette maiſon, l'ennui de demeurer ici, l'appréhenſion de la perte éternelle de quelques ames qui me ſont cheres. D'ailleurs, j'ai bien de la peine d'étouffer des mouvemens ſi impétueux, & j'ai une grande confuſion de ſentir tant de déreglemens; mais le plus grand de tous mes maux a été l'abſence de mon divin Epoux, j'ai crû lui être ſi deſagréable en cet état, que je n'oſois le rappeller. J'étouffois même mes ſoupirs, de-peur de ſoulager ma nature; & j'avois le cœur ſi gros, qu'on eût dit qu'il étoit prêt à crever de douleur: mais avec tout cela, j'étois contente de ſouffrir la véhémence de mes paſſions qui étoient déchaînées, & qui vouloient être les maitreſſes. Cependant, graces à Dieu, je n'en branlai non plus que ſi j'avois été morte; je ne fis ſeulement que plier le dos, comme vous me l'avez commandé; au-lieu de chercher du ſoulagement, je diſois: Bon, mon Dieu, vengez-vous de cette miſérable créature, & lancez vos foudres ſur elle. Je m'abî-

mois comme ſi tous les foudres euſſent été prêts à m'écraſer. Un ſoir je dis quelque choſe de mes peines à une de mes compagnes, qui eſt une bonne fille & qui me conſola ; mais tout d'un coup je ſentis que Dieu ne vouloit pas que je cherchaſſe du ſoulagement parmi les créatures ; je me retirai auſſi-tôt dans ma ſolitude, & me mis en Oraiſon ; mon Souverain me défendit encore de chercher aucune conſolation humaine : je demeurai long-tems comme une ſtatuë de marbre ſans branler, mon cher Epoux ne me dît pas une ſeule parole au fond de l'ame.

Comme je continuë à me lever trois fois la nuit, je ſuis ſouvent fort abattuë du ſommeil ; mais je fais la diſcipline pour me réveiller. Mon miſerable corps eſt plus fatigué le matin quand il ſe leve que le ſoir quand il ſe couche, & il me demande : Pourquoi me fais-tu coucher ſur la dure ? Il faudroit être auſſi bête que lui pour l'écouter ; graces à Dieu, je ſuis reſoluë à ne lui donner guéres de ſoulagement,

quelque gémiſſement qu'il faſſe, car il n'en vaut pas la peine.

LETTRE XXV.

AU MESME.

Le 26 Septembre 1680.

AMour! amour! Les choſes ont bien changé, mon très-cher Pere, car le bon Jeſus eſt revenu & m'a comblé de douceurs très-conſolantes; il me recommande de ſoulager mon prochain; j'en brule d'envie, mais lorſque j'y mets plus de tems que mon Bien-aimé ne m'en a preſcrit, il me rappelle à ma ſolitude, de ſorte qu'il ne me donne aucun repos; quand il eſt abſent de moi, il me fait bien de la peine, le tout aimable qu'il eſt; mais qui peut exprimer la joie que je reſſens du retour de ce cher Amour? Eh! bon Dieu, ſi vous pouviez voir ce qui ſe paſſe entre nous deux, que vous auriez de plaiſir, mon bon Pere! Je demeurai Vendredi der-

nier, la moitié du jour en ſolitude, & je me perdis tellement dans les grandeurs de Dieu, que je ne pouvois me poſſeder; je demandai alors des croix, avec un grand empreſſement; j'avois une extrême envie de ſuivre mon Jeſus crucifié; de là vient que conſidérant le mal que mes pauvres Maitreſſes & mes Compagnes endurent, je leur porte envie, & quelquefois je dis tout bas entre les dents: Ah! faut-il que ce ne ſoit pas moi qui ſouffre tout le mal de mon prochain! mais je ne merite pas tant d'honneur. Regardant une fois mon Jeſus attaché à la Croix, il me vint un ſi violent deſir de m'y attacher, que j'euſſe été bien-aiſe qu'on m'eût condamnée à mourir ſur un gibet pour mes péchés. Pourquoi ne le voudriez-vous pas, mon cher Pere? Ne ſçavez-vous pas qu'on pend les voleurs? & n'ai-je pas volé à Dieu l'honneur & les loüanges qui lui ſont dûës, lotſque je tâchois autrefois de me les attirer? Inſenſée que je ſuis, n'ai-je pas mieux mérité le ſupplice que mon Sauveur! Mais helas! vous croyez que je n'en vaux pas la peine,

tant je ſuis miſérable : cela eſt vrai, mais vous devriez au moins me punir comme une criminelle. Ah ! trouvez bon que je faſſe pénitence des infidelités que j'ai faites à mon cher Amour ; je vous prie, mon bon Pere, permettez-moi de châtier la vilaine qui a offenſé l'Amour divin : ne m'épargnez donc pas ; dites : Oüi ; dites : Je le veux, promtement. Ah ! mon Amour, mon Jeſus, que vous êtes aimable ! Amour incompréhenſible, vous ſerez toûjours mon Amour, je ne veux que vous ; je veux être toute amour pour vous ; mais dites-moi, mon Pere, aimez-vous mon Amour, aimez-vous mon Epoux ſacré ? Il faut mourir, ou aimer Jeſus mon Amour ; celui qui n'aime pas mon divin Amour, ne mérite pas de vivre. Ah ! je n'en puis plus, où ſuis-je ? ou qu'eſt-ce que je fais ? ſuis-je encore ſur la terre, ou ſuis-je dans le ſein de mon divin Amour ? Ah ! que ferai-je, mon Tout-puiſſant ; que ferai-je, mon divin Sauveur, pour vous plaire ? Mon cœur eſt prêt à tout. Ah ! je me trompe, c'eſt le cœur de mon

Jesus, car je ne possede plus rien. Dites-moi, s'il vous plaît, mon Pere, si je suis obligée de vous écrire toutes les caresses spirituelles que me fait mon divin Amant, lorsqu'il revient après ses absences; il me semble qu'il faut taire toutes ces choses, & qu'elles doivent être sécrétes; mais il me souvient que vous m'avez dit que je manquerois de simplicité, si je ne vous disois pas tout. Il faut donc obéir, & vous dire que Vendredi dernier, je me laissai conduire à l'amour divin, comme j'ai coutume de faire; il me mena voir mon Jesus crucifié, & me representa si vivement tout ce qu'il avoit souffert sur le Calvaire pour mes péchés, que je pensai mourir de douleur. L'amour me fit parler, & dire des choses fort tendres, & puis je lui demandois à porter sa Croix, & lui disois: Que souhaitez-vous de moi, mon cher Jesus, dites-le-moi, car je suis toute à vous? Il me répondit: Je suis tout à toi, ma bien-aimée. J'étendois les bras, comme si j'eusse voulu y recevoir mon Jesus, je croyois que mon ame sortoit de

mon corps pour s'aller unir à son Sauveur ; j'étois toute embrasée, je ne m'étois jamais trouvée en cet état. Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que tout cela ! Dites-moi, mon bon Pere, si cet état n'approche pas de celui des Bienheureux. O Dieu ! qui auroit jamais crû qu'une si grande péchereſſe eût été traitée de cette maniére ! Je souhaite, mon bon Pere, que vous & moi aimions & adorions continuellement un Dieu si aimable & si adorable.

LETTRE XXVI.

AU MESME.

Le 30 *Septembre* 1680.

JEsus est mon Amour, & mon Amour est Jesus. Il faut donc, mon cher Pere, que je vous ouvre tout mon cœur, & que je le ferme à toutes les créatures. Pour donc vous obéir, je vous dirai que le premier jour de ma Retraite s'est passé dans les sécheresses & dans la dou-

leur de mes péchés; je commençai sans aucune devotion sensible, & je craignois avoir mal fait en m'y engageant, quoique je ne l'eusse fait que par obéissance; mais étant dans mon cachot, Dieu me fit connoître que mon dessein lui étoit agréable, parce que je m'étois revêtuë de Jesus-Christ son Fils pour paroître devant sa Divine Majesté; il me fit de si grandes caresses spirituelles, que je demeurai trois heures sans agir & sans remuer; j'étois toute abîmée dans la contemplation de ses perfections divines, & je ne pouvois lui parler, mais je l'écoutois & consentois à ses opérations. Comme je l'avois prié instamment de me faire connoître ce qu'il avoit agréable que je fisse pour lui plaire, il eut enfin la bonté de me dire: Je desire que tu me sois extrêmement fidelle; que tu corriges jusqu'à la moindre petite faute; que tu mortifies continuellement tes sens; que tu rentres sans cesse en toi-même pour m'entretenir: sçache que la moindre tache qui obscurcit ton ame tant soit peu, me fâche & m'oblige à m'éloigner de toi. Je lui

répondis : Seigneur, comment ferai-je pour observer tout ce que vous desirez de moi ? Ma fille bien-aimée, reprit-il, retire-toi des créatures ; je veux que tu garde un grand silence ; que tu fasse tous les mois une Retraite de trois jours en l'honneur des trois Personnes de la Très-Sainte Trinité ; que tu en fasse une de huit jours aux quatre Fêtes Solemnelles de l'année, comme ton Pere spirituel l'ordonnera ; que tous les Vendredis tu la fasse pour honorer la Passion de mon Fils ; & parce que tu m'as demandé plusieurs fois d'être fille de la Passion, tu porteras ce jour-là la couronne d'épines & la robe nuptiale, & tu feras la discipline trois fois, le jeûne au pain & à l'eau, & tu mangeras par terre. Il ajoûta, qu'il vouloit entiérement se communiquer à moi, & me faire de grandes faveurs ; mais il m'obligea à en garder le secret, & à me tenir fort cachée. Je ne puis vous dire ce qui se passa pendant ces trois heures ; il me sembloit que mon ame s'étoit envolée dans le sein de la Divinité, & que j'étois en Paradis ; lorsque je commençai à revenir à moi,

je demandai aux Séraphins comment ils pouvoient ſupporter leurs embraſemens, puiſque moi qui ſuis une créature toute corrompuë, j'étois contrainte de prier Dieu de ceſſer ſes ardeurs; je tombai dans de ſi violens tranſports d'Amour, que je fis de grandes extravagances; je criois tout haut: Aime-t-on mon Amour! J'étois ſeule, & je parlois aux créatures ſans raiſon, & je leur demandois ſi elles aimoient mon Jeſus. Quelle folie! mais toute fole que j'étois, je promis à mon divin Epoux de lui garder une fidelité inviolable, & de ne rien négliger de tout ce qu'il vouloit de moi. Dans le moment, on me vint avertir que trois filles du R. P. Guilloré demandoient à me parler; j'en fus ſurpriſe, car je penſois qu'il n'y avoit plus de créatures ſur la terre, & qu'il n'y avoit que mon divin Epoux & moi. Je ne pûs répondre que ces trois paroles: Je ne veux que mon Epoux, je ne connois que mon Epoux; je demeurai ſeule avec lui perduë dans un abîme, où je ne voyois ni fonds ni rive.

En ce même tems, mon divin E-

poux me déclara qu'il se vouloit servir de moi comme d'un instrument qu'il manieroit lui-même, qu'il me feroit parler, marcher & écrire, & qu'enfin, il seroit l'ame de toutes mes actions. Vous ne doutez pas, mon cher Pere, de la joie que mon ame ressentit avec tant de force; car j'entendis distinctement la Majesté Divine me promettre amoureusement cette grande grace; je m'écriai : O bonté! ô grandeur! ô ocean immense de merveilles! Tous les Attributs Divins me rempliſſoient le cœur & l'esprit, & je demeurai ravie en admiration; je m'écriai encore : Comment se peut-il faire que vous aimiez tant les pécheurs, & moi qui suis la plus grande pécheresse! Cependant il me témoigna encore qu'il vouloit que je lui parlasse librement, & que je lui demandasse mes besoins; il m'ordonna aussi de communier une fois la semaine, & de faire toutes mes actions pour la délivrance d'une ame du Purgatoire, de faire aussi une Communion pour la conversion de ceux qui deshonorent son Fils dans le Très-Saint Sacrement de l'Autel,

& pour le ſalut de tous les pécheurs. Pour les mortifications qu'il m'a preſcrites, je ne le ferai pas que vous ne m'ayez fait un commandement exprès; cependant j'en ai fait une pour châtier la délicateſſe de mon goût. J'ai mis de l'huile très-puante dans mes œufs & dans un morceau de bœuf qu'on m'avoit donné, & je me ſuis ſervie pour aſſiette d'une petite planche de bois fort ſale; le cœur m'en ſouleva deux fois, mais enfin je me contraignis à manger tout ce que j'avois ainſi apprêté, car il faut bien dompter la nature, & lui faire la derniére violence. Je ne ſçais, mon cher Pere, ſi vous ne vous fâcherez point de ce que je tombe dans ces raviſſemens, mais je n'en ſuis pas la maitreſſe, & je ſens bien qu'il n'y a rien du mien; je laiſſe faire mon Jeſus, & tout va bien, pourvû que je n'y mette aucun empêchement. Grace à la Divine Bonté, je ſuis depuis le matin juſqu'au ſoir dans une perpétuelle adoration; vous m'avez dit de faire cinq heures d'oraiſon; mais comme je ſuis toûjours occupée de la contemplation des

Attributs de Dieu, il me ſemble que mon oraiſon eſt continuelle.

Je me trouve bien plus touchée en cette Retraite qu'en la précédente; & il me ſemble que le feu du ſaint Amour a conſumé pluſieurs choſes en moi qui pouvoient mettre obſtacle à la grace. Oh! que la ſageſſe de Dieu ſoit éternellement adorée! Mais, mon bon Pere, je ſuis ſouvent interrompuë en vous écrivant, & je ne puis dire avec aucun ordre mes petites affaires; cependant l'amour de mon Jeſus me preſſe & me brule, & il eſt encore plus cauſe en partie de ce que je ne ſçais ce que je vous écris; car l'ardeur de ſon amour m'interrompt à tout moment, & je dis: Ah! mon cher Epoux, ceſſez pour un peu de tems, donnez-moi un peu de relâche! mais il ne m'écoute pas, & il faut que je crie: Amour, amour, ô bonté infinie de mon Jeſus! Oh! qui peut comprendre la félicité d'une ame qui s'eſt entiérement perduë dans le ſein de la très-haute Majeſté de Dieu! Après pluſieurs élancemens de cette ſorte, je reprens mon papier pour écrire promptement, pen-

dant que l'Amour divin me laiſſe un petit moment libre : il faut donc que je vous diſe que mon Epoux ſacré m'a promis qu'il ne ceſſeroit point de me conduire, que quand je ſerai aſſez malheureuſe pour faire quelque choſe qui l'oblige à ſe retirer de moi, & quand il le jugera à propos; il m'ordonne qu'alors j'aye recours à vous. Il me recommande toûjours la ſolitude, afin de joüir toûjours de ſa preſence; il veut que je le remercie d'un grand bien, lorſque les créatures me mépriſeront & me rebuteront; parce que plus je ſerai rebutée & rejettée de tout le monde, plus je ſerai proche de Dieu. Il m'ordonne encore de mettre tous mes délices dans les mortifications, dans les maladies, & dans toutes ſortes de ſouffrances intérieures, ſans dire mot, & ſans chercher du ſoulagement parmi les créatures. Il veut auſſi que je vous diſe tout ; que je vous ſois obéiſſante; que je ne faſſe rien ſans votre permiſſion, de-peur de me tromper, ou d'être trompée.

Ah! mon bon Pere, où ſuis-je, & qu'eſt-ce que je vous puis écrire

dans les transports où je suis! Ah! que mon Epoux est aimable, qu'il a de bonté pour moi! dites-moi donc ce que je ferai pour lui plaire; car je ne puis vivre sans lui rendre quelque service. Helas! mon Pere, laissez-moi crier de toutes mes forces que mon Epoux est infiniment bon; qu'il est infiniment miséricordieux; que j'ai été bien malheureuse d'en douter; mais je ne le connoissois pas. Aimez-le donc, mon Pere, & criez incessamment par-tout qu'il est aimable, qu'il est plein d'amour pour les pécheurs. Ah! je n'en puis plus, permettez-moi d'aller crier par les ruës, & d'amasser tout le monde pour leur parler de mon Epoux sacré. Je desire qu'il soit aimé & adoré par-tout; à quoi sert ma langue, si ce n'est pour publier ses divines perfections? Allumons donc dans tous les cœurs l'amour de mon Jesus: Helas! serai-je bien assez malheureuse d'en rencontrer quelqu'un qui ne veüille pas l'aimer! Anathême à tous ceux qui n'aiment pas Jesus! Oh! ne faudroit-il pas avoir des cœurs plus durs que le diamant & plus insensibles

ſenſibles que le marbre, pour n'être pas épris de mon divin Jeſus! O mondains, ô mondains! ſi vous aviez goûté de ſon amour, vous ne voudriez plus vivre que de lui. Ah! goûtez-le donc, qu'il eſt délicieux, qu'il eſt deſirable, & qu'il eſt charmant! O doux amour de mon Epoux céleſte! achevez de me faire mourir, car je ne puis plus reſiſter à vos flammes; vos excès m'accablent, ils m'épuiſent, ils me conſument le cœur. Ah! mon bien-aimé, venez donc, retirez-moi du monde, uniſſez-moi ſi étroitement à vous que je ne m'en ſépare jamais, & que nous ne ſoyons plus qu'un! Ah! mon Souverain & tout mon treſor, que je ſois toute perduë en vous pour toute l'éternité! Grand Dieu! mon bon Pere, qu'eſt-ce que tout ceci, & qu'eſt-ce que je vous écris!

LETTRE XXVII.

AU MESME.

Le 10 Octobre 1680.

MOn Dieu, mon bon Pere, que je ſuis mécontente de moi, je dors ſouvent trop long-tems; & qui eſt-ce qui prie & qui loüe mon Epoux pour moi pendant mon ſommeil! Quand je ſuis réveillée, je n'oſe preſque paroître devant lui tant j'ai de confuſion : quelle pitié de ſe voir ſurchargée de tant d'imperfections & de péchés! Vous m'avez permis de me lever la nuit pour faire une heure & demie d'oraiſon, donnez-m'en, s'il vous plaît, deux heures & demie, cela ne vous coûtera rien, & n'ayez pas peur que frere l'âne perde ſa part; le pauvre animal a trop ſoin de lui-même : il faut vous faire rire; il a été battu, & a reçû beaucoup d'injures depuis qu'il ne vous a vû, & ſi on ne fût venu à ſon ſecours, on l'auroit mis en très-

mauvais ordre; je crois que vous en ſerez bien-aiſe auſſi-bien que moi, parce qu'il faut que ſon maître ſoit vengé de toutes les friponneries qu'il lui a faites; je m'en vas bien le faire marcher; car il y a long-tems qu'il ſe repoſe. Depuis notre entrevûë la grace & la nature ont eu chez moi d'étranges combats, mon divin Epoux s'eſt éloigné de moi par ma faute, & j'ai été privée plus d'un demi-jour de ſa preſence; cela eſt venu de ce que j'ai trop voulu défendre la cauſe de ma Sœur de la Croix qu'on blâmoit. En vérité, j'aimerois mieux être attachée à un gibet, que de paſſer le reſte de mes jours à penſer ſi peu à mon adorable Jeſus; car pour peu que je l'oublie, j'en ſuis fort incommodée. O amour de mon Jeſus, que vous êtes charmant! tous les mépris, & tous les rebuts du monde ne me font pas tant de peine, que l'éloignement de mon Jeſus. O bon amour de mon Sauveur! comment pouvoir vivre ſans vous! Il m'eſt arrivé de me faire battre une ſeconde fois; on me voulut défendre, mais je me jettai entre les bras de celle

qui me frappoit, afin qu'elle redoublât ſes coups; & je diſois tout bas: Bon, ma chere, frappez plus fort, & vengez bien mon Dieu; je crois que je me ſerois fait déchirer, tant j'avois d'averſion pour moi-même. M. Renault m'eſt venu quereller dans ma cellule, parce que je me laiſſe mourir de faim; ſa charité l'a porté à me dire qu'il vouloit prendre ſoin de moi : je me tins à genoux pendant ces réprimandes, & je le remerciai de ſes bontés pour moi. Le jour précédent, j'avois fait de grandes extravagances devant lui; car je courois par la Maiſon, comme une fole, en criant : Que mon bien-aimé eſt aimable ! aimez-vous mon Epoux, M. aimez-vous mon Epoux ? J'en eus une extrême confuſion devant pluſieurs perſonnes.

LETTRE XXVIII.

AU MESME.

Le 30 Octobre 1680.

ETant à Paris, mon très-cher Pere, j'ai dit dix ou douze paroles inutiles; dès que j'ai été de retour je me renfermai dans mon cachot, pour parler à mon divin Epoux; mais il me reprocha au fond de l'ame ces paroles & mon ingratitude, & se retira sans me faire sentir ses douceurs ordinaires. Je me suis toûjours tenuë renfermée, pour punir cette méchante fole, qui a offensé son Amour. Une de mes compagnes a commencé à venger mon Amant, car lui donnant à boire, elle m'a jetté plusieurs fois des ordures & des écuelles à la tête, & je me suis aussi donné plusieurs coups au visage & à la tête, afin de me châtier de mes faures. Je me suis aussi enfoncé dans la tête une couronne de pointes de fer; je me

ſuis frotté le dos contre la muraille, pour faire entrer bien avant ma haire dans la charogne de ce miſérable corps ; j'ai marché les pieds nuds dans la bouë & ſur les cailloux, afin de les bleſſer ; j'ai pris la diſcipline de toutes mes forces, juſqu'à ce que mon bras ne pût plus frapper ; je me ſuis fait d'autres mortifications très-humiliantes, tant j'étois animée contre moi-même de ce que j'avois offenſé mon Sauveur. Lorſqu'on m'appelloit dans la maiſon, je diſois en moi-même : Helas ! que n'aſſommez-vous cette vilaine bête qui a déplu à ſon Amour ! Enfin, j'ai l'ame à la torture, parce que je ne crois pas pouvoir rappeller mon Souverain ; il eſt trop indigné contre moi, à cauſe de mes péchés ; néanmoins, par ſa grace, je ſouffre ces peines avec reſignation à ſa volonté, je ne me donne la liberté d'ouvrir la bouche que pour crier miſéricorde : je ne ſçais comment mon cœur ne ſe fend point de la douleur qu'il a d'avoir offenſé une ſi grande bonté ; il n'y a point de pénitence que je ne deſire faire, pour

plaire à Dieu & lui satisfaire ; mais, mon Pere, vous m'êtes trop indulgent. Dieu a voulu que M. de Cheneviére m'ait refusé deux jours de suite la sainte Communion ; je l'avois attendu long-tems, mais n'ayant plus d'espérance, je me rendis dans mon cachot, & je me couchois sur le carreau, le visage contre terre, & je disois : Mon Dieu, achevez de punir cette insolente ; écrasez la tête de cette orgueilleuse, & ne l'épargnez pas. Je ne cherchois point de consolation, car je prenois plaisir à me voir souffrir ; cependant j'avois une extrême repugnance à toutes les mortifications que je faisois, mais je me disois à moi-même : Marche, marche, insolente, sans raisonner ; j'aimerois mieux que tu fusses dans la derniére peine, que de desobliger mon Dieu dans la moindre chose : Pourquoi n'as-tu pas soin de le conserver quand tu le possedes ? Il faut que tu souffres tout ton saoul. Ah ! que je suis étonnée & toute pénétrée de douleur dans la vûë de mes péchés, qui m'ont mise mal avec mon Dieu ; je veux bien de tout

mon cœur porter des croix pesantes; & je les baise avec joie, parce qu'elles viennent de la main du Tout-puissant: benissez-le, mon Pere, & demandez-lui pardon pour moi. Le R. Pere Guilloré m'a donné de si bons avis, & m'a dit des choses si utiles, que j'ai de très-grandes obligations à ce grand Serviteur de Dieu, & je prie mon Sauveur de le récompenser en ce monde & dans l'autre; je desire qu'il ait le même pouvoir sur moi que vous, car je l'honore beaucoup.

LETTRE XXIX.

AU MESME.

Le 21 Decembre 1680.

SI vous me commandez, mon cher Pere, de vous écrire tout ce qui se passe dans mon intérieur, vous aurez besoin d'une boutique de papier pour m'en fournir; mais à quoi bon vous entretenir de mes peines? Dieu, par son infinie bonté, a mis mon

mon ame, toute ſouffrante qu'elle eſt, dans une parfaite reſignation & une entiére tranquillité : je veux adorer ſa juſtice auſſi-bien que ſa miſéricorde ; il faut que je ſois prête à recevoir toutes ſortes d'afflictions & de ſouffrances, car mon cher Amant m'a fait la grace de me dire il y a quelques jours, que j'aurois des peines inconcevables ; il me témoigna auſſi qu'il n'étoit pas content de ce que derniérement je refuſai ſes careſſes ſpirituelles, que je lui demandai de changer en croix, afin que je ne tombaſſe plus dans des extaſes, & dans des tranſports d'amour, qui me font ſouvent ſortir de moi-même & faire de grandes extravagances : en ſe retirant il ajoûta, que je ne le verrois de long-tems, & que j'étois une mutine. Il me dit tout cela au fond du cœur ; je l'entendis auſſi diſtinctement que ſi je l'euſſe entendu des oreilles du corps. C'eſt ainſi qu'il s'eſt vengé de ma reſiſtance à ſes careſſes ; ſon éloignement m'a jettée dans un abîme de triſteſſe, croyant qu'il m'avoit abandonnée, parce qu'enſuite je me trouvai attaquée

par des tentations de colére, de penſées ſales, & de pluſieurs autres miſéres qui me portoient au deſeſpoir. Je me renfermai dans mon cachot, & ne ſentant aucun ſecours de ce Bien-aimé, je pris une grande Croix entre mes bras, & la regardant fixement en me mettant à genoux devant elle, je lui dis : O bonne Croix, ô chere épouſe de mon Jeſus ! je dois être attachée ſur le côté qu'il n'occupe pas, il l'a laiſſé vuide pour moi ; recevez-moi avec lui, & laiſſez-moi ſentir toute l'amertume de ſes ſouffrances ; mais avec cela je demandai du ſecours à mon Epoux, car quoique je fuſſe bien-aiſe de ſouffrir pour lui, j'appréhendois de conſentir aux tentations violentes qui me tourmentoient. Il eut compaſſion de moi, ce cher Amant, car je me ſentis tout à coup ſoutenuë, & je le remerciai auſſi-tôt, mais d'une maniére aſſez particuliére ; car je me mis à crier : O cher Amour ! c'eſt donc vous qui me faites de ſi grandes peines ! je croyois que vous m'aviez tout-à-fait délaiſſée. Après, je lui fis le détail de toutes les choſes qui m'étoient

arrivées pendant ſon abſence, je pleurois à chaudes larmes, parce que j'étois perſuadée que c'étoit mes infidélités qui l'avoient fait abſenter ſi long-tems. Helas! mon Bien-aimé, je ſuis bien-aiſe de ſouffrir pour vous; faites-moi endurer tous les tourmens imaginables; mais, mon cher Epoux, ne m'abandonnez pas un ſeul moment; je ne demande point de careſſes ni de ſoulagement dans mes ſouffrances, je ne deſire que l'aſſiſtance de votre Grace; je voudrois que mes deux yeux fuſſent des fontaines, qui ſans ceſſe verſaſſent des torrens de larmes pour laver mes péchés: ôtez-moi plûtôt la vie, que de permettre jamais que je commette la moindre faute. Quelle pitié, de me quitter comme vous faites! & que ne me gardez-vous bien: ne ſçavez-vous pas que je ne vaux rien, & que je ne ſçais faire que du mal? Mon divin Treſor, ne vous fâchez donc plus, je châtierai la vilaine qui vous a déplu: en effet, mon bon Pere, je mortifierai mon eſprit & mon corps de la bonne maniére. Je diſois à cet animal: Vous

voulez donc faire le maître, misérable corps ! Ah ! je vous en donnerai. Je pris la discipline avec tant de violence que le cœur m'en fit mal dès le premier coup. Je cessai pour prendre haleine, & puis je recommençai. J'étois si sensible, que je craignois fort de me frapper ; cela même me faisoit redoubler les coups, & je disois : Ah ! vieille chienne, vous avez péché, vous ne voulez pas être châtiée ! Dieu sçait comme je la traitai ; elle avoit beau crier : Le cœur me fait mal ; je lui en donnai encore davantage, & puis je dis à mon esprit : Insensé, n'est-ce pas à toi à être le maître ? pourquoi te laisses-tu gagner par le corps ? tu seras aussi-bien puni que lui ; & dès ce moment je lui fis faire tout ce qu'il ne vouloit pas, quelque horreur qu'il en eût. Mes Maitresses les pauvres m'aidérent à le mortifier ; car j'entrepris de faire dix-huit lits dans un jour, & de balayer deux fois deux grandes salles. Tous les soirs je deshabillois mes Maitresses pour les mettre au lit, & le matin je les habillois : toute la journée je leur

rends d'autres ſervices qui leur ſont néceſſaires ; cependant je trouve encore quatre heures pour me recueillir : & puis, mon bon Pere, vous aurez la bonté de me redonner les deux heures de nuit que vous m'aviez permis de prendre pour faire Oraiſon, & que vous m'avez ôtées ; n'ayez pas, s'il vous plaît, égard au froid ; car je ſuis obligée d'aimer & loüer mon divin Epoux auſſi-bien durant le froid que pendant le chaud : l'Epouſe ne doit-elle pas ſuivre & imiter ſon Epoux ? Et quand Jeſus-Chriſt mon cher Amour eſt venu au monde, n'a-t-il pas choiſi l'hiver pour trembler ſur la paille, lui qui étoit ſi délicat ; & après cela je me traiterai doucement ! Il n'y a pas d'apparence, mon cher Pere, il faut que je faſſe pénitence, puiſque je ſuis Chrétienne : le cher Epoux eſt né dans les peines de la pénitence pour nous, & il eſt mort ; je veux marcher ſur ſes pas, il m'appelle après lui : & dequoi avez-vous peur ? N'eſt-il pas ma force & mon médecin, ſi je deviens malade il aura ſoin de moi. Je vais

vous faire voir de quelle maniére il me protége, ce tout-aimable qu'il eſt. Couchée comme je ſuis dans un lieu très-mal-ſain, où il n'entre que le feu d'une chandelle, où la neige tombe juſques ſur mon lit, de ſorte que ces nuits paſſées j'en étois toute couverte; néanmoins je me porte fort bien, & n'en reſſens aucune incommodité; au contraire, on auroit pû me comparer au Mont Ethna, qui eſt tout blanc de neige au-dehors, & tout plein de flamme au-dedans; car tandis que je ſuis toute blanche de neige, je ſuis dans le cœur toute rouge & embraſée des flammes divines. N'eſt-ce pas mon divin Epoux qui veut que j'aye cette chaleur, par une protection particuliére, pendant que j'entens mes compagnes crier au froid? En vérité, ce ne ſont pas mes habits qui m'échauffent; car je n'ai qu'une tunique & un petit tablier qui me ſert de jupe, & des bas de toile fort mince, qui ne valent guéres. Il eſt vrai que j'ai reſſenti pendant quelques jours & quelques nuits beaucoup de froid, mais la Grace de

mon Jesus m'a fortifiée dans la resolution que j'ai prise de le souffrir sans me soulager ; il m'a preservée du mal qui en devoit suivre ; la nature n'a pas laissé de se plaindre de cette souffrance, car elle ne veut rien endurer de tout ce que je lui prépare jusqu'à la fin de ma vie : qu'elle gronde tant qu'elle voudra, je ne l'écoute plus, & je m'en mocque : elle a crû pendant huit jours qu'elle sentoit beaucoup de mal, & je lui disois : Ne veux-tu pas te taire, vilaine bête ? tu fais la malade, mais si tu dis un mot & si tu trembles, je te châtierai. Elle étoit quelque tems sans branler, puis elle oublioit mes menaces ; elle recommençoit à se plaindre : enfin, ayant regardé ce qu'elle avoit, je ne lui trouvai qu'un peu d'émotion ; quand je vis cela, je la hâtai bien d'aller à grands coups de discipline : depuis elle n'a dit mot, car elle craint d'être battuë. Vous ne sçauriez croire, mon cher Pere, combien j'ai d'occasions chaque jour, de mourir à moi-même : J'ai souvent le visage rouge comme un charbon enflammé, à force de

me faire violence. Je ſuis tombée entre les mains d'un Confeſſeur & d'une Officiére qui ſouhaitent que je ſorte très-ſouvent de ma ſolitude; ces ſaintes perſonnes s'imaginent que je puis ſoulager les pauvres. Je le veux bien, ſi Dieu ſe veut ſervir de moi; qu'importe comment? Cependant je m'acquitte promtement de mes emplois, pour me renfermer dans mon cachot, & là je rends compte à mon cher Amour, de ce que j'ai fait; il a toûjours la bonté de me faire faire mes actions en ſa ſainte preſence, & je le regarde uniquement en toutes choſes.

Par ſa ſainte Grace, je ſers mes Maitreſſes avec tant d'amour, que derniérement j'en portois une entre mes bras, & l'autre ſur mon dos, pour les mener où il étoit néceſſaire; je les recouchai. Je m'imagine alors que je tiens mon Jeſus, & que c'eſt lui que je ſers, & cela me cauſe des pâmoiſons de ſon amour: au fond, tout ce que je fais eſt très-peu de choſe en ſoi. Mon très-cher Pere, dites-moi, s'il vous plaît, ce que je pourrois bien faire pour garantir du froid

mes pauvres Maitreſſes; je voudrois bien moi ſeule me charger de tous leurs maux : je verſe des larmes en abondance, quand je les vois beaucoup ſouffrir, & je conſidére que c'eſt moi qui mérite tout ce qu'elles endurent. Helas! faut-il que l'innocent périſſe pour le coupable! Je crois que ces bonnes perſonnes font pénitence pour moi. Il faut que je vous diſe, mon cher Pere, que voyant derniérement un de mes petits freres tout nud, je ne pûs m'empêcher de faire des cris de compaſſion; je demandai permiſſion à mon Officiére de lui faire faire un habit de ma tunique & de mon tablier, elle me le refuſa, je me mis à pleurer, & je fis ſi bien que ſecretement je tirai mes bas & les lui donnai. Ah! Dieu, mon Pere, j'ai peur que vous ne vous fâchiez de cette action, car vous m'avez défendu de donner mes hardes; mais le moyen de voir trembler de froid ſon petit frere, & ne le pas ſecourir! Je vous demande pardon de vous avoir deſobéi; néanmoins j'ai crû que vous ne m'aviez pas défendu de donner mes bas. Je vous remercie

de votre aumône & de tout le bien que vous me faites, je prie Dieu de vous donner son Paradis pour récompense. Je croyois vous en avoir assez dit pour cette fois; mais il faut encore que je vous dise qu'une sainte personne fort zélée pour mon salut, m'a donné un bon soufflet, croyant que je n'étois pas assez soumise à ses ordres, Dieu m'a fait la grace de l'endurer avec patience. J'ai eu dans une autre occasion une douleur à soutenir bien plus forte : une pauvre femme malade à l'extremité ayant reçû la sainte Hostie, la vomit aussitôt; on lava les draps & le linge où elle avoit vomi; je me confessai aussi-tôt, & je priai M. Rimbault, qui l'avoit communiée, de me donner ce qu'elle avoit jetté; quelques instances que je lui en fisse en pleurant, il me refusa cette grace. Ce sont assurément mes péchés qui m'ont privée de ce bonheur; je me retirai dans mon cachot pour les pleurer & en faire pénitence, afin d'appaiser mon bon Jesus, qui n'a pas voulu entrer dans l'estomac d'une si misérable pechereſſe. He-

las ! mon bon Pere, quelle affliction pour moi !

LETTRE XXX.

AU MESME.

De la Salpêtriére le 10 *Avril* 1681.

MOn cher Pere, depuis notre derniére converſation, j'ai tous les jours fait faire des priéres pour ſçavoir la volonté de Dieu ſur ma ſortie de cette Maiſon, de laquelle nous avons délibéré enſemble; il me paroît qu'il veut que je la quitte, & j'en ſuis tellement preſſée de ſa part que je ne puis plus reſiſter. J'ai examiné toutes choſes pour voir s'il n'y avoit point d'amour propre en ce deſſein; car, quoique je n'aye pas d'autre motif que la gloire de Dieu, & que je ſois reſoluë de le mieux ſervir que jamais, néanmoins je me ſuis toûjours défiée de cet ennemi caché, juſqu'à ce que mon divin Epoux m'ait aſſuré qu'il n'y avoit point d'amour propre dans ce projet. Il

me dit dans toutes mes oraiſons : Quel amour pourras-tu avoir à manger le reſte des malades qui ſont ſi dégoûtans, à vuider leurs baſſins, à les changer de linge, & à en recevoir des injures ? Il m'a fait la régle que je dois garder quand je ſerai hors d'ici : il m'a dit auſſi que vous auriez la bonté de me chercher quelqu'endroit, où je pourrai coucher, ſoit dans des gréniers ou dans des lieux. Il ne me faut point de linge ; un ais ou une paillaſſe & une couverture pour l'hiver me ſuffiſent ; car je ſuis, graces à Dieu, accoûtumée à coucher ſur la dure ; il n'eſt pas non plus néceſſaire de faire proviſion de bled, de vin ni de bois, la Providence ne manquera pas à me fournir un peu de pain & d'eau : je vous coûterai peut-être un peu de chandelle ; pour mes habits, le corſet & le tablier qu'on m'a donnez, me ſerviront longtems. Vous ſçavez, mon très-cher Pere, qu'une des raiſons les plus fortes que j'ai de me retirer d'ici, eſt qu'on ne me permet pas de communier tous les jours ; cependant mon divin Amour m'a fait connoî-

tre qu'il vouloit que je fusse unie à lui tous les jours par la sainte Communion : il ajoûta aussi que je devrois sortir d'ici, quand même vous ne devriez m'accorder qu'une Communion par mois plus qu'on ne m'en donne ici ; il dit encore que ma vie seroit plus reglée, parce que je n'obéirois qu'à vous seul ; que je me leverois réglément à minuit & à quatre heures ; que j'entendrois une Messe, & ferois après la sainte Communion & mon Action de Grace pendant une heure ; qu'à sept heures, j'irois à l'Hôtel-Dieu servir les Pauvres, & que je demanderois, pour l'amour de Dieu, les croûtes de pain & le reste de mes Maitresses malades pour me nourrir ; que les valets & les servantes me feroient de grands rebuts. Je consentis à sa très-sainte volonté sur toutes ces choses ; car je ne veux jamais chercher que croix & miséres ; d'ailleurs, j'aurai le tems de prier Dieu dans l'Eglise sans être interrompuë, comme je la suis presentement : je m'occuperai à travailler & faire ce qu'il vous plaira m'ordonner ; je garderai un profond si-

lence en gardant les pauvres, comme mon Bien-aimé me l'a commandé, & je ferai une oraiſon continuelle, en ne parlant que pour conſoler les affligés. J'ai d'autres raiſons que je vous dirai, quand j'aurai l'honneur de vous voir, & qu'il n'eſt pas à propos de vous écrire, de crainte que ma lettre ne fût vûë, & que la charité en fût bleſſée.

Au reſte, mon bon Pere, ne regrettez pas les croix que je trouve ici; il eſt certain que Dieu m'en garde de très-peſantes & en grand nombre, il m'en a donné de trop fortes aſſurances pour en douter. Outre ce que je ſouffrirai en rendant ſervice aux Pauvres de l'Hôtel-Dieu, on me rebutera de tous côtez, quand on ſçaura que je ſuis une Pauvre de la Salpêtriére; les Pauvres qui n'en ſont pas, regardent les femmes & les filles qui en ſont, comme des créatures de mauvaiſe vie, & les tourmentent; mais il n'importe, il faut que je faſſe pénitence, & en voila un bon moyen. Outre cela, puiſque mes Maitreſſes y vont, & qu'on ne les laiſſe plus ici lorſqu'el-

les ſont malades, il eſt raiſonnable que j'aille les ſervir : car un domeſtique qui eſt bien fidele à ſon maître le ſuit par-tout ; trouvez bon que je faſſe la même choſe à l'égard de nos Pauvres. Mon Dieu ! mon Pere, que j'ai de plaiſir quand je penſe que je porterai à boire & à manger à mes Maitreſſes ; que je vuiderai leurs baſſins ; que je ne parlerai que pour conſoler les malades ou pour exhorter les agonizans ; que j'enſevelirai les morts ! Que j'ai de contentement, quand je penſe que depuis ſix ou ſept heures du matin juſqu'à ſix heures du ſoir, j'employerai mes forces au ſoulagement des infirmes, & que je paſſerai le reſte du tems en oraiſon, qu'enſuite je retournerai au travail en me recueillant en moi-même ſans parler, parce que vous ſçavez que le ſilence eſt l'Ange-Gardien de la dévotion. Ah ! que j'ai de joie, lorſque je penſe que mon corps & mon ame ſeront continuellement mortifiés, que mes ſens ne trouveront jamais de quoi ſe ſatisfaire, & que je ſerai punie ſans ceſſe ! Ce m'eſt encore une plus grande ſatisfaction

d'eſpérer, que quand je ſerai malade, on me mettra coucher avec cinq ou ſix malades dans un lit, (ce que je haïs extremement,) & que quand je ſerai morte, on jettera mon vilain corps, cet inſtrument de péché, avec quarante ou cinquante cadavres: toutes ces penſées me comblent de conſolation. Mais il faut prendre des meſures pour ſortir honnêtement d'ici, avec la permiſſion de Meſſieurs les Adminiſtrateurs, & l'agrément de Meſſieurs nos Prêtres, de Mademoiſelle notre Supérieure & de nos charitables Officiéres. Il ſeroit bien mal-ſéant de les payer d'ingratitude, en ſortant ſans leur rendre tous les devoirs qui leur ſont dûs, & ſans faire avec honnêteté & reconnoiſſance cette démarche.

LETTRE

LETTRE XXXI.

En l'année 1684.

AU R. P. MAILLARD Jesuite à Paris.

En se mettant sous sa conduite, elle lui rend compte de ses dispositions intérieures, & lui propose les austérités qu'elle desire faire.

COmme Dieu, par sa grande miséricorde m'a mise entre vos mains, il faut, mon très-Révérend Pere, avant toutes choses, que je vous instruise de toutes mes dispositions intérieures, & de toutes les vûës que j'ai, afin que vous me connoissiez mieux, & que vous me conduisiez plus sûrement, puisque vous avez la charité de vous charger d'une si grande pécheresse.

Dieu m'a toûjours portée par de puissans attraits à la Pénitence pour expier mes crimes, pour la conversion des pécheurs, pour les agonizans, & pour les ames du Purgatoi-

re. Puiſque j'ai commencé à offenſer Dieu au moment qu'il m'a donné l'uſage de raiſon, & que j'ai toûjours continué, il eſt neceſſaire que ma pénitence finiſſe avec ma vie. Auſſitôt que je me ſuis donnée à Dieu, ce deſir s'eſt allumé dans mon cœur, & s'eſt toûjours augmenté. Je ſouhaite faire une rude pénitence, tant d'eſprit que de corps, & vivre dans une componction perpétuelle; je me ſens auſſi portée à chercher les mépris & les rebuts des créatures, & aller quelquefois dans les endroits, où je crois recevoir beaucoup d'opprobres; je deſire encore mener une vie ſolitaire, inconnuë, très-pauvre & dénuée de toutes choſes, à l'imitation de mon cher Jeſus.

Derniérement, on me prit tout juſqu'à une chémiſe; après avoit fait pluſieurs réfléxions ſur ce vol, j'ai crû que Dieu vouloit que je me dépoüillaſſe de tout. J'y conſens de tout mon cœur; j'ai commencé cette ſemaine à ne point porter de chémiſe, je n'ai point de draps, & je vous prie de me permettre de coucher dans ma bierre; c'eſt une gran-

de pénitence pour moi. Il y a bien des années que je desire n'avoir rien dans ma chambre qu'une chaise de paille, un pot de terre à mettre de l'eau, une tête de mort pour boire, une écuelle de terre pour manger le potage qu'on me donnera, une petite cassette pour enfermer mes instrumens de pénitence. Je continuërai, s'il vous plaît, à jeûner les Vendredis au pain & à l'eau, & à ne coucher que sur ma croix, & à aller le Samedi à Notre-Dame, ensuite me confesser à vous, ou vous rendre compte de toute la semaine. Je vous prie de me permettre aussi de jeûner au pain & à l'eau les trois jours qui précédent les trois grandes Fêtes de l'année; de ne me pas coucher la nuit du dernier jour; de faire tous les jours la discipline; de prendre le Lundi mon cilice, ma corde & ma mentonniére pour les ames du Purgatoire; le Mardi, la ceinture d'acier; le Mercredi, la haire; le Jeudi, la corde & la mentonniére, pour faire amende honorable à Notre-Seigneur, des irrévérences qu'on fait au S. Sacrement; le Vendredi, une couron-

ne de fer ; manger de l'ordure ou de la vermine ; ſucer des ulcéres, ou avaler des choſes auſſi rebutantes ; mâcher de l'abſinthe ; prendre la diſcipline avec des orties, ſi j'en puis trouver ; me bruler les bras avec de la cire d'Eſpagne. Voila, mon bon Pere, quelques-unes des pénitences que je deſire faire, nonobſtant l'averſion que j'y ai ; car je vous aſſure que je n'en fais aucune ſans me faire des violences horribles pour m'y reſoudre ; mais tout cela n'eſt pas un atome devant Dieu, en comparaiſon de tous mes péchés. Comme mon Jeſus m'inſpire & me commande de faire pénitence, voyez, s'il vous plaît, & marquez-moi ce que je dois faire, je vous obéirai préférablement à toutes mes inclinations ; mais il faut encore que vous ſçachiez, pour me mieux connoître, que j'ai beaucoup de mauvaiſes qualités naturelles, afin que vous m'aidiez de bonne maniére à mortifier mon eſprit. Je ſuis impétueuſe, emportée, colére, orgueilleuſe, arrogante, évaporée, lâche à me vaincre, portée à la vanité, à la menterie, au

déguiſement, au menſonge, à l'attachement aux créatures & aux biens de la terre, à la complaiſance pour le monde. Ah ! que je ſuis abominable, de quitter Dieu pour ces ſottiſes ! Examinez tout cela devant Dieu, mon R. Pere, & ordonnez-moi, ſans m'épargner, ce que je ferai deſormais ; c'eſt à preſent votre affaire. Je ſuis, Votre très-humble & obéiſſante ſervante, Sœur LOUISE la Pauvre.

LETTRE XXXII.

AU MESME.

Le Dimanche de la Paſſion.

JE ne dois pas diſſimuler, mon très-cher Pere, que j'endure de grandes peines d'eſprit qui me jettent très-ſouvent dans le trouble ; ce qui me donne ſujet de croire que je ſuis fort deſagréable à Dieu ; car je ſçais qu'il n'aime pas à demeurer avec un cœur qui n'eſt pas tranquille. J'ai perdu ma paix en parlant trop long-

tems avec le monde. Helas! de cette sorte, j'ai perdu en fort peu de jours tout ce que j'avois amassé par mon assiduité à l'oraison & à la presence de Dieu! Ah! que je suis misérable! Il y a bien trois jours qu'il me semble ne pas faire ce que Dieu demande de moi, & que je tombe dans le relâchement; c'est ce qui me décourage beaucoup. Mais ce qui a beaucoup augmenté ma peine, c'est tout ce que m'a dit un homme d'Eglise, qui ne sçait pas apparemment que je suis sous votre conduite; il m'a dit avec beaucoup de zéle & de force, que je n'ai point d'humilité; que je me conduis par ma tête; que je crois faire des merveilles, & que je ne fais rien qui vaille; que tout ce que j'ai fait jusqu'ici n'est qu'illusion, & que je suis semblable à ces arbres qui ont beaucoup de fleurs & point de fruit; que je serai jettée au feu éternel, puisque Jesus-Christ y condamne les arbres infructueux. Ce bon Prêtre m'a repris sévérement de ce que je disois: O Dieu, mon Amour! Il ajoûta, que je ne portois guéres de respect à Dieu; que je me

conduiſois trop mal, & que je lui faiſois pitié ; qu'il croyoit bien que j'étois une bonne terre, mais très-mal cultivée, & qu'aſſurément le Diable me trompoit. Il conclut enfin, que ſi je voulois, il me prendroit ſous ſa conduite, qu'il auroit tout le ſoin de moi que Dieu lui commandoit ; qu'il lui avoit commandé pluſieurs fois de m'aſſiſter. Je le remerciai, & puis m'allai renfermer, où je fis des cris que je continuë encore, & qui ne finiront pas ſi-tôt ; car, mon cher Pere, comme vous ſçavez que j'ai l'eſprit très-foible & déja fort embarraſſé, vous ne doutez pas que je ſuis tombée dans un état pitoyable, ne ſçachant à qui avoir recours. Dieu m'a tout-à-fait rebutée, que ferai-je donc ? Chercherai-je du ſecours parmi les hommes ? Il ne le veut pas ; & quand il m'arrive de le faire, bien-loin de recevoir du ſoulagement, j'en ſuis plus affligée & plus triſte : mais, mon bon Pere, Dieu en qui j'ai mis toute ma confiance, & qui m'a promis tant de fois qu'il ne m'abandonneroit point, voudroit-il bien

me laiſſer ? Je me fie à ſes paroles ; mais c'étoit ſuppoſé que je lui ſerois fidelle en toutes choſes. Il s'en faut beaucoup que je l'aye été, il ne faut donc plus que j'attende de lui un ſecours ſpecial, puiſque j'en ſuis indigne ; il eſt donc vrai qu'il m'abandonne, puiſque j'ai eu trop de reſpect humain & trop de complaiſance pous les créatures. Pour vous, mon bon Pere, permettez-moi de vous dire, avec tout le reſpect que je vous dois, que vous êtes en partie cauſe de mes lâchetez, vous m'avez défendu pendant le froid de me lever la nuit ; de veiller & de faire les autres mortifications que je vous aí propoſé ; & cependant vous ſçavez que Dieu demande de moi une vie crucifiée & retirée. Vous n'ignorez pas mes foibleſſes, je me diſſipe fort aiſément ; ſi vous m'aviez mortifiée autant que j'en ai beſoin, il me ſemble que je ne ſerois pas ſi imparfaite que ce bon Prêtre m'a dit que j'étois. Si l'obéiſſance & l'âge ne me retenoient, aſſurément je me ferois Chartreuſe pour éviter les créatures, & pour ne converſer

verſer qu'avec mon divin Epoux. Ah ! que je ſuis mal contente de moi ! J'en ai une ſi grande averſion, que je ne me puis ſouffrir. Je vous prie, pour concluſion, de travailler à me rendre meilleure, pour plaire à mon divin Epoux, qui ſera la récompenſe de vos ſoins & de vos peines.

LETTRE XXXIII.

AU MESME.

MOn très-cher Pere, la Sœur qui vous doit porter ma lettre eſt ſi preſſée, que je ne puis vous écrire que très-peu de choſes. Je vous dirai ſeulement que je ſuis ſur la croix, graces à Dieu ; la fiévre me prit Samedi, je la cachai autant que je le pûs, & je me ſuis toûjours levée pour faire la ſainte Communion, excepté hier, que je me trouvai dans une ſi grande foibleſſe que je croyois en devoir mourir : j'en étois fort aiſe, eſpérant de la miſéricorde de Dieu d'aller au Ciel, à

cause que j'ai eu tant de peines de corps & d'esprit. Je vous assure, mon très-cher Pere, que je suis très-contente, parce que je ne sens plus rien en moi qui soit opposé à sa très-sainte volonté; & qu'il fasse de moi tout ce qu'il lui plaira, je m'y soumets. Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

AU MESME.

De son Pays le 8 Octobre 1685.

MOn très-honoré Pere, je n'ai encore vû que mon beau-frere, ma sœur & sa famille, & tous m'ont témoigné beaucoup d'amitié. L'ordre que j'ai trouvé dans cette maison m'a donné beaucoup de consolation; ce sont de vrais gens-de-bien. Personne ne sçait que je suis leur sœur, je les ai prié très-instamment de ne le pas dire, pour éviter l'embarras des compagnies qui me viendroient voir. Je ne verrai mes freres que pour quelques affaires do-

meſtiques, & j'y demeurerai le moins que je pourrai, car je ne veux pas m'attacher à mes parens ; & quelque bonté qu'ils me marquent, je veux toûjours vous obéir, & retourner à Paris, comme vous me l'avez ordonné. Mon ame eſt dans de très-grandes ſéchereſſes, mais, par la miſéricorde de Dieu, elle y eſt fort tranquille. Je vous conjure, mon R. Pere, de prier Dieu pour moi. Je ſuis avec tout le reſpect & la ſoumiſſion poſſible, votre pauvre fille indigne, LOUISE.

LETTRE XXXV.

AU MESME.

D'une Campagne près Paris le 7 Septembre 1685.

AYant formé le deſſein de faire une Retraite ici, ſelon que je vous l'avois propoſé, Dieu en a autrement diſpoſé : Qu'il en ſoit beni ; il y a long-tems qu'il me fait rompre ma volonté ; ſi je fais la ſienne

en courant çà & là, à la bonne-heure, je ne veux toute ma vie que courir. Car, mon R. Pere, je ne dois chercher qu'à lui plaire; cependant j'ai grande peur de n'y pas réuſſir, lui étant auſſi infidelle que je ſuis. Je ſouhaite fort de retourner auprès de vous, afin que vous me hâtiez d'aller. Aſſurément, ſi Madame de Bondi n'étoit pas malade, & ſi l'obéiſſance ne me retenoit auprès d'elle, j'aurois bien de la peine à demeurer ici, où on ne voit guéres de gens qui aiment Dieu: on y eſt privé de tous ſecours ſpirituels; à peine peut-on aſſiſter à la ſainte Meſſe, on en eſt trop loin; on a encore plus de peine à ſe confeſſer & à communier, & je perds ſouvent la ſainte Communion. Mais, graces à Dieu, cette privation ne m'inquiéte pas, je ſuis contente, & je goûte une profonde paix dans la Providence, voyant que c'eſt elle qui conduit tout. Il me ſemble que je ne fais réflexion à rien, & que tout paſſe dans mon eſprit ſans qu'il s'y arrête: je deviens ſi indifférente pour toutes choſes, que je n'en deſire forte-

ment qu'une, qui eſt de contenter Dieu ; mais ſur cela mon deſir & mon cœur ſont inſatiables ; je voudrois toûjours être avec Dieu, & je ne ſuis jamais contente ſans lui, ſa compagnie fait tous mes délices. Quelques parfaites que ſoient les créatures, je n'y trouve rien qui puiſſe me plaire, ni qui puiſſe arrêter mon cœur ; je ne ſuis avec elles que pour les ſecourir, après cela je m'en retire le plûtôt que je puis, & je m'en vais dans le bois qui eſt proche de la maiſon, pour me cacher & penſer à mon Bien-aimé. Je ſens un ſi grand attrait à l'oraiſon, que je ne m'en raſſaſie jamais ; quoique je n'y aye aucun goût ſenſible, je ne ſçais ce qui m'y arrête, car je n'y vois rien, & je n'y ſens qu'une grande paix. Je ne ſçaurois alors me remuer ; mes puiſſances y ſont toutes liées, je demeure là dans mon néant, & j'en ſors comme j'y ſuis entrée, ſans douceur ſenſible ; néanmoins je m'apperçois bien que mon ame eſt toute pleine de Dieu. Quelquefois la penſée me vient que je perds le tems, néanmoins je ne

m'en inquiéte pas, & je voudrois être toûjours là. J'avois encore bien des choſes à vous dire, mon bon Pere, mais le meſſager me preſſe de fermer ma lettre ; je vous rendrai compte de tout à mon retour. Je vous prie de me garder une étincelle du feu qui vous a échauffé dans votre Retraite, & de vous ſouvenir de moi devant Dieu, afin qu'il me donne la grace d'accomplir ſes deſſeins.

LETTRE XXXVI.

AU MESME.

De Loudun le 8 Août 1689.

JE n'ai pû me donner l'honneur de vous écrire plûtôt, mon R. Pere, n'étant arrivé à Loudun que près de vingt jours après mon départ. Graces à Dieu, le voyage ne s'eſt pas fait ſans beaucoup de peine, & je crois, mon Pere, que ſans le ſecours de vos prieres j'aurois perdu la vie. Les trois premiers jours que

nous allâmes par la charette, nous eûmes une pluie continuelle ſur le dos, & j'ai enduré beaucoup de froid; Dieu m'y donna beaucoup de patience, qu'il en ſoit beni.

A Orléans les Religieuſes du Calvaire me donnérent à manger, & me fournirent de pain pour une grande partie du voyage; on ne peut voir une plus gande charité que la leur. Au premier logis où l'on s'arrêta pour coucher, comme je ne pûs ſouper, parce que j'étois fort fatiguée, l'hôteſſe me dit fort bruſquement qu'elle ne me coucheroit pas, puiſque je ne ſoupois pas: je me retirai dans une écurie où il y avoit quatre chevaux, avec une pauvre fille comme moi. Je paſſai une partie de la nuit à contempler l'humilité de mon Jeſus, ſa patience, ſon obéiſſance, & les autres vertus quil fit paroître dans l'étable où il a voulu prendre naiſſance. O Dieu! qu'il ſe paſſa de choſes dans mon cœur! je ſerois trop longue à vous les décrire; cependant il faut que j'acheve de vous dire mes avantures. M'étant miſe dans une ca-

banne avec un Abbé, des Peres Capucins, & deux filles d'Angers qui venoient de Paris; il s'y trouva trois filoux, qui prirent à une de ces Demoiſelles un collier de perles de cent francs. Comme j'ai beaucoup de répugnance à entrer dans les cabarets, nous allâmes, les filles & moi, dans la maiſon d'une femme qu'on nous dit être fort honnête: elle nous mit dans une chambre où l'on ne pouvoit fermer ni porte ni fenêtres; je les fermai pourtant le mieux que je pûs. A peine fûmes-nous deshabillées, que cette malheureuſe nous vint demander une choſe qu'elle diſoit être dans la chambre; nous lui ouvrîmes, & elle fit entrer les trois voleurs qui nous avoient ſuivies dans cette maiſon ſans que nous nous en fuſſions apperçûs; après qu'ils furent entrés, elle trouva le moyen de nous enfermer avec eux: je pris mes habits, & fis relever les deux filles. Ces miſérables commencerent à vomir des blaſphêmes ſi abominables, que je ne ſçais comment l'Enfer ne s'ouvrit pas ſous nos pieds pour nous engloutir avec

eux ; ils inventoient des juremens inoüis : ils voulurent nous faire recoucher malgré nous ; mais jugeant que c'étoit pour nous insulter, afin que nous eussions moins de force pour nous défendre, nous nous en gardâmes bien. Je me mis dans la ruelle du lit pour faire oraison, & me disposer à mourir : j'avois déja dit les priéres des Agonizans, au moins ce que j'en sçavois, car les choses effroyables qu'ils disoient ensemble nous persuadoient qu'ils nous alloient tuer : ils nous empêchérent de crier, & ne voulurent jamais souffrir ni feu ni chandelle. Quand nous faisions les moindres mouvemens, ils nous presentoient leurs épées nuës & vouloient nous percer ; je crois qu'ils attendoient que les voisins fussent endormis, pour nous égorger. Leurs blasphêmes execrables me remplirent de frayeur, mais enfin je me rassurai, & me dis : Que crains-tu, Louise ? le Seigneur est avec toi. Comme ils nous vouloient insulter, je dis tout haut : Je ne crains rien que le péché, je perdrai plûtôt la vie que d'offenser

Dieu. Ils vinrent chercher de l'argent dans mes hardes, je leur dis que je ne vivois que de charités. Après avoir fait tout le poſſible pour éviter leur rage, je pris une image de la très-Sainte Vierge qui tenoit un petit Jeſus entre ſes bras; je leur dis : Voila ceux qui me défendent de tous mes ennemis. Il me vint une forte inſpiration de prier Dieu de leur envoyer un ſi profond ſommeil, qu'ils ne puſſent plus rien faire contre nous. Dieu écouta ma priere, ils s'endormirent tous trois dans ce moment, & ne ſe réveillérent que fort tard, & nous ſortîmes de cette maiſon le matin qu'on nous ouvrit la p rte. Ces Demoiſelles firent beaucoup de bruit à Tours, en ſorte qu'on prit ces voleurs. Ne voila-t-il pas bien de quoi rendre graces à Dieu de notre conſervation ? Je ſuis, &c.

LETTRE XXXVII.

AU MESME.

De Loudun le 27 Septembre 1690.

IL y a cinq ſemaines, mon très R. Pere, que nous ſommes revenus de la Fleche. Vous avez ſçû que nous allâmes à Malicorne pour les affaires de Sœur P. & qu'elle y tomba griévement malade. Quoique je me fuſſe démis un pied en y allant, je fus cependant obligée de la gouverner de tout point. J'eus bien des mortifications à pratiquer; enfin, quoique cette pauvre Sœur eût encore la fiévre, on nous chaſſa de la maiſon où nous étions; nous revinmes à la Fleche, où nous eûmes un peu plus de douceur; & quelques jours après, nous partimes pour revenir ici. Je continuë toûjours à gouverner cette chére Sœur, & j'y ai d'étranges fatigues. On lui a conſeillé de prendre une ſervante; elle a répondu que je la ſers aſſez bien:

cependant j'ai ſouvent le cœur ſi oppreſſé, que j'ai envie de la quitter ; c'eſt peut-être une tentation. Elle a le moyen d'avoir une ſervante, & ſi elle en avoit une, je ſervirois les Pauvres plus aſſiduëment ; elle me fait perdre ſouvent mes oraiſons & mes communions, pour lui apprêter ſes repas, & cette privation m'eſt extremement dure ; mais je ſuis une miſérabe, qui a bien mérité cette punition : ſi j'avois été fidelle dans toutes les choſes que j'ai à ſouffrir depuis que je gouverne cette ſainte fille, j'aurois amaſſé de gandes richeſſes. Mais à preſent, ce qui me tient plus au cœur, c'eſt que nos Pauvres de l'Hôpital m'ont priſe en amitié ; ils voudroient que je fuſſe auprès d'eux, mais elle ne le veut pas permettre, & je ſuis ſouvent plus de huit jours ſans entrer dans leur ſalle ; ces pauvres gens meurent ſans que je les voye, Dieu le permet pour me punir de mon peu de charité. Je ne fais guéres d'autres pénitences que de jeûner deux fois la ſemaine, mais pour y ſuppléer j'ai pratiqué d'autres mortifications pen-

dant la grande maladie de Sœur P. je lui raclois la langue, & j'avalois les ordures que j'en tirois : je mangeois auſſi ce qu'elle avoit mâché & rejetté de la bouche, afin de me châtier de la répugnance que j'avois à la ſervir. Voyez donc avec Dieu, lequel il veut que je ſerve, les Pauvres, ou elle. Elle dit que ſi je veux la ſervir elle me nourrira. Mademoiſelle de Tenery n'y veut pas conſentir. Elle a de grandes bontés pour moi. C'eſt une fille d'un rare mérite, pleine de charité, fort humble, qui a un grand courage dans le ſervice des Pauvres : elle ne veut pas que je me mette en peine de ma ſubſiſtance, diſant qu'elle y veut fournir. Comme elle n'a pas de ſanté, ſi elle alloit mourir, je quitterois la maiſon ; cependant il y a beaucoup d'avantage pour la Retraite & pour le ſervice des Pauvres, & ce m'eſt un Paradis, en comparaiſon des embarras que j'avois à Paris. Mais parce que la maiſon ne peut nourrir une perſonne qui n'a rien, il faudroit que j'en ſortiſſe. Si je voulois aller chez

mes parens, Dieu par sa bonté, leur a donné assez de bien, & ils me souhaitent fort ; mais ce n'est pas ma vocation : Dieu veut que je ne m'appuie que sur lui seul, que je n'aye aucune demeure assurée, que je sois une fille abandonnée à la Providence, & enfin, que je ne tienne à rien sur la terre. Plus je sens de dégoût pour certaines personnes, plus je m'efforce de les servir ; je tâche de faire tout pour contenter Dieu seul ; mais au bout du compte, je fais moins d'état de tout ce que je fais, que de la paille. Je suis, &c.

LETTRE XXXVIII.

AU MESME.

De Loudun, 1690.

JE ſuis en retraite avec nos Sœurs, mon R. Pere; car, par la grande bonté de Dieu, nous avons recommencé à garder la Régle que le défunt Pere Guilloré nous avoit donnée; il vouloit que nous fiſſions une Retraite les trois jours qui précédoient les quatre grandes Fêtes de l'année. Je vois fort clairement tout le mal que j'ai fait à Paris, où je crois que je me ſerois perduë par ma lâcheté & ma complaiſance, ſi Dieu ne m'en avoit retirée. Je regarde cette ſortie comme l'effet de ſes plus grandes miſéricordes; & ſans doute que ce divin Amour envoya Mademoiſelle de Tenery pour me dégager du gouffre du monde où je m'étois jettée; car auſſi-tôt qu'elle me vit dans ce pitoyable état, elle m'offrit de me donner de quoi vivre.

Depuis que nous ſommes ici, Mademoiſelle Raymond a eu la bonté de me mander qu'elle me veut donner une penſion ſuffiſante pour mon entretien, mais de crainte que je la donne aux Pauvres, elle la veut faire toucher à Mademoiſelle de Tenery. Nous vivons dans une grande union : nous avons attiré Mademoiſelle Goüin; elle eſt d'une rare vertu, & fort zélée pour le ſervice des Pauvres. Je ne ſçaurois vous exprimer le bonheur que nous poſſedons; il ne tiendra qu'à vous que nous ne ſoyons ſaintes. Pour m'y aider, permettez-moi, s'il vous plaît, mon Pere, de reprendre mes pénitences ordinaires, mes forces ſont rétablies; c'eſt pourquoi je vous demande une permiſſion générale de me ſervir de tous mes inſtrumens de mortification. Comme je vous l'ai marqué autrefois, je m'étudie à mortifier mon eſprit; car je le veux réduire, pour ne plaire qu'à Dieu. Je vous dirai, mon Pere, pour faciliter que vous donniez permiſſion de reprendre mes auſtérités, c'eſt que je n'en fais que malgré la nature, & ſi je la croyois,

je

je ne ferois jamais rien. Je n'ai point d'autre dessein que de chercher la gloire de Dieu; je travaille incessamment à m'oublier : le mépris que j'ai pour moi, est, graces à Dieu, si grand, que j'ai peine de souffrir qu'on me nomme. M. le Curé de Sainte Croix ira à Paris après les Rois : c'est un homme admirable pour les Confessions, & pour mortifier l'esprit. Vous pouvez lui donner une lettre pour moi, où vous me prescrirez ce que je dois faire, afin que je commence tout de bon à servir Dieu selon sa très-sainte volonté. Je suis, &c.

LETTRE XXXIX.

AU MESME.

POur observer vos ordres, mon très-Révérend Pere, je tâche de marcher toûjours dans une grande modestie, & dans un continuel recueillement; & par la grace de mon Dieu, je pers peu sa sainte presence; je tâche aussi de faire mes actions

pour lui plaire, n'en desirant aucune récompense, ni de lui, ni des créatures. Il me fait encore la grace de me donner l'esprit de douceur avec le prochain, & avec moi-même; cela fait que je suis fort importunée de tout le monde, mais je souffre ces incommodités avec douceur & patience, regardant tout cela dans l'ordre de Dieu. Avec sa grace, je travaille à corriger jusqu'au moindre mouvement naturel; j'ai pourtant encore nombre d'imperfections; mais je ne m'en inquiette pas, & je m'en humilie devant le Seigneur, qui me fait la grace de ne faire aucune faute avec vûë. Je suis toûjours portée à faire des pénitences, mais je crains d'en faire sans permission; donnez-m'en, s'il vous plaît, une générale de faire ce que je pourrai selon mes forces; je vous en rendrai compte, afin d'avoir le mérite de l'obéissance, & que je ne sois pas trompée par le Démon, ni par l'amour propre. On souhaite ici que je sois Religieuse, je n'ai pas une forte vocation pour un état si saint; je crains trop de n'être pas fidelle à observer exacte-

ment les Regles. Je vous ſupplie, mon Pere, de me mander ſi vous croyez que Dieu veüille que j'embraſſe ce genre de vie; je puis bien dire qu'il a grand ſoin de moi, & que c'eſt ſa divine main qui nous a conduit ici.

LETTRE XL.

AU MESME.

PAr la grace de Dieu, mon très-Révérend Pere, je continuë à me changer; mon ame eſt toûjours en paix, quoiqu'il arrive. Je ne ſuis pas ſenſible aux contre-tems qui arrivent ſans ceſſe; je ſuis reſoluë de conſerver le calme dans tous les accidens de la vie, puiſque rien n'arrive que par la permiſſion de Dieu. Je me ſuis tellement abandonnée à ſa ſainte conduite, que je ne me mets plus en peine de moi-même, voyant que ce doux Amour en prend ſoin; je ne penſe plus qu'à lui plaire en toutes choſes, c'eſt une vûë que j'ai preſque dans toutes mes actions.

Cependant, je ſuis inſenſible en mes oraiſons, & je n'y ſuis conduite que par la Foi toute pure; je ne vois rien & ne ſens rien, & je n'ai pas la curioſité de ſçavoir comment je ſuis, à cauſe du grand abandon que je fais de moi-même entre les mains de Dieu. Il eſt vrai qu'il y a peu de tems que je ſentois des opérations toutes-puiſſantes; elles ont duré longtems, & m'ont affoiblie de telle ſorte que j'ai de la peine à me remettre; elles arrivent encore très-ſouvent, & me minent peu à peu; elles ſont ſi ardentes, qu'elles m'empêchent de faire mes mortifications ordinaires. J'ai une faim inſatiable de Dieu; je ſuis brulée en toutes choſes du deſir de faire ſa très-ſainte volonté, & de me rendre agréable à ſes yeux; je voudrois mourir quand j'apprens qu'on l'offenſe: j'ai une extrême paſſion qu'il ſoit aimé de tout le monde, & que le péché ſoit détruit; mais avec tout cela je demeure en paix. J'entends quelquefois des paroles intérieures, qui me diſent: Ma fille, il faut marcher pendant que vous avez la lumiére; & je

répons : Oüi, mon Seigneur, je le veux de tout mon cœur ; & en effet, je le desire avec une ardeur incroyable. Je me retire du commerce des créatures, & je fuis les paroles inutiles ; quand j'ai perdu quelques momens sans servir Dieu ou les Pauvres, j'en ai de la douleur jusqu'aux larmes ; car Dieu ne veut pas que je perde le tems ; il me fait la grace de me donner un grand recueillement, je me tiens presque toûjours dans mon intérieur, & il me presse d'y revenir lorsque j'en suis sortie. Enfin, je dis très-souvent ces mots : Un à un, une ame à un Dieu, un Dieu à une ame : je fais quelquefois les Fêtes & Dimanches dix heures d'oraison, parce que ces jours-là je ne donne pas tant de tems au service des Pauvres. Je suis quelquefois peinée de ce que l'attrait de la Grace me donne beaucoup de difficulté à dire mes Priéres vocales, & à m'appliquer intérieurement aux saints Mystéres de la Messe : mon ame semble être portée à Dieu d'une maniére qui ne permet pas facilement d'avoir de l'attention aux cho-

ſes extérieures; je n'ai pourtant aucun ſcrupule de ce que je ne prens pas garde aux cérémonies de la Meſſe, parce que je fais toûjours quelques réfléxions ſur les parties principales; du reſte, je ſuis attentive à Dieu. Je viens de vous dire, que je fais des dix heures d'oraiſon par jour, mais je ne vous ai pas dit, que je ne fais guéres que de m'entretenir dans un profond reſpect devant la Majeſté Divine, dans un dépoüillement & un oubli de tout, ne pouvant me remuer dans cet état, que je n'en ſente un reproche; mais auſſi-tôt je retombe dans le repos de la contemplation, où Dieu fait tout ſans que je ſçache rien de diſtinct de ſon opération. Mon corps ſouffre preſque toûjours de grandes douleurs & oppreſſions, mais auſſi-tôt que mes forces reviennent, je vais ſervir nos chéres Malades, qui n'ont plus qu'une ſervante, car nos bonnes Sœurs ſont ailleurs ou infirmes. On nous demande très-inſtamment à Partenay, Mademoiſelle de Tenery & moi; c'eſt ſon Pays, M. ſon Pere y étoit le premier Juge. Meſſieurs

les Administrateurs souhaitent qu'elle soit la Supérieure de leur Hôpital. Si l'on sçavoit ici que nous eussions dessein d'en sortir, on s'y opposeroit; nous attendons ce que la Providence en ordonnera, & vous aurez avis de tout ce qui se fera en cette affaire, afin que nous recevions vos ordres.

LETTRE XLI.

AU MESME.

Le 28 Août 1691.

IL y a long-tems, mon très-Révérend-Pere, que je ne me suis donné l'honneur de vous écrire; cependant vos chéres lettres me servent de conduite, & je les garderai toute ma vie. Je fais mes oraisons comme vous me l'avez prescrit; & quoique je n'y aye point de goût, j'en suis cependant toûjours affamée, je n'en fais jamais tant que je voudrois; mais le service des Pauvres, & les autres devoirs de charité, m'en ôtent sou-

vent le tems. Je ſuis contente en ce lieu; j'y reçois beaucoup de graces: & quoique Dieu ne m'aye pas ôté la vûë de mes péchés, & que je ſois perſuadée qu'il n'eſt point de plus miſérable créature que moi, néanmoins cette penſée, quoique ſi véritable, ne me deſoccupe pas de Dieu; & j'ai une ſi grande confiance en lui, que quaud j'aurois un pied dans l'Enfer, j'eſpérerois toûjours dans ſa grande Miſéricorde.

Je me trouve, par ſa bonté, défaite de pluſieurs imperfections; loüange en ſoit donnée à ſa Majeſté très-ſainte. Il continuë à m'avertir intérieurement de ce que je dois faire, & je lui demande permiſſion, avant de commencer mes actions. Je ne ſçaurois vous exprimer, mon bon Pere, les bontés de ce doux Amour. En voici une marque. Nous avons dans notre Hôpital une fille à qui on vouloit couper la jambe; ſon mal étoit horrible à voir; j'en fus ſi touchée, qu'il me prit envie de la lécher, parce que j'ai oüi dire que la langue des chiennes eſt bonne à lécher les plaies; peut-être, diſois-je

en

en moi-même : Je guérirai celle-ci ; mais comme j'étois prête à le faire, j'eus peur qu'on ne me vît, ainſi je reſtai là ; le lendemain, je le voulus encore faire, je ne pûs ; j'étois fort affligée de ma lâcheté : enfin, la penſée me vint de demander au Chirurgien quel onguent il y mettoit, il me dit que c'étoit de l'eau chaude vive & du ſublimé ; je reconnus en cette rencontre la bonté de Dieu qui m'avoit empêchée de faire cette mortification, car j'euſſe avalé ce pus & ce poiſon tout à la fois. Remerciez-le pour moi, mon cher Pere, je vous en prie. J'ai un grand mouvement d'être plus fidelle que jamais à écouter la voix de Dieu, & d'obéir ponctuellement au Saint-Eſprit ; je me punirai ſur le champ de toutes les fautes que je ferai, & je continuërai mes auſtérités ordinaires. Permettez-moi, mon Pere, de paſſer la nuit du Jeudi au Vendredi devant le Saint Sacrement, la chambre où je ſuis y eſt fort propre, ſans qu'on s'en apperçoive ; car je vais aiſément dans la Salle de mes Sœurs les Pauvres, & j'y peux reſter ſans qu'on le voye.

Je fais les mortifications que vous m'avez permiſes; ſçavoir, le Jeudi, diſcipline d'orties, de corde & de fer; je couche quelquefois ſur ma croix de clous, & je porte auſſi mon cilice; mais quand je ſuis incommodée, je quitte tout, comme vous me l'avez ordonné.

LETTRE XLII.

AU MESME.

A Loudun le 23 Novembre 1691.

CEla n'eſt-il pas ſurprenant, mon R. Pere, que je ſois ſi long-tems ſans vous écrire, à vous qui avez eu ſoin de nourrir mon corps & mon ame? Je vous demande très-humblement pardon de mes deſobéiſſances, je reconnois preſentement toutes les peines que je vous ai faites; je fais de grandes réfléxions ſur tout ce que vous m'avez dit de mes activités, de mes paroles ſuperfluës, de mes vanteries, de mes actions inutiles, & de tant de choſes dont vous avez eu

la bonté de me reprendre. Ah! que ma vie me paroît épouvantable! Mais, graces au Seigneur, je repasse sur mes péchés avec une douleur extrême, qui n'altére point ma paix intérieure ; je me regarde comme l'objet des miséricordes de Dieu, & puis je me jette dans l'abîme de ses bontés infinies. Je sens un si grand desir de le contenter, & de le laisser faire de moi tout ce qu'il lui plaira. Il est juste que je ne cherche qu'à faire sa très-sainte volonté, puisqu'il n'a cherché tous les momens de ma vie qu'à me faire du bien. Il me fait de grandes graces, ce cher Amour; celle qui me semble plus grande, est qu'il me presse sans cesse de ne point faire ma volonté, & veut même que j'obéisse à une petite fille de six ans que nous avons prise par charité, & que nous instruisons. Pour nos Sœurs, je leur rends une exacte obéissance. Dans mes conversations, je ne parle plus que de Dieu, & du salut. Mes occupations croissent tous les jours, & je suis très-souvent avec les Malades de notre Hôpital ou de la Ville. Les

perſonnes affligées, & même des Dames de qualité, me viennent voir pour ſe conſoler; chacune a ſes croix extérieures & intérieures; je leur dîs ſimplement ce que Dieu m'inſpire. J'ai auſſi mes croix, la plus dure eſt de voir tant de gens qui offenſent Dieu, & tant d'Hérétiques qui meurent dans leur erreur. Je viſite ſouvent les priſonniéres, parce qu'elles me demandent; je leur procure quelques aumônes: elles ſont fort abandonnées, car elles n'ont que du pain & de l'eau. Je fis ces jours paſſez une mortification qui me fut fort difficile, j'eus un mouvement de donner une chemiſe blanche à une de ces pauvres priſonniéres, & de mettre la ſienne qu'elle avoit ſur le corps depuis onze ſemaines, elle puoit ſi fort que le cœur m'en ſoulevoit horriblement; je la portai quelque tems; je la baiſois, & me diſois qu'il falloit que je ſouffriſſe l'infection de mes péchés qui puoient bien davantage. Nous avons des malades toutes rongées des écroüelles; elles font jour & nuit des cris effroyables; il faut que je ſois preſ-

que toûjours auprès d'elles pour les ſecourir. J'ai été à la campagne ſix ou ſept ſemaines pour accompagner la Sœur Pilon ; je me ſuis occupée à inſtruire les Pauvres : j'en avois douze ou quinze, dont pluſieurs aſſez âgés, ne ſçavoient choſe du monde de leur créance ; je leur faiſois trois fois le jour des inſtructions : il y venoit des hommes & des femmes. Le zéle me dévoroit ; je leur donnoient des images, & quelques doubles qu'on m'avoit donnés : ils étoient ſi ardens à venir, & à m'écouter, qu'ils ont appris en peu de tems, ce qu'on ne peut apprendre ordinairement qu'en ſix mois. Cela me conſoloit de la perte que je faiſois de la ſainte Communion, car je ne pouvois la recevoir que le Dimanche & les Fêtes, & le Vendredi. Je n'ai auſſi guéres fait de pénitences, parce que nous n'avions qu'une chambre ; il falloit que je me cachaſſe dans l'étable aux bœufs pour faire mes oraiſons, & pour faire la diſcipline. Mes diſpoſitions intérieures n'ont guéres changé : quelquefois j'entens des paroles intérieures qui m'animent,

quelquefois je reſſens les bontés & les grandes miſéricordes de Dieu. Ces grandes merveilles me ſont montrées d'une maniére ſi évidente, qu'il me ſemble que j'en ſuis toute pleine; de ſorte que je ne puis m'empêcher de dire à nos Sœurs, lorſqu'il nous eſt permis de parler après nos repas pour relâcher notre eſprit: Ah! mes Sœurs, qu'avons-nous fait à Dieu, pour qu'il nous faſſe tant de graces? J'invite fort ſouvent le Ciel & la Terre à chanter ſes loüanges; pour moi, je ne ſçais de quelle maniére reconnoître ſes bontés; car il m'en accable, moi qui ſuis une ſi grande péchereſſe. Je ſuis, &c.

LETTRE XLIII.

AU MESME.

De Loudun le 6 Juin 1692.

J'Ai été malade preſque tout le Carême, & je n'étois pas encore guérie, qu'il m'a fallu faire un voyage fort pénible & fort dangereux.

M. de Tenery m'envoya querir pour l'assister à la mort; j'étois mal montée, les chemins étoient épouvantables, mon cheval tomboit souvent sous moi, & nous avions bien de la peine, un petit laquais & moi, à nous retirer des bouës : cependant Dieu avoit la bonté de nous soutenir; je le béniſſois, & consolois ce petit garçon : il me prenoit quelquefois de petites craintes dans les bois où nous passions, mais aussi-tôt je me jettois entre les bras de Dieu; il me disoit : Que crains-tu, Louise, si tu as mis ta confiance en moi? Ce petit garçon étoit tout étonné de me voir si assurée : mais helas! qui faisoit cela, sinon Dieu? Je n'y ai rien mis du mien : il est vrai que je marchois en la presence de Dieu, & que je faisois oraison comme si j'eusse été en paix dans ma chambre : à Dieu soit la gloire de tout. Je fis ce voyage à la mi-Carême; depuis ce tems-là jusqu'à present j'ai toûjours été très-mal; j'ai senti de si grandes douleurs le Jeudi-Saint, que la parole me manqua; l'on crut que j'allois expirer. J'ai été près d'un

mois ſans me rétablir : mon mal venoit en partie de ce que j'avois jeûné le Carême, avec mes incommodités ordinaires. Dieu cependant m'occupoit de telle ſorte par-tout où j'allois, & en tout ce que je faiſois, qu'il me ſembloit que j'en étois toute conſommée ; j'étois néanmoins privée de tout goût & de tout ſentiment ; car toutes les opérations ſe font dans une foi nuë, mes puiſſances ſont liées. Depuis quelque tems je ſuis fort dans les occupations extérieures ; elles font tort à mon intérieur, car elles m'empêchent de faire l'oraiſon autant que je le ſouhaiterois ; & il n'y a que l'oraiſon qui me conſerve & qui me preſerve d'une vie naturelle. On a reçû dans l'Hôpital les Filles de l'Union pour gouverner les pauvres malades ; on voudroit m'y aſſocier pour la penſion que me fait Mademoiſelle Raymond ; mais, mon très-cher Pere, je ne m'y ſens point du tout portée ; je le ſuis beaucoup à coucher dans les Salles des pauvres femmes ; je n'ai point d'autre vûë que d'être abjecte & mépriſable : c'eſt

par là que tout le monde a droit de me condamner, quand on me considérera comme les mêmes Pauvres qui sont souvent dans le dernier mépris. Voyez, devant Dieu, mon Pere, ce qu'il faut que je fasse. Mademoiselle de Tenery n'est pas revenuë de Partenay; M. son frere est mort.

LETTRE XLIV.

AU MESME.

Le 9 Septembre 1692.

DEpuis le Carnaval, mon R. Pere, j'ai presque toûjours été malade; mais, graces à Dieu, je n'ai guéres manqué à mes exercices ordinaires. J'ai pris la hardiesse de coucher dans les Salles, il y a presque un mois, sans votre permission; mais j'y voyois une grande necessité; car nos malades les plus incommodés, étoient souvent contraints à se lever seuls pour leurs besoins, & on en a trouvé de morts sur la place, & d'autres tombés, qui ne se pouvoient

relever; on m'a permis d'y coucher: deux malheureuſes foles n'euſſent pas fait le deſordre qu'elles y ont fait, ſi j'y avois couché plûtôt. Je me leve ſouvent trois fois la nuit, pour donner les beſoins à ceux & celles qui m'appellent; je ne conſidére rien autre choſe, ſinon que c'eſt Jeſus qui m'appelle, & que je ſers: je regarde tout ce que je fais comme rien, & je ne fais aucun retour ſur le peu de bien que Dieu me fait faire; car puiſque c'eſt lui qui me le fait faire par ſa grace, ce n'eſt donc pas moi, & je le remercie de s'être ſervi de moi. On n'a pas voulu que je mîſſe un lit dans la Salle pour me coucher, parce qu'on n'en veut pas augmenter le nombre, & on n'a pas voulu auſſi que je prîſſe un de ceux des Pauvres; je m'en ſuis moi-même fait un ſcrupule, de crainte d'empêcher quelque pauvre femme d'y venir, & qui ſeroit peut-être morte chez elle, ſans ſecours & ſans Sacremens. J'ai pris un coffre de bois qui n'eſt guéres plus grand qu'une biére; il eſt dans le rang des lits des Pauvres, au bout le plus proche du

baluſtre qui fait la ſéparation de la Chapelle d'avec les Salles : je couche donc devant le Saint Sacrement, & j'ai la commodité de la lampe, qui eſt toûjours allumée, pour voir le divin Epoux, & lorſque je me leve pour aſſiſter nos malades. Je ſuis ordinairement deux heures ſans me coucher chaque fois que je me leve ; les Vendredis, je ne me couche guéres, mais je ne puis veiller la nuit entiére, comme je faiſois autrefois. Je ne mets pas plus que l'eſpace d'un *Miſerere* à me confeſſer ; je ne ſçaurois parler à perſonne de ma conſcience. J'aurois bien des choſes à vous dire, ſi je vous parlois ; car je ne puis vous écrire tout ce qui ſe paſſe dans mon ame. Mes croix me paroiſſent quelquefois très-peſantes, cela vient ſans doute de ma lâcheté ; la nature me ſurprend quelquefois, & quand je n'y penſe pas, elle me fait faire des décharges de cœur. Oh ! que je mérite de châtimens !

LETTRE XLV.

AU MESME.

JE vous ai déja mandé, mon R. Pere, qu'on nous demandoit à Partenay, on nous preſſe toûjours d'y aller; on nous fait voir que ſi nous n'y allons pas, l'Hôpital périra; c'eſt ce qui m'a fait donner ma parole, après la permiſſion que vous m'en avez donnée. Cependant Mademoiſelle Raymond, qui eſt d'une vertu rare & d'une charité ſi généreuſe, a de la peine à conſentir que je quitte Loudun; elle n'a prétendu que me payer là la penſion qu'elle m'a donnée depuis deux ans; elle a ſujet de croire que c'eſt ma légéreté qui me porte à ce changement, ou que je ſuis trop attaché à Mademoiſelle de Tenery; & comme elle ne regarde en toutes choſes que la plus grande gloire de Dieu & le ſervice du prochain, elle croit que je fais ici plus pour Dieu & pour les Pauvres, que je ne ferai ailleurs.

Je me ſuis donné l'honneur de lui écrire les raiſons qui m'ont fait conſentir à ce deſſein ; mais ſa réponſe me fait voir qu'elle n'approuve pas cette entrepriſe. C'eſt pourquoi je vous prie, mon très-cher Pere, de lui repreſenter, ſi vous le jugez à propos, que Madame la Marquiſe Davoir, inſigne bienfaitrice de l'Hôpital de Partenay, l'a abandonné, ne le pouvant plus gouverner avec des ſervantes, qu'elle n'y veut revenir qu'à condition que Mademoiſelle de Tenery lui aidera à porter le fardeau, laquelle Mademoiſelle de Tenery ne s'y peut reſoudre, ſi je ne l'accompagne ; & qu'enfin, cet Hôpital eſt perdu, ſi nous n'allons le ſecourir. Pour ce qui eſt de mon attachement pour Mademoiſelle de Tenery, je vous aſſure, mon Pere, que quand elle ſeroit auſſi ſainte que les Anges, je ne m'y attacherois pas : par la miſéricorde divine, Dieu eſt mon ſeul attachement, quelque légéreté d'eſprit que je puiſſe avoir. Cependant je ne crois pas que ce ſoit cela qui m'anime, car il y a près de deux

ans que je reſiſte ; & ſi on ne me faiſoit conſcience de ma reſiſtance, je la pouſſerois plus loin. Si vous pouvez, mon Pere, voir cette Demoiſelle, & lui repreſenter mes raiſons, je ne doute pas qu'elle n'y entre ; enfin, j'eſpére que vous verrez enſemble ce que Dieu demande de moi, & vous me ferez ſçavoir vos ordres ; car quelque engagement que j'aye fait, c'eſt toûjours ſous votre bon plaiſir. Madame la Marquiſe Davoir aſſure qu'elle ne retournera à l'Hôpital que quand nous y ſerons : ſi nous n'y allons pas, ce pauvre Hôpital achevera de périr ; helas ! que deviendront les Pauvres ?

LETTRE XLVI.

AU MESME.

De Partenay le 6 Février 1693.

VOus nous aviez donné une regle, mon R. Pere, pour nous gouverner à Loudun dans le ſervice des Pauvres : comme nous ſommes maintenant à Partenay d'une

maniére bien différente, ainſi que j'ai eu l'honneur de vous le mander auſſi-tôt que nous ſommes arrivées en cette Ville ; il eſt néceſſaire d'avoir un autre reglement. Voici comme nous faiſons en attendant vos ordres : Nous faiſons l'oraiſon depuis cinq heures juſqu'à ſix, puis nous entrons dans les Salles, & nous allons de lit en lit, faiſant faire à nos cheres malades des Actes de Foi, d'Adoration, d'Eſpérance & d'Amour, & nous leur faiſons dire à la fin : *Loüé ſoit le très-ſaint Sacrement de l'Autel* ; & je leur donne de petites gratifications, pour les obliger à dire les mêmes choſes toutes les fois que nous entrons dans les Salles ; à ſept heures nous faiſons les lits, & nous balayons les Salles ; Mademoiſelle de Tenery fait tout ceci dans les Salles baſſes, & moi je le fais dans les hautes ; après nous entendons la ſainte Meſſe & nous y communions ; Monſieur le Curé de l'Hôpital vient le Samedi au ſoir nous confeſſer, & nos malades ; à dix heures nous préparons les potages avec les ſervantes : quand il

fait froid, je fais chauffer de l'eau que je mets dans un baſſin, & je vais avec un profond reſpect & un grand ſilence laver les mains aux malades, & pendant cela je leur fais dire une belle priére : à onze heures, nous les ſervons avec le même reſpect que ſi c'étoit Jeſus-Chriſt lui-même. Les Pauvres ſont heureux ici, nous avons dequoi les ſecourir, & nous ne leur refuſons preſque rien de tout ce qu'ils nous demandent. L'Apoticairerie eſt très-bien fournie, & l'argent ne manque pas; Meſſieurs les Adminiſtrateurs viennent tous les Dimanches tenir le bureau, & donnent à Mademoiſelle de Tenery ce qu'il faut pour la ſemaine : enfin, les malades y ſont tout-à-fait bien traités. J'ai plus de choſes à faire ici qu'à Loudun : lorſqu'on améne des malades à l'Hôpital, je les reçois avec grande honnêteté, je fais chauffer de l'eau, & je leur lave les pieds & les baiſe, joignant mon intention à celle de Notre-Seigneur, quand il lava ceux des Apôtres : je leur fais le catéchiſme & les inſtruis, après les avoir couchés,

chés, pour les disposer à la Confession & à la sainte Communion.

Les Dimanches il vient à mes Catéchismes un grand nombre de femmes, de filles, des demoiselles, des bourgeoises & des paysannes; avant & après le Catéchisme je leur fais chanter des Cantiques spirituels; je leur apprens ceux du Pere Surin. Il y a beaucoup de bien à faire ici, les esprits y sont simples, doux & très-bons; mais, je souffre toûjours de ce que je suis venuë ici contre le sentiment de Mademoiselle Raymond, vû la charité qu'elle m'a faite; car il m'est bien dur, de la maniére dont je suis faite, de déplaire à ma bienfaitrice; j'espére pourtant, qu'étant aussi zélée qu'elle est, elle aura enfin la bonté d'approuver mon dessein, quand elle sçaura que nous faisons ici beaucoup plus de bien qu'à Loudun, où nous n'étions plus nécessaires; car il y a presentement une Communauté de saintes filles qui gouverne; & si nous eussions refusé de venir ici, l'Hôpital se fût détruit, parce que Madame la Marquise Davoir l'avoit aban-

donné. Elle y eſt cependant revenuë, depuis que nous y ſommes, & tout y eſt bien reglé, & le ſera encore mieux dans quelque tems. Oh! ſi ma chere Demoiſelle Raymond voyoit comme tout va ici, qu'elle ſeroit ravie! Je prie Dieu pour elle, & jamais je ne l'oublierai. La Sœur Pilon eſt morte ſaintement, comme elle avoit toûjours vécu; elle a donné tout ſon bien à l'Hôpital de Loudun: Dieu a permis qu'elle n'ait pas penſé à moi, quoique je l'aye ſervie un an dans ſes maladies; je ſuis bien-aiſe de n'avoir que Dieu pour récompenſe, il vaut mieux que toutes les richeſſes du monde. Mes parens ſont très-aiſes de ce que je ſuis ici; ils voudroient même que je fuſſe chez eux, mais je ne veux point m'attacher à eux, ni à qui que ce ſoit: il faut obéir à Dieu qui m'a appellé au ſervice des Pauvres & à la pauvreté, ſans autre appui que ſa ſainte Providence.

LETTRE XLVII.

AU MESME.

De Partenay le 7 May 1693.

IL y a huit jours, mon R. Pere, que M. Pilon nous a mandé la mort de M. Briard, dont je ſuis ſenſiblement affligée, car il y avoit dix-huit ans qu'en toutes rencontres il me marquoit beauconp de charité; ce qui m'oblige à prier Dieu ſans ceſſe pour lui. Je reçois de tous côtés des lettres qui m'apprennent la mort de mes amis: je perds d'une maniére & gagne de l'autre, parce qu'ils me ſerviront plus dans le Ciel que ſur la terre; car ils ſont plus puiſſans & plus unis à Dieu: cela fortifie auſſi beaucoup mon détachement pour les créatures, & m'attache plus étroitement à Dieu; je ne veux plus m'appuyer ſur aucune créature, quelque ſainte qu'elle ſoit, & ſans doute que c'eſt pour cela que le Seigneur me les ôte. Mais, mon Pere, je ſuis

un peu en peine des lettres que j'ai écrites à M. Briard; car quand j'étois à l'Hôpital Général, il vouloit que tous les Dimanches je lui écriviſſe ce qui ſe paſſoit de bien & de mal dans mon ame; il m'envoyoit tous les Dimanches une de ſes Pénitentes pour prendre mes lettres, que je tenois prêtes; & depuis que je ſuis en province, j'ai continué à lui écrire; je l'avois prié de bruler mes lettres, & je ſuis fort en peine s'il l'a fait; car je crains fort qu'on ne les voye. Il m'écrivit un peu avant ſa mort, dont il eut un preſſentiment; car il me manda qu'il ne croyoit pas vivre long-tems, & celle que je lui répondis ne put tomber entre ſes mains, il étoit expiré quand elle arriva à Paris. M. Pilon m'a mandé qu'il l'avoit ouverte, & qu'il n'avoit pas crû que j'en fuſſe fâchée; je l'ai prié de bruler toutes celles que j'avois écrites à ce ſaint Prêtre; & je vous ſupplie auſſi, mon très-cher Pere, de bruler toutes celles que je me ſuis donné l'honneur de vous écrire, dans la crainte qu'on ne les voye après votre mort. Pour vous dire

un mot de mon état, je vous dirai, que par la miſéricorde de Dieu, je ſuis fort en paix, mon ame ſe ſimplifie de plus en plus avec Dieu & avec le prochain ; je me retire le plus que je puis, afin d'être ſeule avec mon Dieu. Je ne converſe avec le monde que pour l'inſtruire, ou pour gouverner mes Maitreſſes les pauvres femmes, & puis je me cache. Ce n'eſt pas que je goûte aucune douceur dans mon commerce avec mon Dieu; il ne me donne rien de ſenſible, mais il lie mes puiſſances, & arrête toutes mes opérations d'une maniére que je ne ſçaurois vous exprimer; je n'ai qu'à conſentir à ce qu'il fait en moi. Cependant je me trouve ſi bien avec lui ſeul, que ce m'eſt un vrai Paradis ; je le quitte pourtant ſans regret au moment qu'on m'appelle pour quelque neceſſité des Pauvres. Je ſens toûjours un deſir ardent d'aller à la perfection, que je crois que Dieu demande de moi; mais je vous aſſure, mon Pere, que ce deſir ne regarde purement que ſa gloire & ſon bon plaiſir, je n'y conſidére point du

tout mes intérêts; j'ai toûjours une grande averſion de moi; & j'ai une ſi haute idée de Dieu, & un ſi profond reſpect devant ſa Majeſté toute ſainte, que je voudrois faire toutes choſes pour lui plaire, parce qu'il me paroît infiniment aimable. Voila tous mes commerces avec les créatures finis, je n'écris à Paris qu'à vous & à Mademoiſelle Raymond; car Dieu augmente dans mon cœur le deſir de mener une vie cachée en Dieu avec Jeſus-Chriſt; & je ſouhaite que toutes les créatures m'oublient, comme une miſérable qui n'a jamais fait que ſcandaliſer ſon prochain. Quand Dieu me montre ma miſérable vie, je vois clairement tous mes péchés: après la vûë de tant d'abominations, l'infinie ſainteté de Dieu m'abat & m'anéantit de telle ſorte, que ſi je voyois la terre ouverte, je m'y cacherois, tant j'ai de peine à me voir ſi horrible, & à ſoutenir deux vûës ſi differentes; l'une, d'une ſi admirable beauté, & l'autre, d'une laideur ſi effroyable. O mon cher Pere, que je ſuis humiliée & confonduë! Mais

toûjours pleine de confiance en Dieu, je vous assure qu'il regarde de bien près avec moi ; il est tellement jaloux de mes intérêts, qu'il ne veut pas que je m'en mêle, de crainte que mon soin ne diminuë celui qu'il en prend; il veut seulement que je m'applique à bien faire ce que je fais actuellement, & que je me tienne fort recolligée, & que je lui abandonne le reste, évitant plus que la mort les moindres imperfections. Je ne sçaurois prendre aucun plaisir dans la vie, non pas même dans les saintes conversations, que Dieu ne m'en fasse de grands reproches; je ne parle plus aussi que très-peu aux Séculiers, même aux Religieux & Ecclesiastiques, quoiqu'ils m'en pressent fort; quand je ne le puis éviter, je leur parle avec beaucoup de respect & d'honneur, & je m'en retire bien-tôt, sur le prétexte de servir les Pauvres, afin d'avoir tout le tems pour converser avec Dieu. Je n'ai point fait mes austérités depuis que vous me l'avez défendu à cause de mes maladies; mais comme je me porte bien mieux

ici qu'à Loudun, je les reprendrai, s'il vous plaît, au plûtôt. La mort de M. Briard me donne un nouveau courage à me séparer encore plus des créatures.

LETTRE XLVIII.

AU MESME.

Le premier Juillet 1693.

POur vous rendre compte de mes occupations, je vous dirai, mon cher Pere, que M. le Duc de Mazarin a été un mois en cette Vile, dont il eſt Seigneur ; il venoit tous les Dimanches au bureau dans l'Hôpital, & quelquefois dans la ſemaine il nous envoyoit des malades, de ſorte que jamais il n'y en eut tant ; c'eſt ce qui nous occupe ſans relâche. Ma chere Sœur de Tenery travaille trop, ce me ſemble ; néanmoins elle ne ſe plaint point. M. le Duc veut nous donner des filles, pour les former à gouverner d'autres Hôpitaux ; ce ſera pour nous une

une augmentation de travail. Nous avons trois fois plus d'occupation qu'à Loudun, car nous diſtribuons par ſemaine, aux Pauvres du dehors, onze cent livres de pain, & il n'y a que deux ſervantes & un valet à nous aider. Dieu nous ſoutient d'une maniére ſinguliére, & nous conſerve la ſanté; car je ne me ſuis jamais ſi bien portée, & je marche comme ſi je n'avois que vingt ans; Dieu ſoit loüé de tout. Toutes ces occupations extérieures ne troublent pas la paix de mon cœur, & ne me diſſipent pas beaucoup, parce que tout ce que je fais, c'eſt pour pláire à Dieu. Je ne parle preſque que de lui & pour le faire aimer, car je ſuis toûjours preſſée du deſir de le faire connoître & aimer de toutes les créatures: il me donne aſſez de force & de lumiere pour encourager nos malades à ſouffrir patiemment.

Je ſuis ſouvent obligée de demeurer auprès des agonizans, pour les aider à bien mourir; je fais le catechiſme preſque tous les jours, ma Sœur de Tenery le fait auſſi de ſon côté; des Dames & des Demoi-

ſelles viennent ici faire du linge pour les Pauvres, & veulent que je leur parle de Dieu, & je leur répons que Saint Paul défend aux filles de prêcher ; néanmoins, pour les contenter, je leur dis quelques mots. On nous aime trop ici, j'en ai beaucoup de confuſion ; car lorſque je parle de Dieu, on en eſt ſi touché qu'on en pleure : je crains de contribuer à l'eſtime qu'on a pour moi. Mais, mon Pere, je vous vais dire dans la ſimplicité de mon cœur, ce qui me fait agir ; il me ſemble que c'eſt le deſſein de faire aimer & glorifier Dieu, & que c'eſt là le plus grand plaiſir que je puiſſe avoir dans la vie. Je me plais bien dans ma vocation, quoiqu'il y ait des choſes très-dures à la nature : je connois tous les jours que rien n'eſt ſi bon pour mener une ame à la perfection que le parfait renoncement à ſa propre volonté, & qu'il n'y a point de Démon qui nous faſſe tant de mal qu'elle. Priez Dieu qu'il me garde de cette miſérable bête ; je me repens bien de vous avoir mille fois deſobéi, pour faire ce qu'elle a

voulu. Comme j'ai entrepris, avec la Grace de Dieu, de mourir à tout le créé, je deviens ſi indifférente pour les choſes de ce monde, que je ne ſçaurois me peiner de rien; je tâche de ſuivre les mouvemens du Saint-Eſprit, & de me laiſſer conduire à ſes attraits. Dieu m'a fait la grace de rendre mon eſprit fort égal, je m'accommode à tout ſans peine. Il y a ici quelques perſonnes de Qualité qui ſont mal enſemble; elles nous viennent dire de côté & d'autres tous les ſujets de leurs plaintes, nous les adouciſſons le mieux que nous pouvons, & nous travaillons à les reconcilier, & quelquefois Dieu benit notre travail. J'ai un grand deſir de faire une Retraite; permettez-le-moi, s'il vous plaît, ſi vous le jugez à propos, car je ne veux que ce que vous voulez. Au moment que la penſée me vient que j'ai quelque choſe à moi, j'y renonce & l'abandonne auſſi-tôt; je ne m'attache qu'à ce que vous m'ordonnez de la part de mon di in Maître. Notre Confeſſeur veut que je communie tous les jours; je le

fais par obéiſſance : Une fois, après avoir communié, ces paroles me vinrent dans l'eſprit : *Qui mange ma chair & boit mon ſang, je demeure en lui, & il demeure en moi* ; je me trouvai ſi abſorbée en Dieu, qu'il me ſembloit être tout lui-même, & je ſentois une paix intime & une douceur raviſſante, & cela dura quelques jours. Je n'ai point aſſez d'eſprit pour parler de toutes ces ſortes d'opérations, c'eſt pourquoi je les laiſſe tomber, & je n'y fais point de réfléxion. Je perds quelquefois la penſée actuelle de Dieu, mais il ne me faut rien pour la réveiller : ſi j'entre dans notre jardin, la vûë d'une fleur ou d'une feüille me rappelle la vûë de mon chér Epoux, & me met dans un ſilence intérieur, où je reſte tout le jour ; je dis en moi-même, c'eſt un ſeul qui a fait tout ce que je vois. Je demeurerois un mois entier dans ce recueillement, ſans ſçavoir ce que je fais, tant je ſuis tranſportée à la vûë de la moindre créature, que je regarde comme l'ouvrage de mon Dieu. Je fais faire des priéres tous

les jours à nos malades pour la conversion des pécheurs, & pour les ames du Purgatoire, & j'y fais joindre les filles qui viennent le Dimanche entendre les Catéchismes. Si on me demande que je prie pour quelque chose, je le fais, mais je laisse faire à Dieu tout ce qu'il lui plaira, car je ne veux en tout que sa très-sainte volonté. J'ai toûjours un grand desir du salut des ames. Je fais toûjours mes oraisons sur quelque mot de l'Evangile, & un seul mot me suffit. Je suis presqu'un enfant sans souci : autrefois j'ai terriblement craint la mort & le jugement de Dieu, j'abandonne presentement mon ame à Dieu, craignant néanmoins sa justice, & espérant en sa misericorde, contente de tout ce qu'il ordonnera, pourvû qu'il soit content lui-même. Je fais tous les jours un acte de soumission, & d'acceptation de la mort, & je me dispose à mourir quand il lui plaira. Cette pratique m'a ôté mes craintes, je m'y apprivoise, & m'accoutume à ne vouloir ni la vie ni la mort, ni la santé, ni la ma-

ladie, mais à vouloir la seule volonté de Dieu en toutes choses, sans nulle exception. Quand nos malades se plaignent de moi & me querellent, je me mets à genoux devant eux, je leur demande pardon, & leur promets de les mieux servir : la nature ne voudroit point cette humiliation, elle voudroit gronder, si Dieu n'arrêtoit ses mouvemens. Il m'a comblé de grandes graces depuis que je suis ici, & j'ai fait un grand coup d'avoir quitté ma famille, ce m'auroit été un grand obstacle pour ma perfection; je veux oublier tous mes parens, & les laisser entre les mains du Seigneur, à qui je les recommande tous les jours.

LETTRE XLIX.

AU MESME.

JE croyois entrer en Retraite, mon très-honoré Pere, mais il semble que Dieu prend plaisir à rompre tous mes desseins. Il n'y a

guére de Religieuſes qui renoncent plus ſouvent à leur volonté que moi, mais il n'importe, c'eſt mon bonheur, je veux garder ma paix, & benir Dieu de tout, puiſque rien n'arrive que par ſes ordres. Voulant commencer cette Retraite, Mademoiſelle de Tenery eſt tombée malade; voila comme Dieu me dépoüille de tout: à la bonne heure; s'il veut m'ôter mon manteau, je lui donnerai encore ma tunique. Il faut que je vous diſe, mon Pere, que j'ai une grande joie, Madame le Marquiſe Davoir veut faire venir ici cette ſemaine ma ſœur & ſa fille, pour faire une petite Communauté, avec Mademoiſelle de Tenery & moy. Vous les avez vûës à Paris; par la grace de Dieu elles ont toûjours vécu dans le bien; Madame Davoir en veut être, & nous allons vivre avec elle comme ſes enfans. Vous auriez trop de joie, mon Pere, ſi vous voyez les grandes miſéricordes que Dieu nous fait: je joüis d'une grande paix, quoique je ſouffre beaucoup de la perte de tant d'ames que Dieu me

fait voir très-souvent. Je suis fort attirée à fuir toutes les créatures, & à me tenir proche de Dieu, mais elles me cherchent toûjours pour me parler de leur intérieur, & pour me demander avis sur la vie spirituelle ; cela m'est un petit martyre, car elles me tirent de ma solitude : ce que j'y trouve de bon, c'est que je renonce a ma propre volonté. Je tâche de m'occuper autant que je puis de Dieu dans toutes mes actions : priez, s'il vous plaît, le Seigneur, que je ne perde aucune croix, & que je les reçoive toutes avec soumission & avec respect.

LETTRE L.

AU MESME.

De Partenay le 5 Decembre 1693.

IL y a huit jours, mon Pere, que Mademoiselle de Tenery étoit à l'extremité, elle avoit reçû tous ses Sacremens, & nous n'attendions que

ſa mort ; Dieu nous l'a renduë, à la priére des gens-de-bien, dont elle eſt fort eſtimée à cauſe de ſa vertu : elle nous a bien édifié pendant ſa maladie, qu'un trop grand travail lui a cauſée. Nos malades ſont en ſi grand nombre, qu'il nous faut être jour & nuit ſur pied ; les Pauvres nous tourmentent de tous côtés, & nous avons bien de la peine à les ſatisfaire, à cauſe de la quantité. Je reçois de grandes peines à l'occaſion de quelques perſonnes, dans le fond du cœur j'en ſuis contente ; néanmoins mon viſage paroît quelquefois froid & chagrin, & il faut que je me faſſe violence pour remercier comme il faut les perſonnes qui me mortifient : pourtant je leur fais toutes les honnêtetés, & leur rends tous les ſervices poſſibles ; j'ai reſolu de porter toûjours un viſage doux & tranquille, & j'ai déja commencé à le faire. Dieu me fait la grace d'être fort obéiſſante à nos Supérieures & à toutes les perſonnes de la Maiſon ; je les regarde toutes comme valant beaucoup mieux que moi, & je crois devoir être ſous les pieds de tout le

monde, à cauſe de la méchante vie que j'ai menée. Je ſuis toûjours dans le renoncement; car je ne puis correſpondre à l'attrait que je ſens pour la retraite & l'oraiſon; mais c'eſt un attrait ſi puiſſant, que je ſouffre une peine extrême de n'y pas adhérer: c'eſt la néceſſité continuelle de ſervir les Pauvres qui me prive de ce bien. A la vérité, j'aime toûjours ma vocation d'Hoſpitaliére; & je l'eſtime ſi fort que je deſire de tout mon cœur de mourir pour les Pauvres, ſi c'eſt la volonté du grand Maître. Mais s'il avoit pour agréable de partager mon tems, & que je pûſſe vacquer à lui & au prochain, j'en ſerois bien-aiſe. Toutefois, que ſa très-ſainte volonté ſoit faite. Notre chére Supérieure aime beaucoup le travail, ſes motifs ſont très-bons; elle croit que le ſervice des Pauvres doit être préféré à l'oraiſon; il faut ſuivre ſon exemple. Je vous prie, mon cher Pere, de m'inſtruire de la maniére de me comporter dans de ſi grandes occupations; je fais bien de la peine à notre Mere Supérieure; la crainte que j'ai de me diſſiper me

fait toûjours ſoupirer après l'oraiſon ; dans ce grand embarras, je ne ſens pas tant la preſence de Dieu : ce qui me conſole, c'eſt que je ſuis dans la ſouffrance.

LETTRE LI.

AU MESME.

QUoique j'aye toûjours un grand plaiſir à ſervir mes Maîtres & mes Maitreſſes les Pauvres, cependant je ſoupire toûjours de ne pouvoir faire de tems en tems des Retraites ; l'on m'a chargé de tout le ſpirituel de la Maiſon, & encore d'un autre office ; mais j'ai un ſenſible regret de n'être pas proche du Saint Sacrement, & j'ai de la peine à m'en conſoler. A Loudun, je couchois dans un endroit tout proche ; je me levois pluſieurs fois la nuit pour l'adorer ; mais ce que j'ai ici plus que je n'avois là, c'eſt que j'ai fait un continuel renoncement à ma volonté, & que j'y travaille plus pour la conſolation des

affligés, & pour le salut des ames. Je vous raconte simplement mes peines, parce que vous m'avez commandé de vous dire toutes mes affaires; mais je vous assure, mon Pere, que je suis très-contente, & que je ne voudrois pas changer mes fatigues pour le repos, ni mes croix pour toutes les douceurs du monde, ni les dissipations qui viennent de mon travail pour toutes les oraisons, parce que je reconnois en tout cela la volonté de Dieu. S'il me veut tout ôter, j'y consens, n'est-il pas le maître de ses biens? Il faut me laisser dépoüiller de tout quand il lui plaira, & en tout conserver ma paix intérieure, & m'humilier. Au reste, mon cher Pere, je ne sens plus guéres les peines que je vous écrivis la derniére fois; j'ai bien remercié Notre-Seigneur de m'avoir donné des personnes qui me fissent connoître mes imperfections, je leur en marque ma reconnoissance lorsqu'elles me font cette charité, je leur obéis exactement sans raisonner, & je le fais purement pour plaire à Dieu; sans lui je ne ferois pas mille choses

que je fais, tant j'y sens de répugnance.

Les maladies dangereuses qui ont regné ici depuis deux mois avoient empêché les Dames & les Demoiselles & les autres femmes, de venir entendre mon Catechisme, mais elles commencent à y revenir; & je vais faire tout ce que je pourrai pour y glorifier Dieu. Helas! mon cher Pere, si je pouvois gagner autant d'ames à Dieu, que j'en ai perduës par mes mauvais exemples, je me consolerois; mais il n'y a pas d'apparence que je sois si heureuse, puisque je ne sçaurois jamais faire que du mal! Je ne vois aucun bien en moi; au contraire, je me vois si horrible aux yeux de Dieu, que s'il ne me soutenoit, quand j'ai cette vûë, je mourrois d'horreur de moi-même. Il ne m'en reste qu'une grande humiliation, & tant de confusion, que je ne comprens pas comment les créatures me peuvent donner des loüanges.

LETTRE LII.

AU MESME.

NOs occupations pour les malades étant plus grandes que jamais, je ne puis faire mes oraiſons reglées ; je prens ſur la nuit, autant que je puis, mais pas tant qu'autrefois, à cauſe des fatigues; j'y mets le tems du dîner de nos malades, parce qu'il vient des Dames & Demoiſelles qui les ſervent. Il faut que je me décharge à vous, mon cher Pere, ſur une peine qu'on me fait : on croit que j'ai guéri Mademoiſelle de Tenery, je ſuis deſolée de voir que je trompe le monde, & qu'on a tant d'eſtime pour moi. De même, M. le Curé de Saint Jean a été dangereuſement malade d'une fiévre continuë avec des redoublemens; il m'envoya querir, & étant ſeule avec lui, il me dit ſes peines d'eſprit, & la crainte qu'il avoit de mourir & de paroître devant Dieu, ayant fait ſi peu de bien : je fis ce

que je fais toûjours quand on me prie de demander à Dieu quelque choſe de conſequence, je prens notre Nouveau Teſtament, que je porte toûjours ſur moi, & je lis à genoux ces paroles de l'Evangile : Dieu dit à ſes Diſciples : *En vérité, en vérité, je vous dis que quoique ce ſoit que vous demandiez à mon Pere en mon nom, il vous le donnera.* Après l'avoir lû à ce Monſieur, je le lui fis baiſer, il ſe trouva conſolé & guéri : je crois que ce fut la ſainte Communion que je lui fis faire dans le moment qui lui redonna la ſanté. Il a fait courir le bruit que c'étoit ma priére qui l'avoit guéri ; cela m'a terriblement mortifiée. On me pria encore peu après de prier pour une jeune fille de douze ans qui étoit fole, dont ſes parens étoient fort affligés. Sa mere, elle, une dévote & moi, nous allâmes à Notre-Dame, qui eſt proche de notre Hôpital ; je lûs avec elle tout ce ſaint Evangile, & nous fîmesdes priéres, & cet enfant ſe trouva guérie. On dit que c'eſt moi qui ai obtenu cette guériſon ; & je ſuis ſûre que c'eſt la Sainte

Vierge. Il faut que le monde ſoit bien ſimple pour croire de moi de ſemblables merveilles ; ſi je faiſois des miracles, je croirois être perduë. Je tâche toûjours de faire mes actions dans un parfait recueillement, de ne parler que pour inſtruire les Pauvres, d'obéir à tout le monde qui me commande, & je trouve que mon eſprit ſe ſimplifie avec Dieu & les créatures. Les bénédictions de Dieu viennent abondamment ſur cette Maiſon, je crois que c'eſt la grande union qui eſt entre nous qui les attire ; Dieu en ſoit loüé. Une de mes peines, eſt de ne pouvoir avoir de chambre particuliére pour me retirer, mais j'eſpére que je trouverai Dieu par-tout ; je me retire preſque toûjours dans la chambre intérieure de mon cœur : je vois bien qu'il faut mourir à tout, qu'il faut donner l'arbre & le fruit, qu'il faut aimer Dieu ſur la Montagne de Sinaï, parmi les tonnerres & l'obſcurité. Lorſque je perds la vûë de Dieu, je reprens mon cœur doucement & le remets auprès de ſon objet ; mais tout ſe fait preſque ſans vûë particuliére

culiére & ſans aucune violence. J'ai promis à Dieu de perdre tellement ma volonté dans la ſienne, qu'il ne ſera jamais parlé de la mienne en aucune choſe. Je ſens que Dieu me preſſe ſans relâche d'avancer à la vertu, je vois bien que je ne vais pas comme il voudroit; & très-ſouvent j'entends des paroles intérieures qui me preſſent de faire le chemin qui me reſte, je répond auſſi-tôt: Allons, mon Seigneur, je ſuis toute prête. Quand je fais quelque faute, quoiqu'elle ſoit petite, j'entends dans mon intérieur ces paroles de l'Ecriture: *Vulneraſti cor meum, ſoror mea.* Cela me réveille bien; je n'en ſuis point découragée, & je demande pardon à mon Epoux. Je vous ſupplie, mon très-honoré Pere, de ne point dire la ſainte Meſſe, ni faire aucune priére, ſans vous ſouvenir de moi; je vous demande cette grace, au nom de Jeſus; j'en ai beſoin, parce que je crains de me trop diſſiper, ayant tant de malades à gouverner, & tant de monde à inſtruire. Dieu me fait la grace de me donner les moyens de remplir ma vo-

cation, que j'aime de tout mon cœur. Adieu, mon très-honoré Pere. Je suis avec un profond respect, votre Fille indigne, LOUISE servante des Pauvres.

FIN.

APPROBATION

De M. le Moine, Docteur de Sorbonne, Chanoine de S. Benoît, & Censeur Royal.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour Titre : *Le triomphe de la pauvreté & des humiliations en la Vie de Mademoiselle de Bellere du Tronchay, appellée communément Sœur Louise ; avec ses Lettres.* On y voit un amour & une pratique de la pauvreté & des humiliations bien extraordinaires ; mais elles ne renferment néanmoins rien que d'édifiant, & qui ne tende à la plus grande perfection du Christianisme. En Sorbonne ce sept Octobre mil sept cens trente-un. Signé, A. LE MOINE, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Chanoine de S. Benoît..

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre. A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres

des Requêtes Ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-Amé GABRIEL MARTIN Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression du *Triomphe de la pauvreté & des humiliations en la Vie de Mademoiselle de Bellere du Tronchay; avec ses Lettres*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le Contre-Scel des Presentes. Nous lui avons permis & permettons, par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires

de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion de ce Livre ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant que de l'expoſer en vente, le Manuſcrit ou Imprimé qui aura ſervi de Copie à l'impreſſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Expoſant ou ſes Ayans Cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre Permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres

à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-deuxiéme jour du mois d'Octobre, l'an de Grace mil ſept cens trente-un. Et de notre Regne le dix-ſeptiéme. Signé, Par le Roy en ſon Conſeil, SAINSON. Et ſcellé.

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 264, fol. 242, conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 26 Novembre 1731. Signé, P. A. LE MERCIER, *Syndic.*

MO
31

6743947
25 AG 17